

DISBUI
LYON
1913

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1913-1914. — N° 4

TRAVAIL DU LABORATOIRE DE MÉDECINE LÉGALE

De la Criminalité des Arabes
au point de vue de la pratique médico-judiciaire
EN TUNISIE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le Mercredi 12 Novembre 1913

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

SEXTIUS ARÈNE

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

né le 14 juillet 1888, à Paris



IMPRIMERIE DUCROS & LOMBARD

Rue Pasteur, VALENCE

—
1913

DISBUI
LYON
1913

*Thèse
Lyon
1913*

DISBUI LYON

1913



2 818 314 8

De la Criminalité des Arabes
au point de vue de la pratique
médico - judiciaire en Tunisie



Digitized by the Internet Archive
in 2026

5058
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1913-1914. — N° 4

TRAVAIL DU LABORATOIRE DE MÉDECINE LÉGALE

De la Criminalité des Arabes
au point de vue de la pratique médico-judiciaire
EN TUNISIE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le Mercredi 12 Novembre 1913

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

SEXTIUS ARÈNE

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

né le 14 juillet 1888, à Paris



IMPRIMERIE DUCROS & LOMBARD

Rue Pasteur, VALENCE

1913

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. HUGOUNENQ. DOYEN
J. COURMONT ASSESSEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. CHAUVEAU, AUGAGNEUR, SOULIER, TRIPIER, CAZENEUVE,
LÉPINE, PIERRET, BEAUVISAGE, LACASSAGNE.

PROFESSEURS

Cliniques médicales	{	MM. TEISSIER. ROQUE. BARD.
Cliniques chirurgicales	{	X. JABOULAY. FABRE.
Clinique obstétricale et Accouchements.		ROLLET.
Clinique ophtalmologique.		NICOLAS.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques		LÉPINE (J).
Clinique des maladies mentales		WEILL.
Clinique des maladies des enfants.		POLLOSSON (A).
Clinique des maladies des femmes		CLUZET.
Physique médicale		HUGOUNENQ.
Chimie médicale et pharmaceutique		MOREL.
Chimie organique et toxicologie		MOREAU.
Matière médicale et Botanique.		GUIART.
Parasitologie et Histoire naturelle médicale		TESTUT.
Anatomie		RENAUT.
Anatomie générale et Histologie		MORAT.
Physiologie		COLLET.
Pathologie interne		LESIEUR.
Pathologie et Thérapeutiques générales.		PAVIOT.
Anatomie pathologique		POLLOSSON (M.).
Médecine opératoire		COURMONT (P.)
Médecine expérimentale et comparée		EL. MARTIN.
Médecine légale		COURMONT (J.).
Hygiène.		PIC.
Thérapeutique		FLORENCE.
Pharmacologie		

PROFESSEURS ADJOINTS

Physiologie, cours complémentaire	MM. DOYON.
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS.
Pathologie externe.	VALLAS.
Maladies des voies urinaires	ROCHET.

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Chimie minérale.	MM. BARRAL,	agrégé
Propédeutique chirurgicale	BÉRARD,	—
Propédeutique de gynécologie.	CONDAMIN,	—
Chirurgie infantile.	NOVÉ-JOSSERAND,	—
Accouchements.	COMMANDEUR,	—
Embryologie	LATARJET,	—
Anatomie topographique.	PATEL,	—
Botanique	BRETIN,	—
Chirurgie expérimentale	VILLARD	—
Clinique infantile	MOURIQUAND,	—
Déontologie et médecine professionnelle	X.	—

AGRÉGÉS

MM. BARRAL COMMANDEUR NEVEU-LEMAIRE LAROYENNE VORON NOGIER	MM. LATARJET BRETIN LERICHE THÉVENOT Léon TAVERNIER. CADE.	MM. MOURIQUAND. ARLOING (F.). GUILLEMARD POLICARD GARIN SAVY	MM. FRÉMONT THÉVENOT (Lucien) PIÉRY COTTE DUROUX
--	--	--	---

M. BAYLE, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. Etienne MARTIN, président ; Jean LÉPINE, ARLOING et FROMENT, assesseurs

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MEMOIRE DE MES GRANDS PARENTS

A LA MEMOIRE DE MA MERE

A MON PERE

A MON FRERE

A MES ONCLES ET A MES TANTES

A MON MAITRE

LE PROFESSEUR LACASSAGNE

Professeur honoraire de Médecine légale

à l'Université de Lyon

Correspondant de l'Institut

Associé National de l'Académie de Médecine

Officier de la Légion d'honneur

Il a inspiré cette thèse et a mis à notre disposition les précieuses ressources de son laboratoire. Nous sommes heureux de le remercier ici de ses conseils et de tout ce qu'il nous a appris. Nous l'assurons de notre très grande reconnaissance.

A MON MAITRE

LE PROFESSEUR ETIENNE MARTIN

Professeur de Médecine légale à l'Université de Lyon

Il nous a reçu avec la plus extrême bienveillance et nous a fait travailler pendant un an à ses côtés. Nous lui en exprimons tous nos remerciements en même temps que toute notre gratitude pour le grand honneur qu'il nous fait aujourd'hui en acceptant de présider notre thèse.

A Messieurs les Docteurs POROT,

Médecin-Chef de l'Hôpital civil Français de Tunis

et CONOR,

Médecin-Major de 1^{re} classe, de l'Institut Pasteur de Tunis

qui nous ont toujours accueillis très aimablement et qui ne nous ont point ménagé leurs conseils.

A Monsieur le Médecin-Major TOURNADE,

Répétiteur à l'Ecole du Service de Santé Militaire

NOTRE PREMIER MAITRE EN MÉDECINE

A MES MAITRES DE L'ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ
MILITAIRE

À TOUS MES AMIS ET PARMİ EUX LES PLUS CHERS :

MES ANCIENS :

Les Docteurs THIBAUT et WELSCH

Médecins Aides-Majors

ET MES CAMARADES DE PROMOTION :

Les Docteurs ROMAIN, RETROUVEY, ●

BERTRAND, BOUTIN,

BASSARGETTE et SORREL.

PRÉFACE

Au laboratoire de Médecine légale de la Faculté de Lyon, nous avons eu le bonheur de trouver près de nos maîtres, MM. les professeurs Lacassagne et Etienne Martin, l'exemple d'une méthode scientifique, expérimentale qui sera toujours pour nous la ligne de conduite à suivre dans nos études. Nous avons appris près d'eux à dire seulement ce que nous voyions et à sacrifier à la vérité, l'intérêt d'une documentation humoristique. C'est pourquoi dans cette thèse, dont le sujet prête aux interprétations fantaisistes, nous avons dû élaguer les renseignements, les plus curieux peut-être, mais dont l'origine n'avait pas été contrôlée rigoureusement.

Et, en effet, sur cette question « De la Criminalité chez les Musulmans de Tunisie », que trouvons-nous comme références ? Rien de scientifique, rien de précis. Le sujet est neuf ou l'est redevenu presque, puisque depuis 1883, date à laquelle Kocher, du Service de Santé militaire, fit son travail inaugural dans le laboratoire de Médecine légale de Lyon, sur

« La Criminalité Algérienne », il n'a été nulle part fait de constatations sur cette question.

Quoique le sujet de Kocher soit encore différent du nôtre et que sa thèse soit déjà bien ancienne, nous devons reconnaître que c'est par elle que nous avons trouvé notre chemin tout tracé ; nous avons adopté, en effet, le plan de Kocher qui n'est, d'ailleurs, que celui de l'excellent précis de Médecine légale de notre maître à tous les deux, M. le professeur Lacassagne ; et, grâce à cette autorité, nous croyons avoir pu atteindre d'emblée les qualités d'ordre et de clarté, auxquelles nous avions l'ardent désir de souscrire.

Après la division de notre travail, nous n'avions simplement comme tâche, que de rassembler les matériaux, nous devons reconnaître encore ici que cette tâche nous a été très simplifiée par notre situation exceptionnelle de Tunisien, importé très jeune, et que toute une adolescence avait mis en rapports constants avec la race dont nous avons entrepris aujourd'hui d'étudier quelques coins des mœurs et des caractères.

Nous avons rencontré à Tunis beaucoup d'avis autorisés et nous avons cru bien faire en reproduisant l'appréciation de médecins, officiers, fonctionnaires, appelés par leurs missions à bien connaître les Tunisiens.

Au premier rang, nous devons citer M. le Docteur Plancke, chargé des fonctions de médecin-expert, près les tribunaux français de Tunis, qui a bien voulu mettre à notre disposition sa collection de

rapports médico-légaux portant sur un espace de onze années de 1901 à 1912.

M. le Docteur Brunswick-Le Bihan, chirurgien-chef de l'hôpital Sadiki, médecin légiste près la direction des Services judiciaires musulmans, connaît bien ses clients et nous avons eu le plaisir de pouvoir reproduire ses vues générales sur la question, en même temps que ses regrets sur la mauvaise organisation administrative de la médecine légale en Tunisie.

Car — et c'est là un des plus gros obstacles que nous ayons rencontrés — la Tunisie est un pays neuf, tout neuf ; et si l'administration française a résolu depuis trente ans de formidables progrès en général, il reste à perfectionner encore quelques points particuliers.

Dans nos recherches statistiques officielles, nous avons été accueillis partout avec bienveillance, et nous nous faisons un devoir de citer aujourd'hui les noms de MM. de la Roque, Delord et Gori, du Gouvernement Tunisien, Thérond, du Tribunal, qui se sont mis à notre disposition avec un inlassable dévouement.

Enfin, et c'est la partie la plus agréable de notre préface, nous devons remercier ceux dont la collaboration nous a fourni le plus de joie, car elle nous a permis d'illustrer notre thèse d'anecdotes, dont la lecture, nous l'espérons, égayera notre sujet un peu austère.

C'est d'abord à M. l'interprète principal de l'armée Ammar, que vont nos plus chaleureux remer-

ciments ; sa conversation documentée, a été pour nous la source d'un grand nombre d'aperçus nouveaux qui auront le mérite d'être la façon de voir d'un homme qui pratique notre Islam colonial depuis toute sa vie.

Puis, nous avons eu la chance de rencontrer près de deux camarades de Lycée, des esprits jeunes, éveillés, attirés sur la criminalité par leurs occupations bien différentes :

Notre camarade Philippe Noël, colon, connaît bien l'âme bédouine, il l'a vue dans ses tours et ses détours, et nous pouvons affirmer ici qu'il la connaît autrement que certains de nos littérateurs ou littératrices qui commettent un livre sur les mœurs tunisiennes, après un séjour de huit jours dans un grand hôtel de Tunis.

Jean Machwitz est avocat à Tunis ; son expérience procède d'une plaidoirie considérable dans l'affaire du Djellaz, les émeutes de 1911, qu'il a su voir, non seulement avec l'œil du défenseur, mais encore en enfant du pays très avisé ; nos relations de vieille amitié n'en seront que plus renforcées par cette heureuse collaboration.

Introduction

I

Coup d'œil anthropologique sur les habitants de la Tunisie

Par sa situation géographique exceptionnelle, une pointe qui s'avance au centre du bassin méditerranéen, la Tunisie a joué dans l'histoire de l'Ancien Monde un rôle prépondérant ; elle a été, en particulier, le théâtre de luttes formidables et répétées qui ont mis en contact à plusieurs siècles d'intervalles, des tribus, des peuples et même des races. Il suffira, en résumant brièvement son histoire, d'énumérer les différentes invasions avec les changements successifs de maîtres, pour faire comprendre combien peut être compliquée l'étude des types anthropologiques actuellement rencontrés.

A l'origine, et si l'on en croit Virgile, la Tunisie était habitée par une race primitive, auprès de laquelle Didon parvint à s'établir avec ses Phéniciens, grâce à la ruse légendaire de la peau de tau-

reau découpée en lanière ; ce fut, dès lors, l'ère de la prospérité carthaginoise. Carthage commandait en maîtresse à la Méditerranée, ses bateaux allaient partout, portant les produits de son industrie et la renommée de sa puissance. Cette domination cède après un siècle de luttes formidables (146 av. J.-C.) et malgré Annibal, à Rome, qui devient alors la capitale du Monde. Carthage n'est plus qu'une colonie romaine avec le beau titre de « Grenier de Rome » : la vie municipale y brille d'un vif éclat, les indigènes se sont soumis et les princes berbères¹ sont les facteurs de l'expansion latine.

Mais la décadence de l'Empire romain laisse la Tunisie à la merci des invasions ; et, en 450 ap. J.-C., les Vandales sont appelés d'Espagne par le propre gouverneur de Carthage pour persécuter les chrétiens. En 534, l'empereur d'Orient, Justinien, intervient, il reprend l'Afrique aux Barbares, grâce à son fameux général Bélisaire.

« La fin du règne de l'esprit latin sur la terre d'Afrique » sera marquée par l'invasion des Arabes en 647. Malgré la résistance héroïque de la Kahena, reine des tribus de l'Aurès, qui, systématiquement, détruit les cultures et ruine les villes devant eux, les progrès des Arabes sont rapides à cause de la nouvelle religion : l'Islamisme.

Puis l'occupation arabe fait place à la domination turque et c'est, dès lors, l'installation du pacha-bey de Tunis, vassal du sultan de Constantinople.

A travers des luttes répétées avec les voisins (Algérie, Egypte) et avec l'Europe (Charlemagne, Croi-

sades, Charles-Quint et les Corsaires barbaresques), les dynasties musulmanes se remplacent à la suite d'incidents de palais. C'est en 1730 environ que Hussein ben Ali déclare le pouvoir héréditaire dans sa famille et réussit à installer une autorité régulière, le souverain régnant actuellement appartient à la grande dynastie husseinite.

L'installation de la France en Tunisie se fit définitivement le 12 mars 1881, par l'accord de Kassarsaïd conclu avec Mohamed-es-Sadok bey ; elle était motivée par le mauvais état économique de la Régence, en même temps que par les incursions répétées des pillards sur le territoire de l'Algérie.

En somme, l'histoire de la Tunisie consiste en l'énumération d'une longue suite de peuples dominateurs. Chacun de ces peuples, venu des points les plus divers, a dû laisser des traces de son passage dans les caractères moraux, dans les propriétés physiques des Tunisiens ; et cependant le Docteur Bertholon, de Tunis, le savant le plus autorisé en anthropologie de l'Afrique du Nord, l'auteur de nombreux articles et de notices consacrés à cette étude, le collaborateur de M. le professeur Chantre, dans cet ouvrage remarquable paru en avril 1913 : « Recherches anthropologiques sur la Berbérie Orientale », a été amené à nous dire :

« Le fonds de la population tunisienne ? C'est une
« race autochtone, primitive, antérieure aux Car-
« thaginois, et qui a phagocytée tous les nouveaux
« arrivants, de l'est ou de l'ouest. »

*
**

Actuellement il nous faut considérer au point de vue anthropologique deux grands éléments distincts dans la population de la Régence : les Indigènes et les Européens. Entre eux, il n'existe aucun lien et la phrase souvent citée du D^r Ricoux, d'Alger, reste encore juste après trente ans : « les alliances des Européens avec les Musulmans continuent à demeurer une exception » ; et s'il est vrai de dire qu'il existe une nouvelle race *algérienne*, spéciale, bien décrite, avec de merveilleuses qualités physiques et morales parfaitement adaptées, nous savons qu'elle est due « au mélange dans le même creuset des sangs de toutes les nations méditerranéennes *euro-péennes* (1) ». L'élément indigène n'y a pas pris part constitutive ; il n'est intervenu dans cette création ethnique que par l'ambiance et le mimétisme.

Et pourtant la seule barrière qui s'élève entre la civilisation européenne et l'arabe n'est que le Koran. Qu'est-ce donc que ce livre religieux dont l'omnipotence est indiscutable ? Un simple recueil des enseignements du Prophète. Mais le Koran est « le tout pour l'Arabe, il résume toutes ses connaissances : politique, religion, commerce, industrie » (2) ; et il faut avoir vu la solennité d'un serment sur le Koran par un musulman, pour comprendre toute la valeur

(1) Docteur E. Vidal : *L'Enfant Algérien*.

(2) Kocher.

sacrée de cette longue suite de versets, souvent intraduisibles, quelquefois incompréhensibles. On sent toutefois à sa lecture, le génie de l'homme qui a su prévoir et organiser toute une civilisation avec logique, simplicité et unité.

Les enfants des écoles musulmanes sont soumis à un seul exercice pendant les deux ou trois années de leur assiduité scolaire : ils répètent par cœur et à haute voix la série des sourates coraniques. A côté du spectacle pittoresque qu'offrent une vingtaine de petits arabes accroupis pieds nus sur une natte, dans une échoppe et braillant à tue-tête ces chants liturgiques sous la surveillance d'un vieux « *meddeb* » à barbe blanche et à baguette correctrice solide, on sent aussi la conviction intime, ancestrale, qu'apportent ces enfants à répéter les vers où, non seulement, éclate la puissance divine, mais où est tracée la règle de conduite dans toutes les circonstances de la vie.

Ajoutons encore que le respect de la France pour les institutions religieuses musulmanes a été certainement le meilleur instrument de conquête ; c'est parce que nous avons reconnu la puissance des rites et des coutumes sacrées, que l'indigène a accepté plus facilement le joug de notre domination.

Le Koran a donc une importance sociologique capitale ; nous l'avons lu avec attention en relevant les points qui se rattachaient plus spécialement à la criminalité ; et, nous avons été surpris de voir que la responsabilité du musulman en matière criminelle pouvait être atténuée par certains versets. Il

nous faudra donc, avant de juger du haut de notre morale européenne, certains actes criminels ou apprécier certains modes de la justice, rechercher si l'arabe n'est pas, malgré tout, en règle avec le Livre-Saint.

*
* *

TABLEAU I

Statistique de la population de la Tunisie en 1909, dressée avec les chiffres fournis par le Rapport annuel sur la situation de la Tunisie, au Président de la République.

Musulmans . . .	1.706.330	} 1.750.075 indigènes
Israélites. . .	49.245	
Français . . .	40.850	
Italiens . . .	105.684	} 122.775 étrangers
Maltais . . .	12.208	
Européens divers	4.883	

Population totale: 1.919.700

soit environ 12 indigènes pour 1 européen.

*
* *

Ce tableau nous montre la faible proportion du contingent européen par rapport à l'élément indigène.

I. Européens :

La population européenne ne doit pas nous arrêter longtemps, car elle est ici ce qu'elle est en Europe. Tous les peuples ont des représentants en Tunisie, mais il faut noter plus particulièrement :

Les *Français*, dont le nombre tend chaque jour à s'accroître ; le recensement officiel de 1891 donnait le chiffre de 10.030 ; celui de 1909 nous montre une augmentation de 30.820 ; nos compatriotes ont été amenés dans le pays pour prendre possession du terrain conquis, l'administrer et le coloniser.

Les *Italiens* sont surtout des Siciliens que la pauvreté de leur patrie oblige à aller chercher ailleurs abri et nourriture ; ce sont d'excellents ouvriers, des colons rudes à la tâche, auxquels est due en partie la rapide évolution économique de la Régence. (1) Les *Maltais*, dont la fécondité est connue, quittent leur île, car leur population y déborde.

Quelques *Grecs* enfin, habitent les ports tunisiens, comme ils sont installés d'ailleurs dans tous les ports de la Méditerranée.

II. Indigènes :

Ils se composent de Juifs et de Musulmans.

a) Juifs :

Les Juifs se présentent ici avec les défauts et les qualités ordinaires de la race, qui ont fait à main-

(1) G. Loth : *Peuplement italien de la Régence* (th. de doctorat ès lettres, Paris 1908).

tes reprises, le sujet d'études scientifiques ; il serait en Tunisie, particulièrement intéressant de comparer les deux races indigènes d'origines si différentes, mais que plusieurs siècles ont mises en contact intime (1).

b) *Musulmans* :

Les anthropologistes étaient autrefois unanimes à reconnaître que les indigènes de l'Afrique du Nord pouvaient se diviser en deux grandes races : les Berbères et les Arabes.

G. Le Bon (2), en particulier, disait à propos des Arabes dans l'Afrique septentrionale :

« Dans l'ancienne Afrique tout ce qui n'était pas nègre, c'est-à-dire les Maures, les Numides, les Lybiens, a été classé sous le terme général de Berbères ; donc les origines des Berbères sont les invasions de l'Orient et de l'Occident. Les Berbères ont les traits grossiers, la face aplatie, élargie aux pommettes ; ils ignorent les crimes et le vol et sont monogames le plus souvent ».

G. Le Bon divise encore les Berbères en sédentaires et nomades, comme les Arabes, et fait table rase de leur prétendue aptitude spéciale à la civilisation ; pour terminer, enfin, il ne trouve pas de différences très notables entre les uns et les autres, mais conclut quand même à leur distinction.

(1) Docteur Scialom : *Anthropologie, psychologie et pathologie des Indigènes tunisiens*, in *Gazette médicale et sociale de Tunis* nos 9 à 17 — 1913.

(2) G. Le Bon : *La civilisation chez les Arabes*, p. 244.

Nous avons dit que MM. Bertholon et Chantre voyaient la question sous un angle différent :

« Par l'examen des cartes, en effet, contenues dans l'ouvrage de ces auteurs, on peut constater la présence de coulées de gens ayant, soit la même taille, soit la même conformation de la tête ou du nez. Ces coulées sont attribuées à des migrations de sujets de types différents ; quelques sous-variétés sont dues aux croisements entre gens de types dissemblables.

Il y a parmi « les principaux types humains de Berbérie », des gens petits à tête allongée, semblables aux Siciliens ; des gens à tête ronde comparables aux populations d'Asie Mineure, des gens enfin ressemblant aux grands blonds du Nord de la France ; mais aucune ressemblance physique entre les populations du Nord de l'Afrique et les Arabes d'Arabie et de Syrie. Enfin, l'analogie est complète dans les mensurations anthropologiques avec les squelettes trouvés dans les tombeaux puniques.

Donc, prouvée par des mensurations nombreuses, la conclusion de M. Bertholon est vérifiée : « La suite des invasions phénicienne, romaine, vandale, byzantine, arabe et turque ne paraît pas avoir modifié l'aspect physique des autochtones ; ces autochtones les ont absorbées. Les Arabes de l'Afrique du Nord ne sont pas des Arabes ! »

Les constatations anthropologiques sont encore complétées et vérifiées par des recherches ethnographiques qui montrent que les coutumes que l'on a l'habitude de regarder comme purement arabes, ne le sont pas du tout ; c'est ainsi que les différentes

parties du costume indigène, le burnous, le voile qui masque le visage des femmes existaient dans la Méditerranée, bien avant Mahomet, de même, ni le couscous, ni la circoncision, ni même le croissant ne reconnaissent une origine arabe ».

En résumé, nous dirons avec MM. Bertholon et Chantre : avant l'invasion musulmane, l'Afrique du Nord possédait une population qui, sous le rapport de la civilisation se divisait en deux groupes :

1° L'un, sédentaire, avec une civilisation tenant de près à la civilisation de la Méditerranée orientale et surtout des îles (Crète, Rhodes, Chypre) ;

2° L'autre, groupe nomade avec des affinités nombreuses avec les nomades contemporains de l'Europe — ce groupe nomade a pris plus facilement l'organisation importée par l'invasion arabe ; c'est pourquoi les observateurs les ont considérés comme les types des vrais arabes.

*
* *

Quoiqu'il en soit, nous avons pu vérifier, grâce à deux tableaux, la géographie criminelle de la Tunisie, comme l'avait établie le Docteur Bertholon, en 1889 (1).

De ces deux tableaux, l'un publié par ce savant, donne le mouvement de la prison centrale de Tunis pendant l'année 1305 de l'hégire (il est dû à un juge

(1) Bertholon : *Anthropologie criminelle des Tunisiens musulmans*.

d'instruction de l'Ouzara), l'autre est l'état récapitulatif, par provenances et nature des délits, des détenus à l'Ouzara pendant 1911 (1329 de l'hégire) ; il nous a été communiqué par l'administration du Gouvernement Tunisien (1).

TABLEAU II

<i>Contrôles</i>	<i>Nature des Délits</i>							Total
	Vol.	Meurtre	Ivresse	Coups et blessures	Délits de pacage	Attentats à la pudeur	Divers	
Le Kef. . .	441	6	11	128	4	5	100	695
Béja . . .	137	13	11	16	7	1	23	208
Maktar. . .	148	1	3	14	9	1	18	194
Thala . . .	156	11	4	52	4	4	70	301
Kairouan . .	472	6	20	64	1	3	96	662
Souk el Arba.	302	2	3	61	5	»	61	434
Medjez. . .	125	5	25	4	»	6	134	165
Tunis ville .	847	31	590	717	1	34	289	2516
Tunisbanlieue	771	27	398	210	1	37	172	1616
Bizerte. . .	285	9	13	64	8	3	87	469
Grombalia. .	47	7	11	15	4	16	72	272
Sousse. . .	855	6	126	222	4	55	»	1615
Sfax. . . .	341	7	44	193	1	43	122	708
Gabès . . .	180	14	9	28	1	3	136	381
Gafsa . . .	306	3	34	84	5	11	132	575
Territ. milit..	191	3	5	51	»	4	39	293

(1) C'est la première année que ce tableau est dressé sous cette forme.

Par la simple lecture de ce tableau, comparé aux résultats de M. Bertholon, nous avons pu nous assurer qu'à vingt ans d'intervalle, la répartition territoriale de la criminalité était restée la même. Nous adoptons donc la division de M. Bertholon et voici brièvement résumée d'après lui, la sociologie criminelle des cinq régions : Nord-ouest, Ouest et Centre, villes du Nord, Est, Sud.

1° *La région du Nord-ouest* (Aïn Draham, Le Kef, etc.) est occupée par une race inférieure, au bas de l'échelle ; ce sont les Montagnards de la Kroumirie et les tribus des Nefsa, des Mekna, des Ouchtetta, etc... Bruns, dolichocéphales et de petite taille, les habitants de cette région rappellent les populations des grandes îles méditerranéennes (1) ; ils sont peu agriculteurs et ont un caractère très belliqueux : « Mourir dans son lit, pour eux, c'est mourir en charogne ». Les crimes de sang (meurtres, assassinats, blessures) s'y rencontrent fréquemment ; avant 1881, ils étaient toujours en guerre ; leurs instincts sont accrus par la conformation de leur pays très accidenté qui leur facilite ainsi l'impunité. Chez eux la culture intellectuelle est nulle et l'industrie rudimentaire.

Ils sont musulmans simplement de nom, mais — et à l'exemple de leurs homologues d'Europe — ce

(1) D'après les cartes du Professeur Lacassagne, on sait que l'aire des crimes de sang coïncide avec la présence de cette population brune, dolichocéphale et de petite taille (Grandes îles méditerranéennes, Pyrénées, Haut-Languedoc, etc...).

sont des fétichistes convaincus ; ils vénèrent des marabouts doués de propriétés singulières : changer en aboiements les paroles des enfants qui maltraitent leurs parents, rendre la fécondité, la puissance, etc...

Enfin, la famille chez eux n'a que des liens très lâches, et la femme est considérée comme une bête de somme.

2° *L'Ouest et le Centre* (tribus des Drid, Ouled Soltan, Ouled Bou Salem, Frechich, Madjeur, Béni Rezeg, Ouled Saïd, Zlass, etc...) nous offrent à considérer une prédominance arabe très marquée ; on y rencontrera donc les défauts ordinaires de ceux-ci : paresse, imprévoyance, ruse dans le vol, crime seulement au besoin, religiosité exagérée.

Le vol, chez ces indigènes, a l'allure de l'organisation. Avant la conquête et moyennant quelques droits : exemption d'impôts, allocations d'huiles et de dattes, etc..., ils étaient investis de fonctions spéciales ; ils appuyaient les forces beylicales pour assurer la rentrée des impôts et ils devaient faire la chasse aux djichs (bandes de pillards) ; ces fonctions favorisaient évidemment leurs propres instincts de pillage et d'organisation en bandes armées. Il paraît qu'en 1881 ce sont eux qui ont organisé la résistance de Sfax, au grand dam des bourgeois de cette ville qui ont subi le bombardement, ont été frappés d'une forte contribution de guerre et ont été rançonnés par leurs alliés !

Les raptés organisés et les adultères y sont fréquents.

3° On peut rapprocher de cette région la popula-

tion des *grandes villes du Nord et du Nord-Ouest* ; (Tunis, Bizerte, Bêjà, etc...) A part Tunis les habitants sont agriculteurs en majorité ; ils possèdent un caractère assez doux, sont paresseux et assez pauvres. Les meurtres sont rares en tenant compte de la population nombreuse, mais les viols représentent le facteur le plus important de la criminalité ; la pédérastie et la sodomie sont très fréquentes et sont utilisées comme moyens de chantage. Les vols et les abus de confiance, avec des officines de faux titres de propriété, sont très répandus.

4° *La côte orientale de la Tunisie* a des caractères bien spéciaux, tant par l'aspect du pays que par le caractère de sa population. C'est le Sahel tunisien, pays bien cultivé, occupé par un peuple laborieux, aux mœurs douces et qui se livre avec ferveur à l'agriculture et au commerce. La population est très morcelée ; on y rencontre de très gros villages. En somme, c'est la même vie que celle des paysans du centre de la France, dont ils ont d'ailleurs le faciès : ils sont brachicéphales. (1)

Peu de meurtres ou d'assassinats ; au contraire, les vols et les faux actes abondent : c'est la conséquence de la propriété.

En plus, ils acceptent avec enthousiasme « la civilisation », et, partant, sont de mœurs dissolues (viols fréquents) ; l'alcoolisme enfin y est répandu.

(1) Sur les cartes du Professeur Lacassagne, la Gaule cisalpine, le bassin moyen du Rhône, l'Auvergne, les Alpes, montrent une population paisible ayant l'amour du sol, des habitudes agricoles et des tendances démocratiques.

5° *Le Sud* se divise en ksours et oasis.

a) Les Ksours sont des villages berbères, juchés comme des nids d'aigle au sommet de rochers d'accès difficile. Ils sont habités par des gens libres, d'abord rudes, à idées égalitaires, qui aiment la propriété : ce sont eux qui viennent dans les villes faire les petits métiers (marchands de beignets, portefaix, domestiques, etc...) et qui économisent pour rentrer au pays, acheter terrain et femmes.

Au point de vue criminel, il faut tenir compte de leur situation frontière : ils sont souvent en lutte avec les Tripolitains.

Les rapt et les adultères sont fréquents.

b) Les Oasis sont occupées par une population pacifique de cultivateurs qui se livrent au jardinage à l'ombre des palmeraies.

Beaucoup d'alcoolisme (1) dû au lagmi et une sodomie habituelle ; le mépris de la femme est porté à son plus haut degré ; les adultères sont fréquents, le mari ne fait pas à sa femme l'honneur d'en être jaloux.

II

Législation avant et après l'occupation française.

L'organisation judiciaire actuelle de la Tunisie doit être étudiée sous les deux formes : justice française et justice tunisienne.

(1) A noter la nécessité où s'est trouvé récemment le Gouvernement tunisien, de promulguer un décret, en date du 28 juin 1913,

1° *Justice française.* — Elle se rend au nom du Président de la République et intervient lorsqu'un élément européen est en cause ; cette unification de la justice européenne a remplacé le 1^{er} août 1884, la multiplicité des juridictions consulaires qui entraînait des difficultés sans nombre. Les indigènes en sont donc releables lorsqu'ils sont en action avec un européen, tant au civil qu'au criminel ; il n'y a d'exception que pour les affaires immobilières qui vont au Charâa, tribunal religieux musulman — et encore dans ce cas, si « l'immatriculation » (1) est intervenue, l'affaire va au tribunal mixte, ainsi appelé parce qu'il est composé de juges français et musulmans.

La justice française se compose essentiellement de deux tribunaux de 1^{re} instance (Tunis et Sousse). Leurs appels sont déferés à la cour d'Alger. Chacun de ces tribunaux a dans son ressort un certain nombre de justices de paix.

Les justices de paix sont à compétence étendue ; elles infligent jusqu'à six mois de prison. Les juges sont recrutés de la même façon qu'en France ; dans certaines justices de paix, les fonctions de juges sont remplies par le Contrôleur civil ; dans le sud, par les officiers commandants de cercle.

interdisant absolument la fabrication, la vente, le colportage et la consommation de l'alcool et de ses dérivés dans le contrôle annexe de Tozeur.

(1) L'immatriculation est une formalité administrative relative aux propriétés, spéciale à la Tunisie et qui remplace l'institution du cadastre dans la métropole et correspond à l'acte Torrens, en vigueur en Australie.

Les deux tribunaux de Tunis et de Sousse se divisent en : Tribunal correctionnel et Tribunal criminel ; celui-ci est constitué par une cour d'assises à siège périodique avec des jurés variant avec la nationalité des accusés, ou plutôt : l'accusé a le choix de la nationalité de ses jurés ; disons tout de suite que les indigènes préfèrent, en règle générale, les jurés français aux jurés de leur religion.

La procédure adoptée dans les tribunaux criminels français de Tunisie est la même que celle des tribunaux métropolitains ; les opérations suivent la marche ordinaire des parquets et l'autopsie, s'il y a lieu, est faite à Tunis, à l'hôpital Sadiki (1) — A ce propos, le D^r Brunswick-Le Bihan nous a affirmé que les Musulmans admettaient fort bien l'autopsie et ne faisaient entendre aucune protestation ; par contre, on rencontrerait beaucoup plus d'observations chez les Israélites.

2° *Justice indigène.* — La justice indigène est actuellement, à peu de chose près, ce qu'elle était avant l'occupation. Elle a acquis cependant une unité et une organisation plus précises, par la création, ou plutôt le perfectionnement, à l'administration centrale tunisienne, d'une « direction des services judiciaires musulmans » ; cette branche d'organisation administrative — dont nous avons gardé, de l'ancien régime, les rouages essentiels — classe,

(1) Hôpital Sadiki. — Hôpital musulman, chirurgien en chef : M. le Docteur Brunswick-Le Bihan.

compare, surveille et intervient dans la marche de la procédure arabe. « Il était particulièrement délicat de toucher aux institutions d'ordre judiciaire, car « la loi musulmane fait du droit de juridiction, le principal attribut de la souveraineté; c'est au prince qu'elle confère le droit de punir et d'appliquer la loi ». Le Bey est donc le seul juge, et c'est comme auxiliaires ou délégués du souverain que les magistrats religieux et séculiers rendent leurs arrêts. » (1)

Car, en effet, en Tunisie, la justice indigène dépendant de la juridiction propre au pays, est rendue de deux façons absolument distinctes. La première est basée sur la loi séculière inscrite dans des textes adaptés aux besoins du pays, la seconde sur la législation coranique.

A) Les jugements dépendant des tribunaux séculiers sont rendus par :

a) *Les caïds*, qui ont, au point de vue de la justice, les attributions des juges de paix en France, c'est-à-dire qu'ils peuvent infliger des contraventions jusqu'à 25 francs d'amende et 15 jours de prison (Décret beylical du 23 mai 1900).

b) *Les tribunaux régionaux* (18 mars 1886 : Sfax, Gabès, Gafsa, Le Kef, Kairouan et Sousse) et (4 avril 1884) le tribunal de la Driba à Tunis, qui sont les homologues des tribunaux correctionnels de France; ils peuvent infliger 5 ans de prison.

(1) G. Loth : *La Tunisie et l'œuvre du protectorat français*.

Les caïds et les tribunaux régionaux jugent sur le siège ; la justice leur est déléguée par le Bey.

c) L'ouzara ; « c'est à la fois une cour d'appel et un tribunal criminel ».

L'Ouzara se compose de trois chambres ; une chambre civile, une chambre pénale, pour les crimes et délits de nature à troubler la tranquillité publique et entraînant plus de deux ans de prison (meurtres, viols, faux) et une chambre des appels correctionnels qui connaît des jugements des tribunaux régionaux et de la Driba de Tunis.

La procédure est la suivante :

Le caïd de la région intéressée et deux notaires constatent le crime, enquêtent, arrêtent l'inculpé, transmettent celui-ci et le dossier de l'affaire au Gouvernement tunisien qui complète l'instruction. Puis l'affaire vient en audience publique. Les magistrats de l'Ouzara préparent un projet de sentence qui est soumis au sceau du Bey. Ces magistrats, au nombre de trois, un président et deux juges, sont des indigènes instruits, choisis parmi les élèves de la Grande-Mosquée.

Le Ministère public est le Directeur des Services judiciaires, qui ne siège pas à l'audience.

Les avocats enfin, sont des avocats inscrits au barreau de Tunis, autorisés par décret spécial à représenter les parties devant les juridictions tunisiennes et des avocats indigènes (oukils) nommés par le Bey, qui ne sont autorisés à plaider que devant les tribunaux tunisiens. (Oukils, décret 1907). Les peines infligées sont :

1° La prison simple, qui se subit dans les prisons des villes, à moins que la durée de la peine ne soit supérieure à 3 mois, auquel cas le condamné est susceptible d'être envoyé au Djebel-Djouggar (pénitencier agricole) ;

2° Les travaux forcés qui s'accomplissent dans les « Karakas » de La Gaulette ou de Porto-Farina ;

3° La pendaison.

Autrefois la bastonnade sur la plante des pieds était très usitée. Quant à la prison de jadis, c'était « un idéal de promiscuité et de manque d'hygiène » (Docteur Bertholon) ; elle était essentiellement constituée par une cave nauséabonde où les parents des condamnés devaient venir leur apporter la nourriture. Il nous souvient d'ailleurs, qu'il y a une dizaine d'années, la prison centrale de Tunis (l'Ouzara) était accusée des pires méfaits sanitaires : un vrai centre de maladies contagieuses au milieu de la ville (1) ; l'administration française a construit aujourd'hui, en dehors de la ville, une prison avec tout « le confort moderne ! »

La vie des bagnes était moins dure que celle des prisons : il y a peu d'années encore, on pouvait voir les détenus de La Goulette, attachés deux par deux par un anneau au pied et à la taille, occupés à balayer les rues ou à faire manœuvrer le pont tournant du canal ; actuellement ils travaillent aux salines de Radès.

(1) Plusieurs gardiens et un médecin sont morts du typhus.

Le Djebel-Djouggar est un vaste pénitencier agricole qui possède près de 20.000 oliviers en rapport et des terrains importants qu'il a fallu défricher et où l'on commence la culture des céréales ; on y a installé les condamnés à longue échéance et une colonie de jeunes détenus.

Quant à la peine de mort, elle n'est plus représentée que par la pendaison publique au Bardo.

Autrefois on brûlait les Juifs, on étranglait les Turcs, sans témoins, dans la Casbah, on décapitait au sabre les bourgeois et les Maures de Tunis, seul le menu peuple était pendu.

Il ne nous a pas été donné d'assister à une pendaison, mais nous avons retrouvé dans la « Presse médicale » du 23 janvier 1904, un article remarquable intitulé « Une pendaison à Tunis » et dû à la plume de deux savants tunisiens notoires : les Docteurs Nicolle et Brunswick-Le Bihan :

«Sa vie peut être rachetée, si, en présence
« du Bey, la famille de la victime accepte de celle
« du condamné une somme fixée par elle pour le
« prix du sang. Un emprisonnement d'un an et un
« jour devient alors la seule peine du crime (1).

« Cette coutume du rachat du sang versé ne man-
« que ni de simplicité touchante ni de grandeur,
« le jugement prononcé ne saurait être modifié que
« dans un sens, celui de la pitié. Or, qui peut, seul,
« parler de clémence en faveur du criminel, si ce
« n'est la famille de la victime ? Il est possible que

(1) Actuellement celui dont la vie est rachetée, subit la peine de la Karaka à perpétuité.

« dans certains cas les héritiers tirent quelque pro-
« fit de l'exercice de leur droit ; il se peut que dans
« d'autres, des coupables aient dû une mort préma-
« turée à l'indifférence ou à l'indigence de leur fa-
« mille. Nous nous sommes laissés dire que, dans
« ce dernier cas, la cassette beylicale s'ouvrait dis-
« crètement et que le souverain, qui ne peut lui-
« même prononcer la grâce, donnait du moins à
« celle-ci toute facilité de s'exercer.....

«
« Notre impression est que le malheureux supplicié
« continue à vivre et souffrir un temps fort long.
« Pendant deux minutes, les mains se lèvent et
« s'agitent.....

«Après 40 minutes nous avons la con-
« viction que si le pouvoir judiciaire nous livrait
« le cadavre, nous pourrions sans peine le ramener
« à la vie par la respiration artificielle. »

On montre d'ailleurs, dans Tunis, un marchand de gâteaux ambulant qui aurait connu de très près les affres de la potence et qui aurait échappé par une résistance, prolongée et peu commune, à la mort.

d) Il existe enfin un tribunal consulaire indigène statuant sur les affaires de nature commerciale ; c'est le *Tribunal de l'Orf*, dont le fonctionnement est réglé par le décret beylical du 12 mars 1884 ; son siège est à Tunis ; il est essentiellement composé de « l'amine » (1) du commerce et de dix assesseurs.

(1) Amines : chefs de corporation ou experts indigènes, nommés par décret beylical.

B) Les jugements dépendant de la législation coranique (Droit sacré commun au monde musulman tout entier) sont rendus par :

Le Charâa, tribunal organisé par décret beylical du 14 novembre 1856. Ce tribunal connaît des questions de statut personnel, mariage, successions ; en résumé toutes les affaires qui ont un caractère social, sont du ressort exclusif de la religion.

Sur quels textes le Charâa appuie-t-il ses jugements ? on ne trouve que le Koran, les Haddoud et les écrits des commentateurs.

Les Haddoud (pluriel de Hâdd) sont les traditions du prophète : les évangiles ; mais ces haddoud ne peuvent être appliqués que sur la plainte de la partie lésée, si bien que lorsque son concours fait défaut par inertie, manque d'intérêt ou désistement acheté, il n'y a plus de répression possible.

Mais il existe des remèdes très efficaces, car les souverains musulmans peuvent intervenir chaque fois que le fait n'est pas spécialement énuméré dans la loi religieuse ; on considère ces faits comme rébellion à l'autorité du souverain et celui-ci intervient par « tâazir » ou correction.

Parmi les écrits des commentateurs postérieurs, le plus important est le livre de Sidi Khélil (1), recueil de jurisprudence qui date du xiv^e siècle et qui peut être considéré comme la clef de la justice musulmane, rite malékite. Les Musulmans reconnais-

(1) Il existe deux bonnes traductions de Sidi Khélil : Docteur Perron et M. Seignette.

sent quatre rites orthodoxes, dont deux suivis en Tunisie, le rite malékite, qui est le rite national, et le rite hanéfite, introduit par les Turcs. La tradition veut que le Hanéfite soit entouré d'honneurs ; en particulier, le Cheikh Ul Islam a le pas sur le Bach Mufti malékite, mais le rite hanéfite est peu suivi.

En 1860, le célèbre ministre Khéreddine fit un essai infructueux de codification de toute cette législation éparsée dont l'esprit peut se résumer dans la célèbre formule : « Œil pour œil, dent pour dent, coup pour coup ». Mahomet l'a amoindrie dans sa rigueur en acceptant la « diah » ou prix du sang, que les parents de l'accusé peuvent verser aux parents de la victime pour atténuer ou éviter même le châtement (1).

*
* *

Nous avons eu l'occasion d'assister à plusieurs séances du Charâa ; nous tenons à décrire l'impression de majesté imposante que nous fit ressentir l'appareil de cette justice sacrée.

A travers de toutes petites rues arabes très étroites, mal pavées, longs corridors entre de grands murs blanchis à la chaux, tachés seulement par les grilles serrées des fenêtres à moucharabiés et les énormes portes de bois cloutées, nous arrivons au fameux tribunal du Charâa ; contrastant avec le

(1) Koran, chap. IV, verset 94, p. 73 de la traduction Kasimirski.

vide des rues traversées, nous entrons, dès le portail franchi, dans une grande cour où grouille une foule bigarrée, le notable revêtu de la gandourah de fine laine blanche, chaussé d'élégantes babouches vernies, y voisine avec le portefaix pouilleux et pieds nus, en loques ou avec le paysan dont le burnous est épais et sombre et le turban ceint de la cordelette en poils de chameau.

Malgré la foule, un grand silence règne dans cette cour ; nous sommes conduits vers le fond, qui est constitué par une longue salle étroite et nue. A gauche, le tribunal malékite siège sur un divan de velours rouge à broderies d'or ; il est composé de trois vieillards immobiles, assis à la turque, vêtus de soie jaune, qui écoutent, mais qui ont plutôt l'air de rêver ; devant eux un plaignant visiblement ému, assis sur un banc de bois sculpté est entouré d'un oukil et de deux notaires ; l'oukil lit un immense rouleau de papier étroit ; puis un long silence plane : les juges réfléchissent ; pas un geste ; le président, le plus vénérable, beau vieillard à la longue barbe blanche, jette les yeux sur ses collègues ; au froncement de leurs sourcils, à leur regard, il a compris ; il dit quelques mots et le plaideur s'en va avec ses notaires et son avocat : ils sont immédiatement remplacés par de nouveaux plaignants.

A droite, c'est le tribunal hanéfite ; même disposition avec en plus la présence du Cheik Ul Islam, qui égrène son chapelet d'ambre, le regard distant, perdu dans l'au-delà ; c'est un homme encore jeune, il a les traits accusés et fins, la barbe très noire :

c'est le potentat le plus formidable de l'Afrique du Nord, le délégué direct du Sultan de Constantinople. Commandeur des Croyants. Il assiste aux jugements, n'intervient que rarement et semble simplement attester par sa présence la valeur divine des sentences.

On nous montre dans la cour, sous un auvent, le fauteuil du Cheik Ul Islam qui donne deux fois par semaine des consultations gratuites aux plaideurs pauvres.

A gauche et à droite des échoppes où trônent les notaires et les greffiers.

Près de la porte, une sorte de cage à gros barreaux où l'on voit une écuelle ; la cage est vide pour le moment : c'est la prison pour la contrainte par corps.

Nous demandons des explications sur la procédure suivie dans ce tribunal suprême : elle est enfantine et fait contraste avec la majesté, la dignité de ces six hommes qui jugent avec leur conscience, éclairée par le Livre-Saint :

On sait que le Charâa ne connaît que des affaires de statut personnel et, en particulier, des héritages. Si, au partage d'une succession, un héritier se trouve lésé dans l'attribution d'un meuble, il se dirige vers l'échoppe d'un notaire et lui explique son affaire. Le notaire assujettit ses lunettes d'or (car il nous a semblé que les lunettes d'or faisaient partie intégrante de la tenue de notaire arabe) et s'empare d'un rouleau de papier « judiciaire » : c'est une sorte de bande de parchemin, faite de

feuilles de papier timbré, ajoutées bout à bout ; avec une plume de roseau bien taillée et après une longue suite de formules traditionnelles (invocation à la puissance divine, respects au Bey-souverain et au Tribunal qui va être appelé à juger), il écrit les doléances de son client.

Puis le cortège se grossissant d'un second notaire (1) et d'un oukil, le plaideur se dirige vers le Tribunal, il fait inscrire son affaire, il obtient une date d'audience.

Au jour d'audience, l'oukil expose la plainte, le Tribunal écoute et demande à entendre l'adversaire : « A cette heure-ci on trouvera X — dit le plaignant — à tel café ou à tel endroit ».

Un *chaouch* (2), part à la recherche de X ; s'il ne le rencontre pas, l'affaire est renvoyée à un jour plus heureux ; s'il le trouve, la générosité du dit X peut lui éviter la comparution redoutée : le chaouch revient évidemment bredouille.

Supposons que le chaouch ne soit pas accessible à la corruption, ou que la somme lui ait paru insuffisante, ou soit moins importante que celle à lui versée au préalable par le plaignant (ce qui est le cas le plus fréquent) ou encore que X se sente dans son droit, celui-ci arrivera flanqué de ses notaires et de son oukil pour entendre la lecture de la plainte, il se retirera ensuite avec son cortège. Son premier notaire prend alors à son tour, une plume de roseau

(1) Analogie avec la coutume française où deux notaires sont nécessaires pour les actes.

(2) Garçon de bureau, huissier.

et écrit sur le rouleau, à la suite de l'accusation, la réponse qui sera lue devant le tribunal et devant le plaignant. Les notaires de celui-ci répondront à leur tour par la même voie et ainsi de suite, jusqu'à ce que le rouleau soit entièrement noirci ou que le Tribunal se juge suffisamment éclairé (1).

Alors la sentence est rendue devant les deux parties ; puis le bach mufti demande à l'un et à l'autre :
« Acceptes-tu le jugement ? »

Celui qui perd son procès n'accepte pas : il est immédiatement incarcéré dans la prison de la porte d'entrée et y reste aux frais de son adversaire jusqu'à ce qu'il accepte le jugement ! Tous les matins, le gardien lui demande : « Acceptes-tu la sentence ? » Quand l'emprisonné en a assez, il accepte et il paye.

(La cage sert aussi à emprisonner les nouvelles épousées qui ne veulent pas subir leurs maris, et ceux-ci ont le droit de venir les posséder dans cette espèce de cachot).

Et voilà la vraie justice musulmane, religieuse, dont l'allure rappelle les mœurs antiques et patriarcales ; la vue des juges malékites et hanéfites nous ont produit une telle impression de grandeur respectueuse que les enfantillages de la procédure n'ont pas atténuée ; nous devons dire aussi que les musulmans ont une vénération profonde pour leurs juges religieux.

(1) On a des exemples de procès au Charâa qui ont duré 20 ans ; un avocat de Tunis nous a assuré qu'il y avait encore actuellement pendantes deux ou trois affaires qui avaient commencées avant l'occupation.

*
* *

Pour éclairer la justice dans les attentats contre les personnes, trois facteurs se trouvent constamment en présence : le médecin, les témoins, l'accusé.

a) *Le médecin :*

« Peut-on donner le nom de médecins à cette
« multitude de rebouteurs, de barbiers, de barbares
« matrones, qui étaient chargés de témoigner sur
« les cas de médecine légale qui leur étaient soumis ?
« Les Arabes ont eu, il est vrai, les Abulcasis, les
« Avenzoar, mais ces médecins dont le nom est venu
« jusqu'à nous, ont-ils eu des élèves, des imita-
« teurs ? L'on est étonné de voir aujourd'hui l'igno-
« rance des Arabes en médecine quand on songe
« que leur pays et la Grèce ont été le berceau de
« cette science », (Kocher) (1).

« Pour la justice indigène, nous a dit le Docteur
« Brunswick-Le Bihan, la médecine légale n'existe
« pas en fait ; la direction des services judiciaires,
« objectant son manque de crédit, ne peut requérir
« un médecin légiste faute de pouvoir payer ses
« honoraires et, sauf quelques rares exceptions,
« c'est uniquement quand les parents de la victime
« acceptent de payer les frais de l'expertise, que
« l'autopsie est pratiquée ».

(1) Voir plus loin, notre chapitre sur l'Organisation de la médecine en Tunisie.

Il est évident qu'il y a là un état de choses fâcheux pour la recherche de la vérité judiciaire ; c'est ainsi que, par exemple, l'infanticide n'est jamais sanctionné et l'empoisonnement reste souvent impuni. Nous reviendrons là-dessus au cours des chapitres spécialement consacrés à ces questions.

De plus l'absence d'autopsie médico-légale peut amener quelquefois les plus grossières erreurs. Nous savons, en effet, que la justice coranique ne fait pas comme la justice française la part de l'intention et des circonstances atténuantes ou aggravantes. Théoriquement au moins, celui qui a tué doit être tué ; or, pour ne citer qu'un fait assez fréquent : un homme dans une rixe, à la suite d'un choc sur l'abdomen meurt ; il peut fort bien s'agir d'une rupture de rate chez un paludéen, à tissu splénique amoindri.

b) *Les témoins :*

Sidi Khélil dit :

« Le témoin doit être d'un caractère grave et viril, « dédaignant les distractions vulgaires telles que le « jeu de pigeon, les chants et les occupations qui « nuisent à la considération, comme le métier de « corroyeur ou celui de tisserand, lorsque ce genre « de travail n'est pas une nécessité pour lui. Il « y a lieu d'écarter comme témoin celui qui se « livre continuellement et passionnément au jeu « d'échecs » (1).

(1) Sidi-Khélil, trad, Seignette, p. 1311.

Il faut que le témoin soit bon musulman, d'une secte déterminée, qu'il suive en tous points les préceptes du Koran : « Est inacceptable le témoignage d'un homme qui a cohabité avec sa femme pendant les menstrues ».

Dans le Koran, Mahomet disait : « Vous n'admettez jamais le témoignage de ceux qui portent des accusations contre des femmes honnêtes, car ce sont des méchants » (1) ; à un autre endroit (2), il semblait faire équivaloir le témoignage d'un homme à celui de deux femmes.

Enfin, il est de notoriété courante que les hommes qui portent la barbe (Bou Laïa) sont plus dignes de confiance que les autres.

Le choix du témoin est donc entouré de mille précautions.

« Quelle différence avec notre législation où le « témoignage d'un criminel est même accepté ! Que « de crimes chez les Arabes pouvaient être commis « presque en public et cependant rester sans té-
« moins ». (Kocher).

« Soyez inébranlables dans vos témoignages » (3). Aussi un faux témoin est-il puni, et, le plus souvent de la peine qui, par sa faute, a été infligée au patient. Si de telles précautions étaient prises pour assurer la sincérité des témoignages, c'est que Mahomet, Sidi Khélil, tous avaient compris que la vengeance

(1) Koran : XXIV 4, p. 279, trad. Kasimirski.

(2) Koran : II 282, p. 241.

(3) Koran : LXX 5.

pouvait trop souvent pousser au mensonge ce peuple vindicatif (Kocher).

Les témoins arabes s'achètent ; d'ailleurs le serment vis-à-vis d'un non musulman n'a pas de valeur !

On rencontre dans le Talmud des Juifs, à propos de cet esprit de mensonge particulièrement développé chez les Arabes, une historiette fort instructive qui s'intitule : « *la amouna bagouïm bad arbaïn senah* », ce qui peut se traduire : Pas de confiance en l'arabe, même quarante ans après sa mort !

« *Un rabbin quêtait de ville en ville pour des œuvres de bienfaisance, sa sacoche s'emplissait tous les jours de plus en plus ; un jour, il arrive devant une ville dont les portes étaient fermées, car il était tard et il faisait très mauvais temps. Il cherche un abri pour y passer sa nuit et trouve une petite kouba dans un cimetière, il se préoccupe alors de cacher sa précieuse sacoche et croit bien faire en la glissant dans une tombe entr'ouverte.*

Le lendemain matin de bonne heure (les voyageurs se réveillent très tôt) il aperçoit une vieille femme arabe qui venait au cimetière malgré le mauvais temps et qui voulait traverser de grandes flaques d'eau et le terrain tout détrempé. Le Juif l'interpelle en lui disant : « Ya, ohmi ! (ma mère), où vas-tu de si bonne heure et par un si mauvais temps ?

— *Je vais voir mon fils qui dort là depuis 40 ans.*

— *Et bien, mère, tu aurais pu choisir un autre jour !*

— *Oh ! mais c'est qu'il m'est apparu en rêve cette nuit et m'a annoncé qu'on avait caché une sacoche pleine d'or dans sa tombe ! »*

c) *L'accusé :*

La mentalité de l'accusé arabe est très particulière, elle peut s'expliquer par un caractère du droit musulman.

En droit musulman, il n'y a pas de circonstances atténuantes et l'on condamne proportionnellement à la force probante, tandis qu'en droit français, le doute profite à l'accusé. Or, qu'elle est la preuve la plus probante ? C'est l'aveu ; donc les arabes n'avouent jamais, même pris en flagrant délit, parce qu'ils pensent que n'ayant pas la preuve de culpabilité la plus forte, le Tribunal n'infligera qu'une peine moindre.

Cet excellent raisonnement près des tribunaux indigènes, leur portent tort près des juges français qui ne peuvent admettre qu'on nie l'évidence même.

Un bon exemple de cette manière de comprendre la situation, nous a été fourni par un avocat de Tunis.

Lors des sanglantes émeutes de Tunis, des 7-8 novembre 1911, émeutes dites « du Djellaz » — et sur lesquelles nous reviendrons plus loin, — un notable des environs de Tunis fut arrêté par erreur à la gare quatre jours après l'émeute par un agent qui croyait le reconnaître. Son alibi, établi par l'avocat, était indiscutable, il fut d'ailleurs reconnu vrai, puisqu'on acquitta El K..., presque avec excuses. Malgré tout, bien qu'innocent, celui-ci demanda à son avo-

cat, le système de défense qu'il devait avoir imaginé; et, comme Maître M... conseillait de dire simplement la vérité, il sentit qu'il perdait la confiance de son client, résolu à accumuler mensonges sur mensonges !

D'ailleurs, tous les inculpés, même innocents et El K..., entre autres, alors que le Président du Tribunal demandait : « Connais-tu le Djellaz ? » répondaient tous : « Non, non, je ne connais pas, je ne sais pas, je ne sais rien ! »

Ils ne connaissaient ni la fameuse émeute, ni le grand cimetière de Tunis !

La mentalité de l'accusé arabe doit se définir : un besoin absolu de nier ; c'est peut-être, comme on l'a déjà dit, un vieux reste de mauvaise foi punique !

*
* *

Ce n'est d'ailleurs pas là le seul point où l'Arabe comprend mal la justice française ; il ne peut, en particulier, accepter la loi de sursis, « la loi du boulanger », comme il l'appelle. Exemple : un arabe battu se plaignait de ce que son adversaire qu'il avait entendu condamner à trois mois de prison par le Tribunal, fut en liberté ; et il comprenait encore moins que, s'il le frappait à son tour, il fasse de la prison, car il serait ainsi devenu récidiviste !

III

Statistiques criminelles

A) Justice tunisienne.

Avec les chiffres officiels publiés par « l'Indicateur tunisien », (1) nous avons établi deux graphiques qui indiquent le mouvement des affaires pénales devant le tribunal de l'Ouzara et devant les tribunaux régionaux, depuis 1895 à 1911 (graphiques I et II).

D'autre part, au moyen des statistiques des entrants des prisons tunisiennes au Service anthropométrique de Tunis, de 1906 à 1912, catégorisés par délits et par mois, nous avons pu établir également deux graphiques :

1° L'un se rapportant aux crimes de sang et groupant les assassinats, les tentatives d'assassinats et les coups et blessures (graphique III) ;

2° L'autre s'appliquant aux crimes, propriétés et groupant les vols, les vols qualifiés et les escroqueries (graphique IV).

Avec ces mêmes statistiques et réunissant tout ce qui a trait aux crimes sexuels (les attentats à la pudeur, les viols, l'adultère et la pédérastie) nous avons établi le graphique V (à remarquer qu'il n'y a aucune

(1) Indicateur tunisien, par E. Lecore-Carpentier. Imprimerie rapide, Tunis. Années 1895 à 1912.

relation entre la fréquence de ces crimes spéciaux et le moment de l'année).

Pour l'ivresse nous avons dressé un tableau mensuel (N° III).

Enfin d'une statistique communiquée par le Gouvernement tunisien (services pénitentiaires) nous avons détaché un tableau donnant les détenus à la prison centrale de Tunis en 1911, catégorisés par âges (tableau IV).

*
* *

Il résulte d'avis compétents que la criminalité indigène est en parallèle très étroit avec les ressources agricoles ; si la récolte est bonne, les prisons sont vides ; si la récolte est mauvaise, les prisons sont remplies. Nous devons accepter cette considération, à cause de l'autorité qui l'a émise : il s'agit d'une réponse du Directeur des Services judiciaires à une question de M. le Président de la République, lors de son voyage en Tunisie en 1911 ; mais nous n'avons pu la contrôler, faute de statistiques établies.

TABLEAU III

IVRESSE

Années	Nombre	Maximum	Minimum
1906	709	Janvier 103	Octobre 34
1907	720	Février 150	Octobre 25
1908	763	Janvier 220	Septembre 22
1909	793	Janvier 106	Septembre 16
1910	684	Janvier 95	Août 17
1911	682	Novembre 100	Août 17
1912	757	Avril 98	Août 13

TABLEAU IV

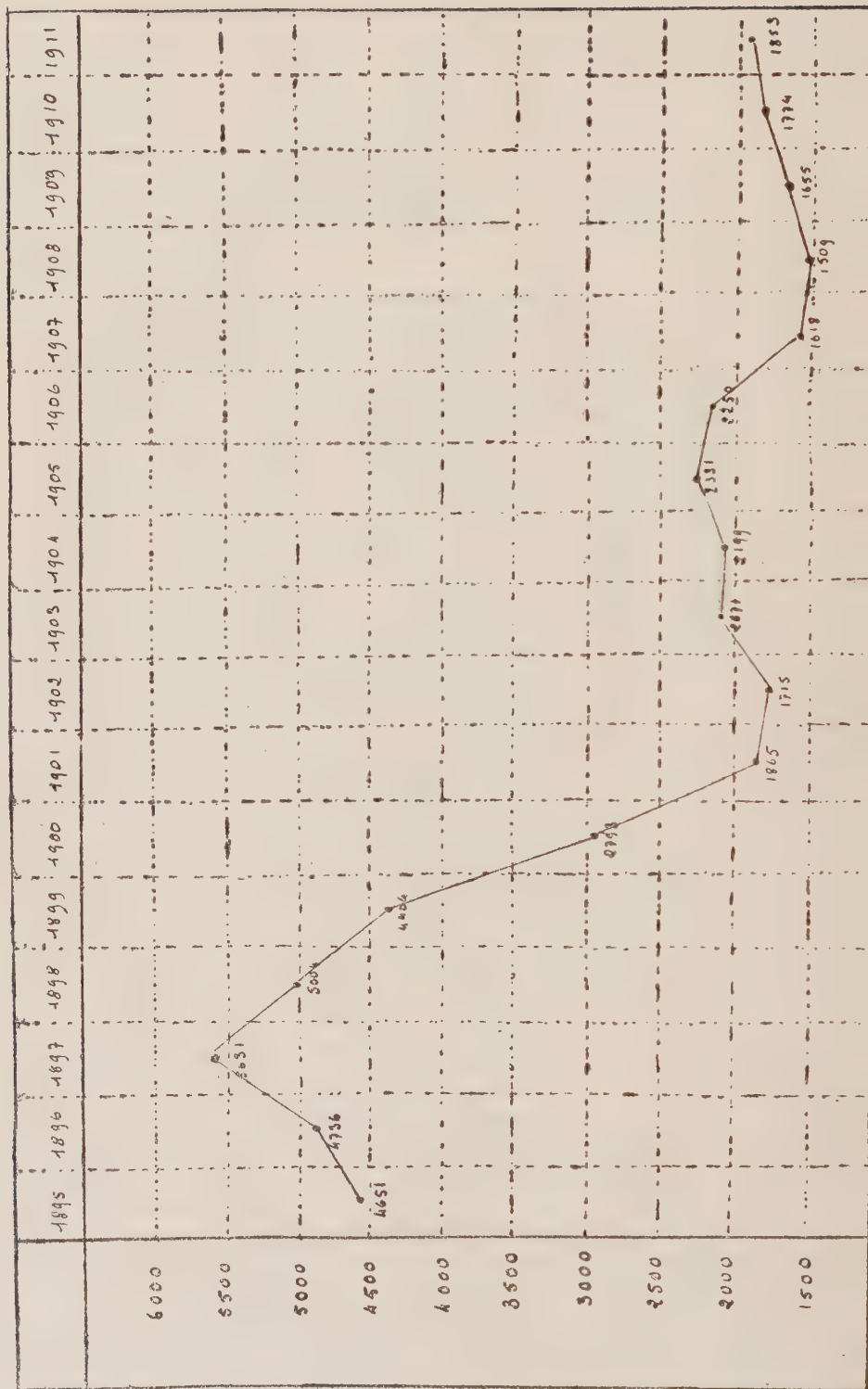
AGE

Moins de	Nombre
10 ans	22
15 »	411
20 »	2 570
30 »	5 226
40 »	2 212
50 »	504
Plus de 51 »	405

GRAPHIQUE I

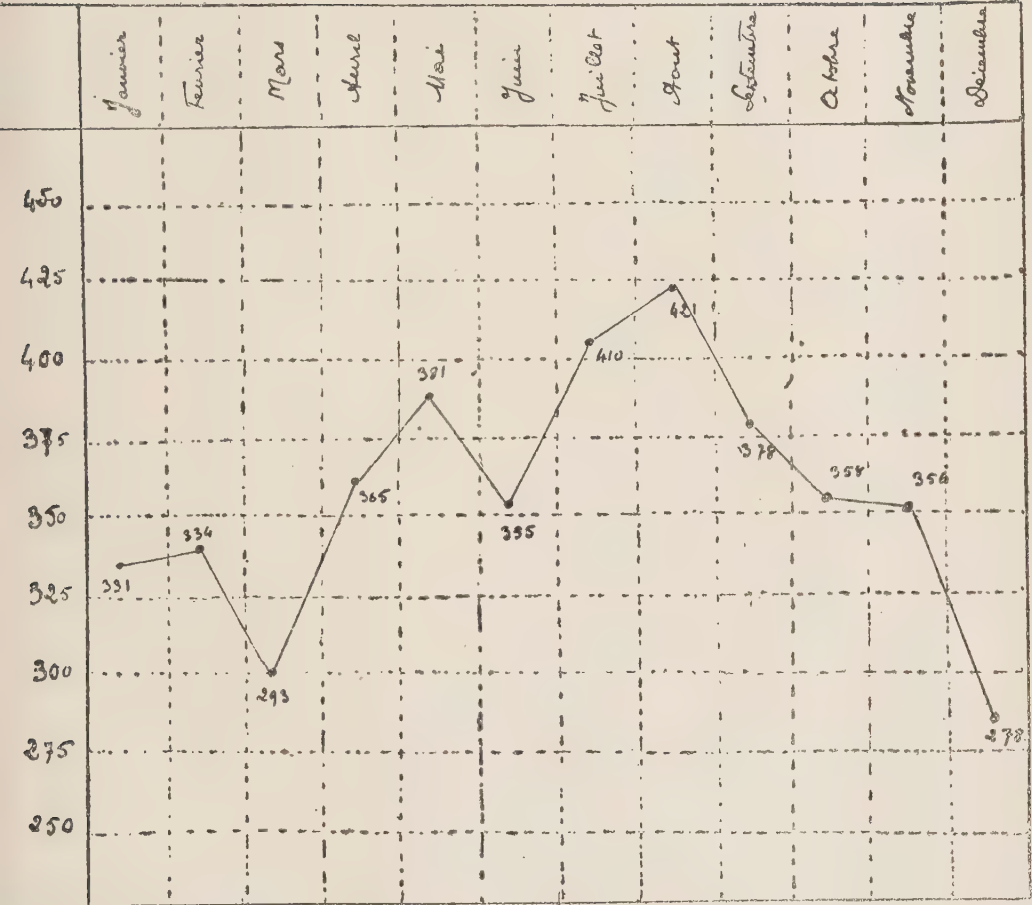
TRIBUNAL DE L'OUZARA

Mouvement des affaires pénales



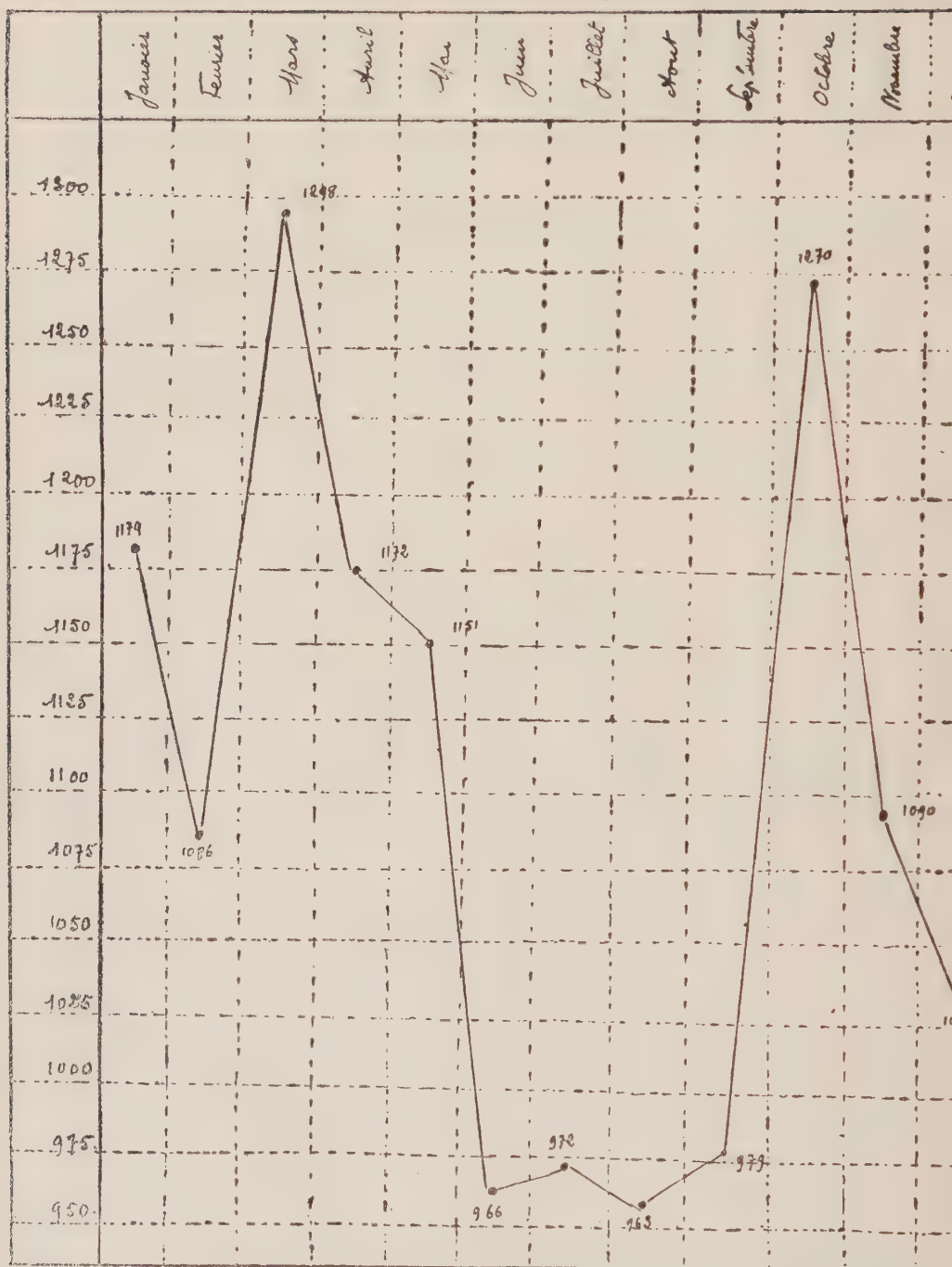
GRAPHIQUE II

Crimes de sang répartis par mois



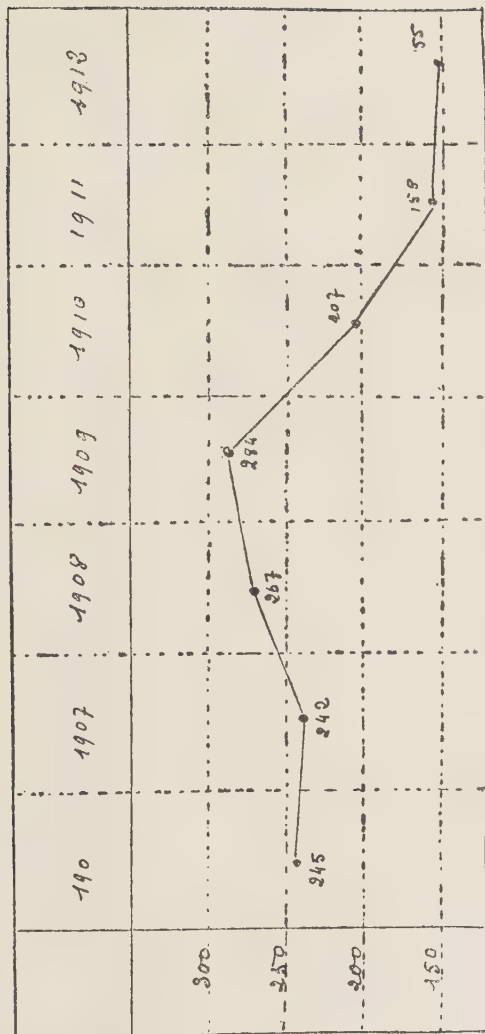
GRAPHIQUE III

Crimes-propriétés répartis par mois



GRAPHIQUE IV

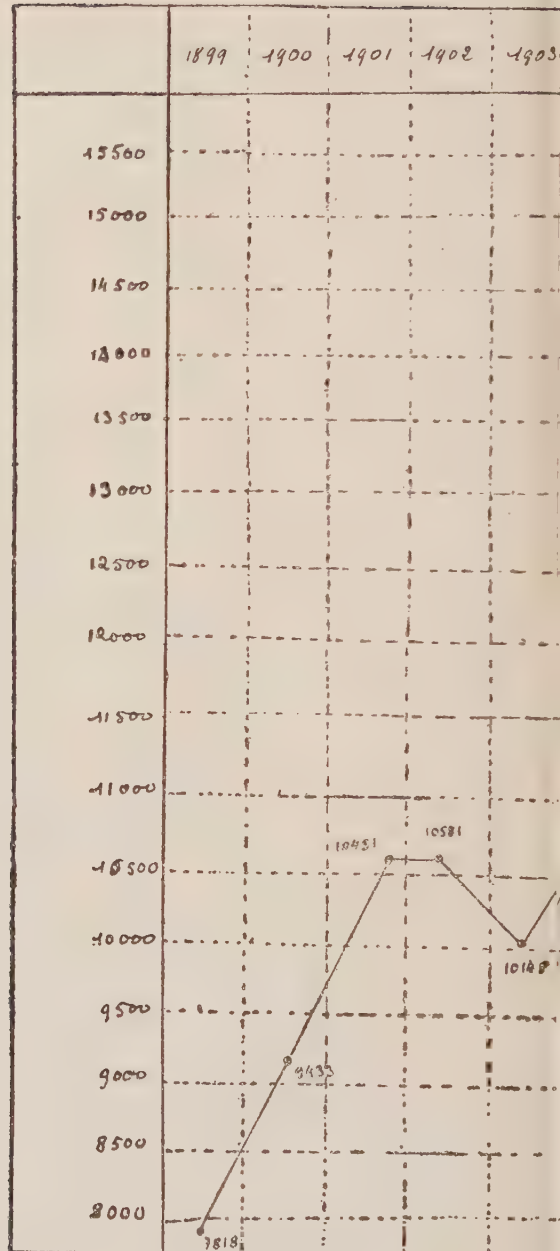
Crimes sexuels



GRAPHIQUE V

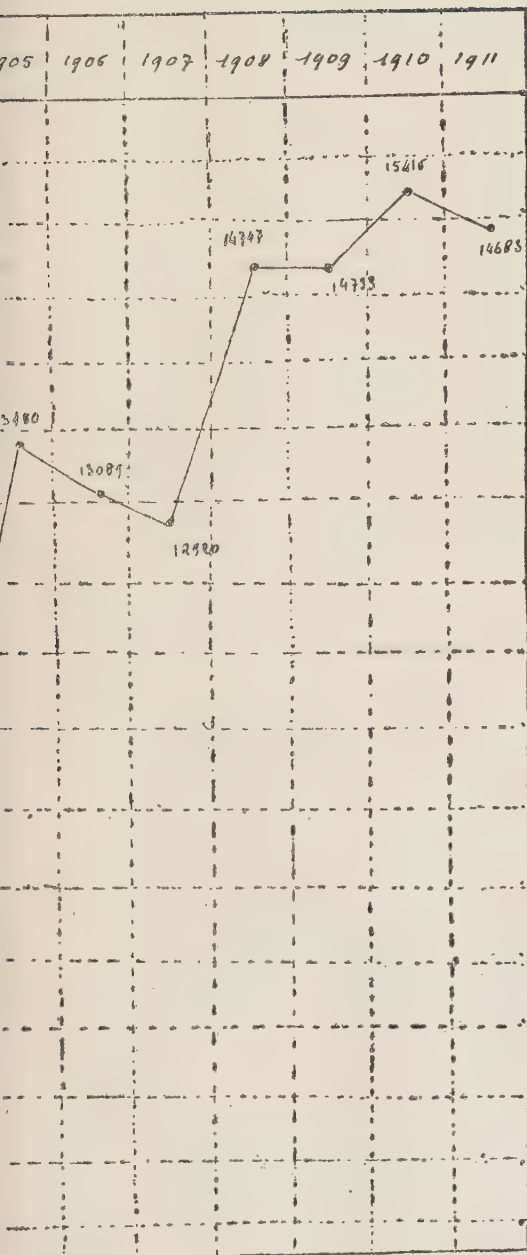
TRIBUNAU

Mouvement



PROVINCE

spénales



On peut déduire de cet ensemble de graphiques et de tableaux, les conclusions suivantes :

1° *La « grande criminalité » tend à diminuer ;*

2° *La « petite criminalité » et les délits augmentent.*

Ces deux faits ressortent de la lecture des graphiques I et II ; nous savons, en effet, que l'Ouzara est seul appelé à juger les grands crimes (meurtres, viols, faux, etc...). Le nombre des délits se multiplie parce que les décrets de police spéciale sont tous les jours de plus en plus nombreux, parce que la police est de mieux en mieux organisée (1) et permet l'arrestation d'un plus grand nombre de délinquants.

3° *Le maximum des crimes de sang est atteint dans les mois chauds : juillet, août, septembre ;*

4° *Au contraire, à la période de l'été correspond le minimum des crimes-propriétés.*

C'est ici une constatation qui montre que la criminalité tunisienne se comporte vis-à-vis de la température et des saisons comme la criminalité de France. Le professeur Lacassagne, dans la thèse de Chaussinand, de Lyon 1882, établissant l'influence des agents cosmiques, sur le criminel, a bien montré

(1) « La totalité de la Tunisie, déclare Sir R. Jonhston, consul « général d'Angleterre à Tunis, dans un rapport officiel adressé à « son Gouvernement, est maintenant aussi sûre pour tous les touristes que la France ».

que les crimes-personnes sont en raison directe de la température élevée et de la longueur du jour alors que les crimes-propriétés sont dans le même rapport avec la longueur des nuits et les températures basses.

5° *La courbe des crimes sexuels semble diminuer ; est-ce un progrès dû au voisinage de notre civilisation ?*

6° *La courbe de l'ivresse* (qu'il ne faut pas confondre avec une courbe de l'alcoolisme) *reste stationnaire*. Nous avons tenu à indiquer les minima pour chaque année, car ils correspondent au mois de jeûne, le célèbre Ramadan que tous les Musulmans observent avec rigueur et conviction, et pendant lequel la police, peut-être aussi, est beaucoup plus tolérante.

7° *Le maximum de la criminalité est observé chez les adultes de 20 à 30 ans ;* ce qui correspond encore aux conclusions, pour la France, de M. le Professeur Lacassagne (1).

B) *Justice française.*

Les renseignements fournis par les statistiques des tribunaux français de Tunis (correctionnel et criminel) jugeant les Tunisiens, nous ont paru moins concluants ; nous donnons néanmoins les deux tableaux suivants portant sur les six dernières années :

(1) Lacassagne et Et. Martin : *Les données de la statistique criminelle*, in Arch. d'Anthropologie criminelle, n° 133, novembre 1906.

TABLEAU V

TRIBUNAL CORRECTIONNEL DE TUNIS

Etat par délits des Tunisiens jugés

<i>Délits</i>	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Vols.....	714	591	752	1048	965	856	766
Outrages et violenc. env. mag. ou f ^o	29	21	23	65	61	54	10
Coups et blessures volontaires	89	75	89	101	98	112	88
Outrages publics à la pudeur	8	9	5	5	10	3	6
Abus de confiance..	49	52	37	50	56	67	47
Infract. à police des chemins de fer	11	35	68	64	90	104	80
etc., etc.....	»	»	»	»	»	»	»
TOTAUX . . .	1030	975	1252	1553	1481	1407	1248

TABLEAU VI

TRIBUNAL CRIMINEL DE TUNIS

(Etat par crimes des Tunisiens jugés)

<i>Crimes</i>	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912
Vols (qual., compl., etc.).	17	21	17	1	18	11	35
Meurt., assassin., tentat.	8	7	4	4	18	7	29
Attentats pudeur, viols . .	3	12	5	2	14	»	»
Faux, Banqueroutes . . .	3	5	6	»	2	2	»
Rébellion à main armée . .	»	»	»	»	»	»	72
TOTAUX . . .	31	45	32	7	62	20	136

— 72

Malgré le peu de concordance de ces chiffres, nous pouvons dire :

- 1° *La fréquence des crimes sexuels diminue ;*
- 2° *La grande criminalité reste stationnaire.*

Il ne faut pas tenir compte, en effet, dans la statistique de l'année 1912, qui, avec les 72 inculpés de l'affaire du Djellaz et le grand nombre de vols et meurtres connexes, donne un total trop élevé.

Enfin nous pensons expliquer le chiffre élevé des délits (1553) en 1909, par deux causes :

1° La création, en 1909, des brigades mobiles ; cette nouvelle méthode de répression policière a pu, en effet, déterminer chez les Arabes surpris, un plus grand nombre d'arrestations ;

2° Le tempérament d'un juge d'instruction. Tous les vols (c'est le chiffre des vols qui commande le total comme l'on peut s'en rendre compte par la lecture du tableau V) tous les vols en Tunisie peuvent être dits qualifiés, car ils se présentent tous avec effraction, escalade, etc... Un juge d'instruction, bien au courant de la vie tunisienne, sera plutôt enclin à correctionnaliser les affaires ; nous voulons voir une preuve de ceci dans la baisse considérable (7) des affaires jugées en 1909 par le tribunal criminel.

PREMIÈRE PARTIE

I

De l'organisation de la Médecine en Tunisie

Il existe, en Tunisie, deux catégories de médecins :
1° les médecins à diplôme français ou étranger ;
2° les médecins tolérés, qui exerçaient avant l'application du décret du 15 juin 1888 et pour lesquels il n'est plus fait de nominations ; voici les articles du décret qui les concernent :

« Art. 12. — Les médecins tolérés existant encore
« ne peuvent pratiquer aucune opération, si ce n'est
« celles de la petite chirurgie, sous peine de pour-
« suites devant la juridiction compétente pour exer-
« cice illégal de la médecine. »

« Art. 13. — Il leur est interdit, sous peine d'une
« amende de 50 à 100 francs, de prendre le titre de
« docteur ou un titre de nature à faire croire à la

« possession d'un diplôme donnant droit à l'exercice. La tolérance pourra leur être retirée pour causes graves et sera de droit révoquée si les tolérés ont encouru une condamnation pour exercice illégal ».

Il y a, dans la Régence, environ 165 médecins civils diplômés et 30 médecins tolérés, ces derniers presque tous musulmans à part 1 italien et 2 israélites.

Mais il est évident qu'à côté de ces deux catégories de médecins reconnus, il existe « une foule de rebouteurs, matrones et arracheurs de dents » qui prodiguent leurs soins (!) à la population indigène et même aux italiens de la basse classe. D'ailleurs la valeur des médecins arabes remonte à la plus haute antiquité et le Docteur Ahmed Chérif a pu dire dans sa thèse (1) : « La médecine arabe qui prend son origine dans l'Ecole persane de Jondîçabour, doit surtout son développement à la médecine grecque dont elle est la gardienne et la continuatrice ».

Il nous faut citer quelques noms de célèbres médecins tunisiens à travers les siècles : Ishâq ben Imran, l'auteur d'un gros traité sur la Mélancolie, Ishâq al Isrâîly, l'auteur d'un livre des Aliments, Ahmed ibn Aljazzar, Constantin l'Africain, Chérif Alidrissi, Ahmed Assa Kali, l'auteur d'un traité de thérapeutique, Abou Saïd Ibrahim, Assa Kali et son livre des « Simples » d'une disposition très claire et très méthodique, etc...

(1) Ahmed Chérif : *Histoire de la médecine arabe en Tunisie* (Thèse de Bordeaux 1907-1908, n° 33).

Peyssonel voyageant sur les côtes de Berbérie, vers 1725, rapporte (1) les traditions de la médecine populaire que le juif Mendoye, médecin du bey, lui expliquait :

« Les Arabes sont sujets aux fièvres malignes,
« tierces et quartes ; aux pleurésies, hernies, scorbut,
« gale, dartres. Ils appliquent le feu aux parties dou-
« loureuses, ils usent des scarifications et sucent le
« sang avec un instrument que je crois ancien et
« particulier : c'est un cône de coton au bas duquel
« il y a un petit tuyau. Les scarifications faites, ils
« appliquent le cône dessus et sucent pour tirer le
« sang ».

Peyssonel signale aussi l'emploi des amulettes coraniques, des charmes et des plantes médicinales :
« Le fungus rouge s'emploie contre le flux de sang,
« la dysenterie ; pour la gravelle, la renouée de
« mer est un puissant diurétique ; l'herbe du Bon
« Pasteur purge et guérit les maladies vénériennes.
« Quant à la peste, le souverain remède consiste à
« faire suppurer le bubon en y appliquant de la
« scille ou oignon d'Espagne, puis un mélange de
« beurre et de miel ».

Il n'y a d'ailleurs pas lieu de s'étonner de cet enthousiasme des Musulmans lettrés pour la profession médicale, puisque le Prophète lui-même n'a pas dédaigné de parsemer le Koran de nombreux aphorismes hygiéniques : (2)

(1) Relation d'un voyage sur les côtes de Berbérie en 1724 et 1725, par Peyssonel.

(2) Cf. thèse du Docteur Emir Khan, médecin-major de l'armée persane : *Hygiène et Islamisme*. Lyon 1904.

« L'estomac est la chambre de la maladie ».

« La diète est la base de tout traitement ».

« L'intempérance est la cause de toutes les maladies ».

etc...

*
* *

Enfin, à côté des médecins libres, reconnus ou tolérés, et des médecins ignorés, il existe en Tunisie, des médecins-fonctionnaires qui prennent le titre de « Médecins de colonisation ».

Nous extrayons du décret beylical du 1^{er} janvier 1910, les renseignements suivants :

Chacune des infirmeries indigènes est pourvue d'un médecin de colonisation français, assisté d'un auxiliaire médical indigène.

Les médecins de colonisation sont choisis de préférence, parmi les médecins stagiaires, ceux-ci doivent être français, docteurs en médecine d'une Faculté française et avoir moins de trente-huit ans.

Les médecins de colonisation sont répartis en quatre classes : 1^{re} classe : 5.000 ; 2^e classe : 4.500 ; 3^e classe : 4.000 ; 4^e classe : 3.500, traitements qui sont augmentés par des indemnités de déplacement ; une indemnité peut même être prévue pour certains postes désignés par l'administration en raison de la pénurie de la clientèle payante.

Dans toute l'étendue de leur circonscription, les médecins de colonisation doivent leurs soins gratuits à tous les indigents, sans distinction de natio-

nalité et aux agents des différentes administrations dont le traitement ne dépasse pas 1.700 francs ; le service de ces médecins comprend, en outre, des tournées périodiques dans les différents centres de la circonscription, le service de la vaccination publique, la visite périodique des écoles publiques, les constatations de décès dans la localité où ils résident ; ils assurent enfin gratuitement le service de l'infirmerie-dispensaire du lieu de leur résidence.

Il existe actuellement vingt postes de médecins de colonisation.

Ce sont eux qui sont réquisitionnés par la justice suivant la loi du 19 ventôse, an XI, et il est bien certain que la multiplication des médecins de colonisation est une excellente chose pour la recherche de la vérité judiciaire.

D'ailleurs les Arabes semblent avoir tous les jours davantage confiance en eux ; le Docteur Boricaud a donné dans le « Caducée » (1), le résumé suivant des opérations de l'infirmerie-dispensaire de Kairouan, en 1912 ; cet établissement, qui est entièrement réservé aux musulmans a eu 350 hospitalisés contre 50 en 1911 et a donné plus de 23.000 consultations, petites opérations chirurgicales....

A côté du médecin de colonisation et pour l'aider, se trouve l'auxiliaire médical. Ces auxiliaires médicaux sont des indigènes destinés à assister le corps médical dans les différents établissements d'assistance publique dépendant du Gouvernement tuni-

(1) Le Caducée du 21 juin 1913.

sien ; ils ont été institués par décret du 17 octobre 1903 ; ils sont recrutés, après concours, parmi les élèves qui ont fait un stage de trois ans au moins à l'hôpital Sadiki ou dans les hôpitaux militaires de la Régence, il leur est interdit d'exercer la médecine ; ils sont attachés aux infirmeries-dispensaires de l'intérieur (1).

*
* *

Les *médecins militaires*, nombreux en Tunisie, étaient souvent appelés autrefois à donner comme experts leurs avis à la justice ; l'extension des médecins de colonisation restreint tous les jours le nombre de leurs interventions, celles-ci n'allaient, d'ailleurs, pas sans inconvénients et les exigences du service militaire les forçaient fréquemment à refuser tout mandat et même à interrompre une expertise commencée, si bien que M. le Professeur Lacassagne avait été conduit à proposer, en 1881, une série de mesures à prendre qui fixaient la méthode des réquisitions (2).

Néanmoins, dans tous les territoires du Sud, le médecin militaire est encore actuellement le seul homme de l'art, c'est d'ailleurs un précieux élément qui contribue puissamment à nous concilier la sym-

(1) « *Les auxiliaires médicaux* », rapport du Docteur Brunswick-Le Bihan au Congrès de l'Afrique du Nord en 1908.

(2) Professeur Lacassagne : *Mémoire sur la réquisition des médecins et pharmaciens militaires*. Annales d'hygiène et de médecine légale, t. V n° 2, 3^e série 1881.

pathie des tribus encore mal assises, encore bouleversées par les anciennes luttes. « Lui et l'interprète, dit M. Violard, sans bruit et sans défaillance, poursuivent avec dévouement leur tâche ardue et ils emploient tous leurs efforts à capter la confiance des sauvages qu'ils approchent. L'interprète, parce qu'il cause avec les humbles laboureurs, conseille les notables du village, parce qu'il est l'intermédiaire direct entre la djemâa et le représentant du Protectorat ; le médecin, parce qu'il agit, parce qu'il soigne et qu'il soulage. L'interprète s'assied sur le seuil du gourbi et se fait conter les légendes, il étudie les mœurs des tribus et consigne ses observations en de fort intéressantes notes. Le médecin pénètre sous la tente et il porte avec lui la fin des souffrances et la joie.

« Il y a peu de temps encore, les indigènes fuyaient le médecin militaire quand celui-ci se rendait dans les douars pour vacciner les enfants. On leur avait persuadé que le « *toubib* » français, au moyen de la lancette, marquait les garçons pour le service militaire et qu'il désignait ainsi les filles pour les maisons hospitalières. Ils virent bientôt que la variole attaquait rarement ceux qui avaient été immunisés, et ce sont eux-mêmes qui, maintenant, de leur propre mouvement, viennent au poste français, parfois de fort loin, pour se faire vacciner » (1).

(1) E. Violard : *L'extrême sud Tunisien*, rapport à M. le Résident général. S. Pichon, Tunis, Imprimerie rapide, 1903.

*
* *

Pour les Musulmans, deux institutions d'assistance publique ont été créées en Tunisie, qui viennent en aide aux nécessiteux. La Tékia (1) (fondée il y a 300 ans), qui devrait tirer ses ressources de la Zekala (impôt sur la fortune privée) et alimentée en réalité par les revenus d'habous, a pour mission de venir en aide aux miséreux, de donner asile aux infirmes et, véritable bureau de bienfaisance, de distribuer les vivres aux pauvres de la ville. L'autre, l'hôpital Sadiki, de création récente (Décret du 20 janvier 1879), fondé sous Sadok-bey, est un hôpital destiné à recevoir les malades de tout sexe de la population musulmane (2).

Dans l'intérieur, on trouve les infirmeries-dispensaires (décret du 15 janvier 1910).

A Tunis, on trouve un hôpital civil français (3) (décret du 3 juin 1897), un hôpital italo-maltaï (4) (créé en 1890), un hôpital israélite, dans l'intérieur, les hôpitaux militaires mixtes : Bizerte, Sousse, Sfax, Gabès, et des infirmeries-hôpitaux.

L'assistance publique est confiée aux soins de sociétés privées : Société Française de Bienfaisance, Société Italienne de Bienfaisance, etc...

(1) Docteur Bastide : *Projet de réorganisation de l'assistance publique en Tunisie*, in-4°, Picard, Tunis, 1905.

(2) Chirurgien en chef : le Docteur Brunswick-Le Bihan.

(3) Médecins, chirurgiens et pharmacien en chef : Docteurs Porot, Lemanski, Braquehay, Lehuicher, Rouquié.

(4) Directeur : Docteur Gnecco.

Le but de l'Institut Pasteur de Tunis est l'application des découvertes et des méthodes de la microbiologie à l'hygiène, à la médecine humaine ou animale, à l'industrie et à l'agriculture tunisiennes. Cet établissement a été fondé en juin 1894 ; il est dirigé actuellement par le M. le Docteur Ch. Nicolle, assisté d'un médecin militaire, le Docteur Conor, ces deux noms sont trop connus dans le monde scientifique, pour insister sur l'importance qu'a prise l'Institut Pasteur de Tunis.

Enfin, le décret du 3 janvier 1889 a institué à Tunis un conseil central d'hygiène publique et de salubrité, ainsi que des commissions régionales, ces commissions sont consultées sur la question relative au maintien et à la préservation de la santé publique pour tous les cas qui peuvent intéresser ses attributions et principalement en temps d'épidémie ; c'est grâce à elles qu'ont été pris les différents décrets sanitaires récents concernant, en particulier, la police sanitaire des pèlerins de la Mecque (5 janvier 1902) et la déclaration obligatoire des maladies contagieuses (20 septembre 1906).

II

Questions générales pouvant se présenter dans toute procédure

A) relatives à la personne vivante

Les questions relatives à la personne vivante sont, en Tunisie, de la plus haute importance, car l'on sait que l'Etat civil n'existe pas et l'on devine que le médecin pourra être appelé à y suppléer par une expertise médico-légale.

Le Gouvernement français essaie bien d'installer l'Etat-civil chez les indigènes et nous trouvons dans le décret du 28 décembre 1908, valable pour certaines régions, dont on accroît chaque jour l'étendue des dispositions (arrêté du premier ministre du Bey, 1^{er} décembre 1910, etc...), les articles principaux suivants :

« Art. 2 : Les déclarations seront faites par l'intéressé ou son mandataire dans un délai de dix jours pour les naissances et de trois jours pour les décès au cheikh de la fraction du quartier dans

« lequel il habite ou réside. Le cheikh sera assisté
« d'un notaire désigné à cet effet.

« Art. 3 : Si le déclarant ni son mandataire ne
« sont personnellement connus ni du cheikh ni du
« notaire, ils devront se faire assister d'un témoin
« qui certifiera leur déclaration.

« Art. 4 : La réception des déclarations est gra-
« tuite ».

Mais les Arabes viennent très lentement à ces formalités administratives, ils ne comprennent pas encore tout l'intérêt d'un état civil organisé et redoutent surtout la conscription militaire ; et puis, les nouveaux essais n'intéressent que la dernière génération et pendant longtemps encore, le médecin sera appelé à statuer sur les questions d'âge, de sexe, d'identité.

I. DE L'ÂGE

L'Arabe rapporte l'année de sa naissance à un événement important contemporain ; c'est ainsi qu'il est né « l'année où les Français sont arrivés » ou bien « l'année où est mort le Bey Ali » ou encore « l'année des sauterelles vertes » ou même « l'année où il est tombé de la neige ». Rien n'est évidemment plus approximatif que ce repérage !

Voici trois rapports de médecins-experts sur cette question.

RAPPORT I

(Il s'agissait d'un adolescent poursuivi par la justice française pour meurtre d'un italien, et qui était passible suivant son âge, de la maison de correction).

Note du juge d'instruction :

« Rechercher à défaut d'acte de naissance, l'âge du prévenu par audition de son père, mère et autres proches, voisins, sage-femme, s'il y a lieu, du « *mâarek* » (1) du quartier où il habite et où ses parents avaient séjourné antérieurement si les renseignements aboutissent à des résultats incertains, commettre un médecin pour l'examiner aux fins de déterminer son âge aussi approximativement que possible. »

La mère ayant dit environ quinze ans ; le D^r Brunswick Le Bihan fut commis voici le résumé de son rapport :

Mahmoud ben Brahim Soudani

Prison civile, 25 novembre 1911

Sujet nègre, taille médiocre, musculature développée, voix mâle.

Organes génitaux externes à développement presque complet ; au pubis, poils abondants. Aisselles et reste du corps glabres. Pas de dents de sagesse.

Conclusion : 16 à 17 ans vraisemblablement.

(1) Mâareck : notable.

RAPPORT II

D^r Plancke

Mohamed ben Mohamed ben el Hadj Salem

Prison civile : 21 mars 1903

Pas d'arc sénile de la cornée (Tourdes).

Dents disparues.

Bon aspect général.

Coloration des cheveux et de la barbe à peine grisonnante.

Conclusion : Agé de moins de 60 ans.

RAPPORT III

D^r Plancke

Mohamed ben Aissa ben Abdallah

Prison civile : 15 avril 1904

Taille moyenne.

Etat général bon.

Cheveux très gris, barbe moins décolorée.

Dents dégarnies.

Figure ridée.

Cercle sénile faible, accentué en haut.

Conclusion : Doit avoir de 60 à 65 ans.

Par ces trois rapports, nous voyons que les médecins légistes ont appliqué les règles métropolitaines de l'expertise sur l'âge. En sera-t-il toujours ainsi ?

Nous pensons que l'on peut utilement dans certains cas, tirer parti de quelques particularités.

Tout d'abord la circoncision ; ce baptême au sécateur qui est la règle des pays d'Orient (Juifs et Musulmans) se pratique chez les Musulmans seulement vers l'âge de six ans, alors que chez les Juifs, il suit de très près la naissance.

On devra tenir compte ensuite d'une remarque générale sur le développement de l'Arabe, qu'avait déjà faite Kocher :

« La vie physique de l'Arabe-homme se divise en
« deux périodes bien distinctes ; la première embras-
« sant l'enfance et l'adolescence, la seconde s'éten-
« dant au reste de son existence. »

Jusqu'à 16 ans, en effet, l'Arabe est lesté, souple, plein de vigueur, puis ces bonnes qualités disparaissent pour faire place à une démarche lourde, lente, dandinante, attribuable aux habitudes vicieuses qui commencent à s'implanter en lui.

Chez la femme arabe, la décrépitude est bien plus rapide et une femme de vingt-cinq ans a le visage fané et sillonné de rides. Par contre la nubilité est très précoce, et la règle est de considérer la femme faite à douze ans ; ce fait n'est d'ailleurs qu'un cas particulier des climats chauds, et l'on sait que, même pour les Européens transplantés en Afrique, la sexualité est beaucoup plus précoce.

II. DU SEXE

Les questions relatives au sexe ne sont intéressantes en médecine légale que pour les cas douteux :

les hermaphrodites. Le fait est très rare chez les Arabes, croyons-nous ; en tous cas, s'il se rencontrait, il ne saurait donner lieu à aucune contestation très importante, ce que l'on s'expliquera facilement en sachant ce qu'est le mariage chez l'Arabe.

On trouve dans Sidi Khélil (trad. Seignette, t. II, p. 427) :

« La femme en se mariant vend une partie de sa
« personne ; dans un marché, on achète une mar-
« chandise, dans un mariage, on achète un « *champ*
« *génital* ».

Si donc, le mari trouve son acquisition non satisfaisante, c'est-à-dire dans l'espèce, mal conformée, il répudiera sa femme, sans autre forme de procès.

III. DE L'ÉTAT CIVIL

On peut, avec Kocher, rassembler sous ce titre les questions : mariage, divorce, paternité, qui traitées avec de longs et minutieux détails dans les ouvrages de jurisprudence musulmane nous offrent un sujet d'études du plus haut intérêt ; ces questions élucidées jetteront un certain jour sur nombre de points qui dans la suite auraient pu sembler obscurs.

1° *Du Mariage* :

a) Koran, trad. Kasimirski :

« IV, 38, p. 69 : Les hommes sont supérieurs aux
« femmes, à cause des qualités par lesquelles Dieu
« a élevé ceux-là au dessus de celles-ci, et parce que

« les hommes emploient leurs biens pour doter les
« femmes.

« IV, 26, p. 67 : N'épousez pas les femmes qui ont
« été les épouses de vos pères ; c'est une turpitude,
« une abomination et un mauvais usage.

« IV, 27, p. 67 : Il vous est interdit d'épouser vos
« mères, vos filles, vos sœurs, vos tantes paternelles
« et maternelles, vos nièces, vos nourrices, vos
« sœurs de lait, les mères de vos femmes, les filles
« confiées à votre tutelle et issues de femmes avec
« lesquelles vous auriez cohabité.

« N'épousez pas non plus les filles de vos fils que
« vous avez engendrés, ni deux sœurs.

« IV, 128, p. 79 : Vous ne pourrez jamais traiter
« également toutes vos femmes quand même vous
« le désireriez ardemment, mais l'homme ne doit
« pas se laisser entraîner par son amour pour l'une,
« qu'il néglige tout à fait l'autre. Celui qui a deux
« femmes et qui penche entièrement pour l'une
« d'elles, paraîtra au jour de la résurrection avec
« des fesses inégales.

« II, 220, p. 32 : N'épousez point les femmes ido-
« lâtres.

« V, 7, p. 86 : Il vous est permis d'épouser les
« filles honnêtes des croyants et de ceux qui ont reçu
« les Ecritures avant vous ».

b) Sidi Khélil, trad. Seignette :

« T. II, p. 317 : Les femmes à l'égard de leurs
« maris et ceux-ci à l'égard de leurs femmes doivent
« se conduire honnêtement. Les maris ont le pas sur
« les femmes. Il convient que le fidèle se marie,

« lorsqu'il en éprouve le besoin, soit pour les jouis-
« sances de la chair, soit dans le désir d'avoir des
« enfants.

« Il faut que le mari puisse suffire au don nuptial
« et à l'entretien de la femme.

« Le père aura le droit d'imposer le mariage à
« sa fille encore vierge, fut-elle même âgée à
« moins cependant qu'il ne s'agisse d'unir cette fille
« à un eunuque, un impuissant ou à un fou.

« Le père a le droit d'imposer le mariage à sa
« fille atteinte de folie, lorsque cette fille est adulte,
« pubère ; seulement si la folie a des intervalles lucides, on attendra un retour à la raison.

« Le silence de la vierge exprime qu'elle accepte
« le mariage et le don nuptial indiqué. Par égard
« pour la timidité et la pudeur de la fille vierge, la
« loi n'exige pas qu'elle s'exprime en paroles et
« semble ainsi indiquer un désir de relations sexuelles.

« T. I, p. 509 : La femme doit la plus profonde
« obéissance à son mari ; quand une femme mécon-
« naît ce qu'elle doit de respect, de soumission à
« son mari (ou qu'elle se refuse à ses caresses et
« se montre acariâtre), le mari lui fera des exhortations et des remontrances ; mais si sa conduite
« ne se modifie pas, il pourra l'exclure du lit conjugal et même la battre.

« Le mari de son côté doit à ses femmes un entretien honnête et doit partager également avec chacune ses jours et ses nuits.

« T. I, p. 410 : Enfin, certaines causes sont capa-

« bles d'entraîner la nullité du mariage ; ce sont
« surtout les maladies qui amènent l'impuissance
« ou empêchent les approches conjugales : la brié-
« veté du pénis, la castration, l'imperforation du
« vagin, la lèpre, l'éléphantiasis, etc...

« L'impuissance n'entraîne pas immédiatement la
« séparation, un an est accordé au mari pour faire
« preuve de virilité. Après ce temps pendant lequel
« l'individu se sera traité de son impuissance et
« aura reçu l'influence des quatre saisons différentes,
« si l'état viril n'est au point désirable, la femme
« sera libre d'exiger la dissolution du mariage. »

2° *Du Divorce.*

Koran :

« II, 229, p. 33 : La répudiation peut se faire
« deux fois.

« II, 230, p. 34 : Si un mari répudie sa femme
« trois fois, il ne pourra la reprendre que lorsqu'elle
« aura épousé un autre mari.

« II, 242, p. 36 : Un entretien honnête est dû aux
« femmes répudiées.

« II, 228, p. 33 : Les femmes répudiées laisseront
« écouler le temps de trois menstrues avant de se
« remarier.

« LVIII, 4, p. 451 : Ceux qui répudient leurs
« femmes avec la formule de séparation perpétuelle
« (que ton dos soit désormais pour moi comme le
« dos de ma mère) et reviennent ensuite sur leur
« parole, affranchiront un esclave avant qu'il y ait

« nouvelle cohabitation entre les deux époux divor-
« cés.

« LXV, I, p. 465 : Ne répudiez vos femmes qu'au
« terme marqué, c'est-à-dire quand elles auront eu
« trois fois leurs règles, afin de s'assurer si elles ne
« sont point grosses. »

3° *Recherche de la paternité.*

Sidi Khélil :

« T. III, p. 50 : On rejettera toute prétention et
« toute accusation du mari désavouant sa paternité
« lorsqu'il s'appuierasur ce que la cohabitation,
« d'ailleurs accompagnée d'éjaculation spermati-
« que, n'a eu lieu qu'entre les cuisses de la femme,
« etc...

« Dans les cas douteux, on aura recours aux phy-
« sionomistes qui, en étudiant l'enfant, pourront
« d'après sa ressemblance, déterminer quel était son
« père ».

En somme, la législation musulmane est absolu-
ment complète sur toutes ces questions : elle entre
dans les moindres détails.

On a dit, à propos de la famille musulmane, que
le Prophète avait bien organisé son peuple de pas-
teurs errants pour la conquête. En effet, en cas
de conquête, on tuait les hommes et les femmes
entraient dans la famille, en vertu du verset du
Koran qui autorise le mariage avec les juives et les
chrétiennes, d'où l'envahissement était rapide.

On peut dire que le pouvoir du mari est absolu,
il ne se marie pas, il achète une femme qui devient
sa propriété, son « champ génital » et il en est le
maître absolu (Kocher).

Il ne lui doit que la nourriture et « la part de Dieu » (el hàk Allah). Le reste est à son bon plaisir ; il peut à son gré maltraiter sa ou ses femmes, les réduire à la claustration la plus absolue, s'en débarrasser même par la mort. Personne ne demandera ce qui s'est passé ; pas d'état civil !

D'anciens auteurs ont gravement écrit et des voyageurs modernes ont fidèlement rapporté que Kerkennah (1) servit longtemps de lieu de déportation pour les femmes adultères des puissants de Tunis, ainsi que pour les filles soumises convaincues de commerce avec les chrétiens. Il convient de classer dans le domaine de la fantaisie cette affirmation hasardeuse. Quiconque connaît un peu les mœurs orientales, sait que, dans les pays musulmans, les maris outragés ont des moyens fort expéditifs de châtier l'infidélité de leurs femmes. Si les rivages du lac qui s'étend au pied de la blanche capitale tunisienne pouvaient raconter tous les drames sombres dont ils ont été les témoins muets, et si, du fond des eaux, pouvaient se relever toutes les victimes que les fureurs jalouses des tyrans de harems y ont précipitées, on aurait vite la preuve éloquente que l'exil des coupables, aux lointains îlots de Kerkennah, n'a jamais été qu'un prétexte adroitement inventé pour expliquer certaines disparitions (2) ».

Il suffit pour se convaincre de cette autorité absolue de mâle, de rencontrer sur les routes de la

(1) Archipel sur la côte orientale de la Tunisie, en face Sfax.

(2) Le golfe de Gabès en 1888 par Lafite et Servonnet.

Régence, le fameux groupe traditionnel : l'homme, la matraque en main, assis sur son bourricot qui trotte, suivi péniblement à dix mètres par sa femme chargée du sac de charbon ou de la grosse gargoulette pleine d'eau ; c'est ce que le Docteur Bertholon a appelé « la puissance du mari à la matraque » — Depuis l'occupation française toutefois, les femmes nomades ont dit que la main de leur seigneur et maître était « plus légère » et pourtant la justice française n'a pas à s'occuper des crimes entre tunisiens.

IV. DE L'IDENTITÉ

« Etablir l'identité d'un individu vivant ou d'un cadavre, c'est en dresser un signalement à l'aide duquel on puisse arriver à reconstituer son individualité ».

Les différents signes, grâce à la réunion desquels on peut arriver à constater l'identité d'un individu, peuvent se diviser en généraux et particuliers ; les premiers comprenant les questions relatives à l'âge, au sexe, au poids, à la taille, l'examen des dents, des poils et des ongles, les signes particuliers sont les cicatrices, les tatouages, les signes professionnels.

A) Signes généraux

Nous avons déjà traité les questions relatives à l'âge et au sexe, nous n'y reviendrons pas.

a) *Taille* :

Le Docteur Gillebert d'Her court (1) a dit que la taille moyenne des Arabes de l'Afrique du Nord est de 1 m. 703 ; il a dit aussi que la stature des Arabes des villes et celle de ceux des campagnes sont égales.

b) *Dents* :

Les Arabes ont de très belles dents blanches, bien plantées, ne présentant pas de caractères particuliers. La teneur en nicotine des tabacs africains est minime, c'est pourquoi les dents sont toujours très blanches, même chez les fumeurs (on a dit aussi que c'était parce qu'ils ne mangeaient pas beaucoup de viande) ; d'autre part l'émail n'est pas usé, car l'Arabe fume surtout la cigarette et les embouts des narghilés sont en corne ou en bois.

c) *Poils* :

Pour couper les cheveux, le coiffeur arabe s'empare d'une sébile concave qu'il place sur la tête de son client ; avec son rasoir il enlève strictement tout ce qui dépasse, ce qui donne une implantation de cheveux caractéristique, à peu près circulaire. Cette opération faite, le reste des cheveux est coupé très court, sauf au niveau du vertex où subsiste une longue mèche, quelquefois tressée et qui servira à

(1) Etudes anthropologiques sur 76 indigènes de l'Algérie, in Mém. de Soc. anthropolog., 1863.

Mahomet pour emporter le bon musulman au paradis, après sa mort.

Les femmes ont les cheveux tressés en nattes.

La moustache ne présente rien de particulier ; elle existe généralement bien fournie. L'Arabe porte toute la barbe ou rien ; la barbe est un signe de richesse et de dignité ; signalons enfin un port curieux, mais peu usité, de favoris descendant très bas sur la joue, coupés courts et soigneusement arrêtés en équerre.

Les hommes et les femmes font disparaître avec une pâte épilatoire composée d'arpiment et de chaux vive, les poils du pubis et des aisselles.

L'usage des faux cheveux leur est inconnu.

Les femmes indigènes se teignent et se fardent de diverses manières. Quand leurs cheveux deviennent gris, les vieilles femmes les colorent en jaune ou en rouge. Quelques-uns de ces cosmétiques contiennent de l'arsenic et sont dangereux, d'autres au contraire sont tirés du règne végétal et sont inoffensifs. — Les sourcils sont teints à la noix de galle, ils sont réunis à la base du front ; le carthâme, le carmin sont souvent mis à contribution pour farder les joues ; enfin toutes les femmes se servent du koheul (sulfure d'antimoine) pour les yeux et du henné (feuilles de troène pulvérisé délayées dans de l'eau ou des corps gras) pour enduire pieds, mains, ongles, chevelure (1).

(1) Docteur Brault : *Pathologie et hygiène des Indigènes musulmans d'Algérie*.

d) *Ongles* :

La couleur des ongles teints au henné est rouge jaunâtre. M. le professeur Lacassagne qui a fait sur lui-même des expériences, a constaté que cette couleur est indélébile (Kocher).

B) Signes particuliers

a) *Cicatrices* :

La *circconcision*, dont nous avons déjà parlé, est constante vers l'âge de six ans ; elle est l'occasion d'une fête publique où l'on prépare spécialement des gâteaux au miel et aux amandes pilées. Le patient, après un bain de purification, est passé au henné et aux cosmétiques, puis il monte sur un mulet, entouré d'une procession de nègres et de négresses ; les enfants des écoles tiennent des cierges en main de Fathma, allumés et chantent des versets du Koran. L'opération est pratiquée par le « tahar » (circonciseur) qui est un médecin à amulettes ; la plaie est recouverte d'un onguent, l'hémorragie s'arrête d'elle-même. On paye quatre francs en échange de la peau qui est enterrée dans une mosquée. (Chez les Juifs, le circonciseur pratique la succion pénienne, qui est capable de contagier la tuberculose, comme l'ont montré des expériences du savant Docteur Loir, ancien directeur de l'Institut Pasteur de Tunis. (1)

(1) Docteur Loir : *La circoncision en Tunisie*, in *Paris Médical*, 8 mars 1913.

Les indigènes *s'inoculent la variole* dans le premier espace interdigital à l'aide d'incisions linéaires qui laissent après elles des cicatrices blanchâtres très apparentes. *Les cicatrices médicales* sont fréquentes, car les médecins arabes sont prodigues des pointes de feu, qu'ils appliquent avec un couteau porté au rouge en fines estafilades qui zèbrent la peau de l'abdomen et les articulations.

« Les nègres portent des incisions profondes sur la face, faites par le chef de famille dans le but de préserver les enfants de certaines maladies. Les indigènes qui sont atteints d'affections chroniques, restent souvent accroupis dans leurs « gourbis » et placent un petit fourneau (kanoun) entre leurs jambes. On voit alors chez eux les mêmes marbrures pigmentées qu'on observe chez les vieilles femmes qui font usage de la chaufferette ». (D^r Brault).

Nous devons considérer comme cicatrices, les traces de brûlures de cigarette que se font les Mauresques prostituées quand elles ont à se plaindre de leurs amants. (Voir la belle photographie du Musée d'anthropologie criminelle au Laboratoire de Médecine légale de Lyon).

Enfin, il nous faut signaler une cicatrice d'une origine très particulière : c'est la présence fréquente au niveau de la nuque de deux ovales, symétriques, sur chaque bosse occipitale, où les cheveux manquent complètement : un des remèdes arabes fréquemment employés, est, en effet, l'application de sangsues à ce niveau.

b) *Tatouages* :

Les tatouages chez les Arabes ont été étudiés depuis longtemps déjà : c'est, en particulier, une des questions de prédilection de notre maître M. le Professeur Lacassagne (1).

On peut distinguer chez l'indigène, quatre sortes de tatouages :

1° Le tatouage superstitieux qui conjure les mauvais sorts, le mauvais œil, et qui se traduit par des croix ou des losanges ornant le front de l'homme, les joues, le menton et parfois même la gorge et les bras des femmes ;

2° Le tatouage ornemental, qui est très répandu dans les populations à civilisation inférieure ; ce sont les bracelets, les colliers, les fleurettes, les étoiles sur les bras, le cou, les joues, le nez, le front.

3° Le tatouage thérapeutique que les matrones et les médecins arabes pratiquent pour le traitement de certaines maladies. Ex. : 5 fleurettes placées au centre et aux quatres coins du genou pour une arthropathie syphilitique (tatouage vu à Alger) ;

4° Le tatouage distinctif ; mais ici il faut reconnaître avec M. Lacassagne que si, à l'origine, le tatouage représentait une arcane, le totem, le signe distinctif d'un clan ou d'une tribu, la coutume n'est plus rigoureusement suivie.

(1) Prof. Lacassagne : *Etude anthropologique et médico-légale sur les tatouages.*

Prof. Lacassagne : *La signification des tatouages chez les peuples primitifs et dans les civilisations méditerranéennes.*

Le D^r Bertholon a dit : « Le tatouage moderne des Tunisiens se relie d'une façon très étroite comme style et comme symbolisme avec ceux des Tamahous de la xix^e dynastie Egyptienne » ; mais seuls les dessins ont été conservés, et le professeur Lacassagne a pu dire : « Je n'ai pu arriver à trouver des tatouages spéciaux aux différentes tribus ».

Le tatouage a donc évolué comme signification avec les civilisations, ce qui était une marque et un emblème n'est plus que le reflet d'une forte émotion ». Ce qui le prouve bien, c'est la présence sur la peau de certains arabes, très bons musulmans, du « poisson » qui était, comme on le sait, à l'origine le signe de reconnaissance des chrétiens (du mot grec *ῥυθς*, poisson ; dont les lettres sont les première des mots : *Ἰησους, χριστος, θεος, υιος, σωτηρς*, Jésus-Christ saint et fils de Dieu).

Les procédés de tatouage chez les indigènes sont la piqure, l'incision ou la brûlure ; les substances employées : le bleu de Prusse, le charbon, la brique pilée, le noir de fumée, la poudre de chasse, etc...

c) *Indices professionnels* :

Kocher en a fait une étude très complète ; nous ne pouvons que la reproduire, car si nous avons eu l'occasion de vérifier les cas qu'il a signalés, nous n'avons pas eu la chance d'augmenter sa liste.

D'une manière générale d'abord, quand la profession ne réclame pas un travail debout, l'Arabe se tient accroupi, les jambes repliées sous lui. Les pressions continues exercées par ce fait sur les malléoles

déterminent la formation de callosités ou de bourses séreuses parfois fort développées.

Les *cavaliers indigènes* ont une callosité caractéristique due à l'étrier arabe et qui siège à 0,03 environ au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne, sur la partie antéro-interne de la jambe.

Les *brodeurs* ont deux callosités, l'une dans le pli digitoplantaire du gros orteil, l'autre dans le pli phalangien du 2^e orteil à la face plantaire, car pour tendre leur ouvrage, ces ouvriers passent leurs écheveaux autour des deux premiers doigts de pied.

Les *cordonniers* tiennent la babouche qu'ils fabriquent à l'aide d'une courroie de cuir qui passe sous les pieds nus, d'où deux bourses séreuses sur chaque bord externe des deux pieds.

Les *coureurs arabes* marchent, un bâton appuyé sur la nuque et maintenu par les deux bras repliés au dessus ; d'où une bosse de frottement en ce point.

On reconnaît les *teinturiers* en ce qu'ils ont les avant-bras teints en bleu foncé très intense.

Enfin, on peut rattacher à l'identité professionnelle la question des costumes ; chaque métier, en effet, est occupé de préférence par les originaires d'une certaine région, qui apportent à Tunis leurs habitudes vestimentaires et leur allure générale ; c'est ainsi que les *épiciers*, qui viennent presque tous de Djerba (la fameuse île des Lotophages des Anciens), sont revêtus uniformément d'une gandourah très étroite et très courte, en laine blanche très épaisse avec des parements en tresse mate ; les *gardiens de nuit* sont tous des Marocains, en cours de pèleri-

nage vers la Mecque (ils gagnent ainsi, de ville en ville, leur subsistance et le prix de leur passage sur les bateaux spéciaux ; ces pèlerinages durent quelquefois dix ans) ; les Marocains sont ordinairement grands et très bronzés, ils portent une barbe très noire, rare et drue, sont habillés de vêtements de toile d'une blancheur immaculée que traverse une sacoche de cuir rouge, ils sont armés, enfin, d'une solide matraque.

Identification judiciaire.

Depuis 1891, fonctionne à Tunis un service anthropométrique qui a été installé par un des élèves préférés d'Alph. Bertillon ; cet organisme judiciaire, parfaitement outillé, est à même, dès à présent, de contribuer puissamment à la recherche de la vérité ; il possède à l'heure actuelle 150.000 fiches et 90.000 clichés ; on est en train d'installer plusieurs annexes dans l'intérieur de la Tunisie.

Nous ne décrivons pas l'organisation de ce service qui est en tous points comparable à celle du Service Anthropométrique de Paris ; on y prend et classe tous les jours la photographie judiciaire, le portrait parlé la formule dactyloscopique des entrants dans les prisons tunisiennes (justice française et justice tunisienne).

V. DES MALADIES MENTALES

De la thèse très documentée (Lyon 1909) « Les aliénés en Tunisie » du D^r H. Bouquet, ancien

interne de l'Hôpital civil français de Tunis, actuellement médecin de colonisation à Béja, nous détachons les conclusions suivantes :

« L'Européen est souvent éprouvé au point de vue mental par le climat, l'alcoolisme, le paludisme. Chez les Israélites les états constitutionnels sont fréquents, dus à l'hérédité nerveuse et à la consanguinité. Au contraire, chez les Musulmans, les tendances psychopathiques sont beaucoup moins marquées ; les psychoses aiguës sont rares ; on y observe surtout des délires chroniques, des intoxications par le kif, peu de P. G., peu de psychoses alcooliques ».

Dans tout l'Orient, la folie est généralement regardée comme une maladie sacrée, envoyée aux hommes par la divinité ou quelque bon ou mauvais génie. Les Arabes sont indulgents pour les aliénés tranquilles ; ils les entourent de soin et de respect et souvent même d'une espèce de culte. (D^r Furnari) (1).

Le fou tranquille se promène en maître dans les rues des villes ; le poète a dit :

Sordide en ses haillons tout remplis de vermine,
Les yeux hagards, le front découvert et la mine
Terreuse, sans souci de la foule au milieu
De laquelle il s'en va, le fou, béni de Dieu !
Circule, marmotant des paroles étranges.
Un bourriquot, portant des zembils pleins d'oranges,
Le frôle..... il prend un fruit qu'il garde dans sa main.
Le marchand remercie et poursuit son chemin,
Certain que cette orange aimablement donnée
Lui portera bonheur pour toute la journée.
Cependant que le fou content et triomphant
Admire le fruit d'or avec des cris d'enfant..... (2)

(1) Docteur Furnari : *Annales médic. psycholog.*, 1846, p. 148.

(2) F. Huard : *Reflets et mirages*.

Les fous, en effet, peuvent se livrer à certaines excentricités qu'on leur tolère : « A Sousse, on respecte les fous au point que le viol même leur est permis. Les femmes qui ont subi l'outrage d'un fou, s'en glorifient comme d'une faveur providentielle » (1). Le D^r Bertholon a vu lui-même à Houmt-Souk, dans l'île de Djerba, un fou accomplissant l'acte sexuel en pleine place publique, un jour de marché ; c'est une véritable prostitution à caractère religieux, et le savant docteur rappelle que s'il est méritoire pour une femme mariée arabe ou pour une jeune fille de satisfaire la lubricité d'un fou, même en public, c'est un crime pour une prostituée de vendre ses faveurs à un infidèle !

L'impunité est accordée aux crimes des fous, le fou est *mejnoun*, c'est-à-dire possédé du diable. On subit tout de la part du fou, d'où la multiplicité des fous et des pseudo-fous.

Haschich, opium

Un genre de folie intéressant à signaler est celle qui atteint les mangeurs de haschich et les fumeurs de kif et de chira.

Le *haschich* est une pâte verdâtre faite avec la plante du chanvre ; le *kif* est une variété grêle de chanvre indien, cette plante contient un alcaloïde, la haschischine et ses résines; les amateurs en fument

(1) Dilhan : *Ethnographie de la Tunisie*.

les feuilles sèches et brisées dans des petites pipes en terre ; la *chira* s'obtient par distillation de l'opium que l'on fait brûler dans des petits récipients en terre cuite, l'opium se coagule sur le couvercle en larmes épaisses et brunâtres, qui sont débitées en tranches et qui se fument alors dans des pipes à tout petit fourneau et à long tuyau ; la police pourchasse avec ténacité les fumeurs de *chira* ; ceux-ci se rassemblent dans des arrière-boutiques, dans des maisons privées et souvent aussi en plein air, sous l'abri des grottes et des dunes au bord des plages (La Marsa, Sidi bou Saïd, etc...) ; ils ont un ensemble de signes de reconnaissance, parfaitement organisé, et se rient, maintes fois, des autorités qui les recherchent.

Ce sont là trois modes d'intoxication qui font les fous et les fanatiques ; les effets psychiques en sont bien connus, car ils ont été étudiés depuis longtemps. Les haschischimanes présentent pendant la crise un délire gai, des hallucinations, mais conservent la conscience de leurs actes. Au point de vue médico-légal, il aura lieu d'atténuer seulement la responsabilité seulement en cas d'intoxication chronique très prolongée que l'on dépistera par l'état général amaigri, la présence d'idées délirantes, d'impulsions et le mauvais état de la dentition.

Il nous a été donné dernièrement d'examiner, avec les D^{rs} Porot et Bouhageb, un intoxiqué chronique par la *chira* : remarquable intelligence, élève et professeur de mosquée, le malheureux avait été conduit par sa funeste passion, évoluant sur un terrain de résistance amoindrie par de longues études

religieuses à proférer des paroles séditieuses, xénophobes et des excitations à la révolte ; les médecins experts ont dû lui laisser son entière responsabilité.

Alcoolisme

Par trois fois, le Koran (II, 216, p. 92 ; IV, 46, p. 70 et V, 93, p. 76 : « Le vin est une abomination inventée par Satan »), interdit la consommation du vin et des boissons fermentées. Malgré cela, l'alcoolisme fait des progrès, tous les jours en Afrique du Nord et particulièrement dans la Tunisie urbaine (1). D'ailleurs le Musulman, qui observe ordinairement, avec scrupule, sa loi religieuse, sait la tourner dès qu'il s'agit d'une jouissance personnelle, et le péché qui n'est pas vu est considéré comme non commis. On cite souvent comme exemple de gourmandise impérieuse le fait suivant :

Dans les dîners officiels, où assistent des notables indigènes, le champagne est ostensiblement laissé dans la coupe placée devant le convive. Mais, dès le lever de table, dans le brouhaha habituel des fins de dîners pendant lequel l'attention des voisins est distraite, l'Arabe s'empresse de vider lestement le breuvage doré qu'il sait apprécier.

Ce n'est d'ailleurs pas la seule façon qui soit d'être en règle avec les prescriptions sacrées :

(1) Docteur Guégan : *Alcoolisme arabe*, in *Revue tunisienne*, 1906.

Numa F. Léal : *L'Organisation de la police en Tunisie*, thèse de Paris 1910, pour le doctorat en droit, p. 212.

L'*anisette* (boukha), considérée comme boisson non fermentée (?) est tolérée.

Dans le Sahel, les habitants fabriquent une espèce de petit vin blanc, qu'ils appellent le « hacir », c'est-à-dire le « pressé » pour respecter le Koran qui défend de boire du vin « cherab », c'est-à-dire fermenté. Dans le Sud, enfin, on boit le *lagmi*. Le lagmi n'est autre chose que la sève du palmier, et voici comment on procède pour l'obtenir : l'arbre est tout d'abord entièrement dépouillé de ses branches ; le tronc est légèrement creusé en godet sur sa partie supérieure, de façon que la sève dans son mouvement ascensionnel, vienne s'y déverser. Un petit conduit en roseau fait communiquer le godet avec un récipient quelconque, généralement une gargoulette en terre, attachée au-dessous, et qui se remplit bientôt du précieux liquide.

Cette boisson, quand on vient de la recueillir, surprend assez désagréablement le palais novice, par sa saveur douceâtre et fade ; mais quelques heures après elle acquiert un goût aigrelet, rappelant à peu près celui du cidre. La fermentation s'opère, dès lors, avec une surprenante rapidité ; au bout de vingt heures le lagmi est tellement fort, qu'il en devient presque imbuvable ; il possède à ce moment, des propriétés enivrantes très énergiques, qui le font rechercher avec avidité par beaucoup de fils du Prophète, désireux de goûter les âcres jouissances de l'ivresse sans trop contrevenir aux règles du Koran. Les buveurs de lagmi admettent, en effet, avec une certaine complaisance, que ce breuvage n'étant pas

du vin, ils ont toute liberté d'en absorber à leur fantaisie. (1)

VI. DES MALADIES SIMULÉES, PROVOQUÉES, COMMUNIQUÉES

L'intérêt ou la passion jouant un grand rôle dans les actions de l'homme, la simulation ou la dissimulation des maladies ont une grande importance en médecine judiciaire, et elles peuvent se présenter dans toutes les expertises (P^r Lacassagne).

La *simulation* des maladies (folie, grossesse, accouchement, par exemple, etc...) est assez fréquente chez l'Arabe.

Les indigènes *provoquent* aussi souvent, soit des ulcères avec du garou, soit des phlegmons en s'introduisant des crins de cheval, dans le tissu cellulaire sous-cutané, soit une éruption bizarre à petits points blancs avec des frictions au thapsia.

Enfin, le manque absolu d'hygiène (malgré les ablutions prescrites par le Koran, qui ne sont obligatoires d'ailleurs que pour la figure et les pieds, et qui sont strictement exécutées) et la promiscuité expliquent la *propagation* des maladies contagieuses : variole, syphilis, blennorragie.

(1) *Le Golfe de Gabès en 1888*, par Docteur Fernand Lafitte et Jean Servonnet.

RAPPORT IV

Dr Plancke

Beïa bent Bramli. — 8 ans

Examinée le 9 décembre 1904

Aurait été violée il y a quelques jours.

Examen : Pas de traces de violences sur le corps.

Membrane hymen intacte, pas de cicatrices.

Sérosité filante sur toute la vulve.

Erosion sur les deux cuisses, à 3 cm. $\frac{1}{2}$ de la vulve, les cuisses étant rapprochées, produites probablement par le frottement répété des plis du pantalon souillé.

Conclusion : Vulvite spontanée.

Les règles à suivre sont les mêmes qu'en France et l'expertise ne présente aucune particularité.

B) Questions relatives au cadavre et à la mort

I. SIGNES DE LA MORT

Les inhumations prématurées doivent être fréquentes chez les Arabes, car Sidi Khélil (T. I, p. 195) et les lois musulmanes disent : « Hâtez-vous d'enterrer vos morts, afin qu'ils jouissent promptement de la félicité éternelle ».

II. PUTRÉFACTION

Elle est plus rapide qu'en France, en raison des fortes chaleurs. La momification est fréquente surtout dans les régions du Sud, où le terrain est sablonneux et sec et la température extérieure très élevée. « L'état ordinaire du climat d'Egypte est tel que la conservation des cadavres avant même qu'aucune préparation y vienne ajouter son effet à celui de l'atmosphère et des vents, y semble une chose toute naturelle ». (1)

Certaines professions prédisposent au contraire, après la mort, à une décomposition rapide :

« Bertherand a observé en Algérie deux coureurs indigènes qui moururent rapidement après avoir fait l'un 192 km. en 45 h. et l'autre 252 km. en 62 h. ; après la mort la rigidité cadavérique fut rapide, bientôt suivie d'une décomposition putride telle qu'on en voit dans certains empoisonnements ; on trouva du sang noir, fluide, asphyxique, des congestions viscérales, une sorte de ramollissement de tous les muscles. Il s'agissait d'un véritable empoisonnement du sang auquel M. Lacassagne a donné le nom de ponoshémie. » (2)

III. DISSIMULATION DES CORPS

Kocher a dit : « L'Arabe tue et laisse sa victime à l'endroit même où elle est tombée ou précipite son

(1) Prof. Lacassagne : *Article Crémation du Dict. encyclopédique.*

(2) Paul Courmont : *Pathologie générale*, p. 24.

cadavre dans un ravin ; mais le plus souvent on ne lui voit prendre aucune précaution pour dissimuler son crime : il abandonne fréquemment dans le voisinage l'instrument dont il s'est servi ».

Ceci n'est pas toujours exact ; quelques exemples vont nous le montrer :

1° En 1879, près d'Aumale, un « taleb » disparut brusquement, c'était un kabyle qui enseignait le Koran aux enfants du caïd des Beni-M'zarken. Son frère, au bout de six mois de recherches, finit par entendre dire qu'il avait été assassiné chez le caïd ; il donna de l'argent à des serviteurs et il découvrit le cadavre placé dans un trou creusé sous une meule de paille.

Le taleb avait, paraît-il, des relations avec une des femmes du caïd.

RAPPORT V

Dr Plancke

Cadavre trouvé près du fort de Sidi bel Hassen (Tunis)
le 14 novembre 1911

Ce cadavre a été trouvé dans une excavation de terrain de 5 m. de profondeur, c'est celui d'un indigène dévêtu, mort depuis un mois environ. Le cadavre est rongé par les vers ; l'autopsie est impossible.

RAPPORT VI

D^r Plancke

Cadavre trouvé route de Zaghouan, à 4 km. de Tunis
le 12 avril 1903

Le corps était enfoui, recouvert de 0,15 à 0,20 cm. de terre foulée, les doigts de la main droite seuls visibles.

Le cadavre a pu être identifié ; c'était celui d'un nommé Abdel Kader ben Mahmoud Touati et la mort a été attribuée à des déchirures intestinales par contusion abdominale, ayant produit une syncope mortelle par abondante hémorragie interne.

RAPPORT VII

D^r Plancke

Cadavre trouvé à Radès, le 2 septembre 1905

Le corps était enfoui sous 0,40 cm. de terre. Pas de plaies, pas de traces de strangulation. Putréfaction très avancée.

A l'autopsie, bouche, pharynx, larynx, trachée, bronches et premières ramifications, bourrés de terre fine.

Cette terre n'a pu être introduite si profondément que par des mouvements respiratoires très violents ; la mort peut donc être attribuée à l'étouffement avec de la terre.

IV. DÉTÉRIORATION DES CORPS PAR LES ANIMAUX

Il nous faut dire un mot de la simplicité des tombes arabes, ce qui expliquera les détériorations fréquentes par les animaux et dues surtout aux hyènes encore répandues dans le Sud, ou aux chacals abondants partout.

Les Musulmans ont à l'égal de tous les peuples, le respect de leurs morts, mais, ils le comprennent à leur manière. Leur nécropole n'est qu'un vaste champ d'enfouissement, ouvert à tout venant, que bêtes et gens peuvent sillonner à leur guise, foulant aux pieds avec la plus grande insouciance, les sépultures qui y sont disséminées comme au hasard.

Lorsqu'un vrai croyant meurt, son cadavre est transporté dans une petite mosquée, située dans le cimetière même. Là, il est entièrement dépouillé de ses vêtements, lavé selon les prescriptions du Koran ; son nez, sa bouche et ses oreilles sont soigneusement tamponnés de coton, finalement il est roulé dans une pièce neuve d'étoffe blanche et couché, tel quel, sur une civière que les amis du défunt portent à l'épaule, jusqu'à l'endroit de la sépulture. Les tombes sont peu profondes, le mort est couché sur le côté droit, la face à l'Orient ; une fois la terre rejetée, on projette un peu de chaux, puis on entoure le tertre de quelques pierres. Le tout a quelques centimètres de hauteur ; aucune inscription funèbre n'est disposée sur la tombe pour rappeler aux survivants le nom, l'âge et l'époque où le défunt s'est éteint ;

seuls les « hadjis », c'est-à-dire ceux qui ont fait un pèlerinage à la Mecque, ont droit à une petite colonne surmontée d'un turban vert en céramique.

V. DES EMPREINTES

Les Arabes marchent le plus souvent pieds nus ou avec des babouches aisément enlevables, et la chaussette reste l'apanage des seuls gens riches. Kocher a montré que l'identité des empreintes par pieds nus était facile, il a montré aussi que l'empreinte d'un soulier arabe (ovalaire régulièrement) se différenciait à première vue de la marque d'un soulier européen, caractérisée par deux traces très séparées, l'extrémité et le talon.

Il existe une tribu en Tunisie, les Zlass qui se sont fait une spécialité de rechercher les voleurs à la béchara (nous aurons l'occasion d'expliquer plus loin cette sorte de vol), il s'agit essentiellement pour eux de retrouver les voleurs de bestiaux. Ces Zlass sont d'une habileté phénoménale, ils suivent la trace des voleurs pendant des kilomètres à travers la brousse et même sur les routes empierrées ; il paraît aussi qu'ils connaissent la tribu du voleur d'après les traces que les pieds laissent sur le terrain !

VI. DES TACHES

L'étude des taches sera, en Tunisie, d'une importance capitale, car nous savons que nombre d'affaires sont rejetées faute de preuves suffisantes.

L'examen des taches de sang et de sperme se fera avec les méthodes habituelles ; il faudra tenir compte de la malpropreté ordinaire des différentes pièces du costume. Le nombre des taches que présente le burnous est parfois incalculable ; qu'il nous suffise de dire que, souvent, l'arabe le porte toute sa vie sans jamais le laver, s'en drapant majestueusement le jour, s'en enveloppant la nuit.

La question de la simulation des tâches se pose aussi chez l'Arabe, surtout en cas d'accusation de viol. Nous aurons l'occasion de revenir plus loin sur ce point.

DEUXIÈME PARTIE

Des attentats contre la personne

I. DES COUPS ET BLESSURES

La simple lecture comparée des tableaux de statistique publiés dans notre introduction, montre que les victimes des Arabes sont surtout des Arabes : les chiffres de la justice tunisienne sont, en effet, presque cent fois plus élevés que ceux de la justice française. En 1911, par exemple, il y a eu 1853 affaires pénales jugées à l'Ouzara, tandis qu'il n'y avait que 20 tunisiens inculpés au tribunal criminel de Tunis. Nous renouvelerons donc une des conclusions de Kocher : les Arabes se tuent surtout entre eux, s'attaquent rarement aux Européens.

1° *Motif des crimes :*

Les crimes des Musulmans sont surtout des *crimes passionnels*, motivés par l'adultère ou par la jalousie. Il faut insister, ici, sur le manque de sentiments

affectueux entre les hommes et les femmes ; les Arabes sont des *mâles* et des *femelles* : un arabe ne peut pas voir une femme sans la désirer et réciproquement les femmes arabes ne peuvent voir un homme sans le vouloir pour leur jouissance personnelle ; d'où la jalousie des hommes et l'explication de la claustration des femmes.

Ce manque d'affection est tout à fait caractéristique, il rend l'amour arabe audacieux ; c'est ainsi que la femme kroumire, qui est célèbre pour son infidélité, trompe son mari avec un courage extraordinaire. Le mari méfiant a, en effet, pour coutume dans cette région de s'attacher, pour la nuit, sa femme poignet à poignet ; celle-ci glisse la moitié inférieure de son corps hors la tente et trouve ainsi le moyen de satisfaire son amant.

Nous devons aussi raconter l'aventure, parfumée de sauvagerie — que l'on nous a affirmée authentique — et qui montrera bien la séduction qu'offre, pour la femme arabe, l'attrait du danger dans l'adultère : un colon français, au cours d'une tournée, perdu dans une gorge des Mogods, demanda, à la tombée de la nuit, l'hospitalité dans un gourbi arabe. Ce gourbi, situé au flanc d'une colline très en pente, était disposé en trois larges marches : la *sedda* (couché du mari), le lit de la femme, le lit du cheval. La *sedda* fut offerte au voyageur, alors que l'hôte s'endormit sur la deuxième marche avec sa femme.

Au milieu de la nuit, le colon, enveloppé dans sa couverture de cheval — car la sueur du cheval éloigne les puces — fut réveillé par une main qui se

promenait sur sa ceinture. Il crût à un brusque désir de la femme, car il l'entrevit au milieu de la fumée épaisse due à la lampe (flacon de pharmacie plein d'huile avec une mèche de coton). L'attirant sur lui, il la posséda à un mètre de son mari.

Au réveil, triomphe du jeune français, qui pensa tout de suite à une victoire due à ses avantages personnels..... Par la suite il réfléchit et s'expliqua que la femme en voulait à ses cartouches (dans sa cartouchière à la ceinture) et que, prise au piège, elle n'avait rien dit et tout subi, probablement charmée par l'audace de son hôte ; peut-être le mari était-il complice ? avait-il tout vu et n'avait-il rien dit ? (car l'hôte est sacré) ; ou plutôt les cartouches étaient-elles pour l'amant ?

On comprend qu'avec de pareilles habitudes sentimentales les crimes passionnels soient si fréquents.

La *rivalité* et la *vengeance* sont également des motifs habituels des meurtres :

Un chef paye des gens pour faire disparaître son rival ; nous avons eu l'écho d'une affaire récente, étouffée, car il s'agissait de notables très importants et il n'y a d'ailleurs pas eu de résultats sanglants ; cette affaire témoignait d'une rivalité féroce entre deux très anciennes et très riches familles de la Régence, avec des moyens compliqués (domestiques achetés, messages faux, etc...) qui rappelaient le Moyen Age et la haine jalouse des Montaigus et des Capulets.

La vengeance, véritable vendetta corse, est transmissible par hérédité familiale : « Tu vois, mon

fil, cet homme, quand tu pourras lui tirer un coup de fusil, n'hésite pas ».

De même, comme les Arabes vivent surtout en famille, les *crimes de famille* sont fréquents.

Enfin les *voleurs peuvent devenir assassins*, mais seulement lorsqu'ils sont surpris.

2° *Instruments des crimes et sièges des blessures :*

Nous avons pensé que la meilleure façon de traiter ces deux questions, était de publier les rapports médico-légaux s'y rattachant, que nous avions à notre disposition ; nos conclusions n'en seront que mieux justifiées :

RAPPORT VIII

Dr Plancke

Cadavre trouvé à l'Oued Romel, 9 km. au-delà de Crétéville, le 6 octobre 1901

Face antérieure de la poitrine criblée d'une soixantaine de petits plombs qui n'ont pas pénétré profondément.

Plaie à gauche de la ligne médiane à droite du mamelon, 0,03 sur 0,02 cm., d'où le cœur fait hernie.

Au cœur, la pointe du ventricule gauche est séparée du reste, elle ne tient que par une languette.

La cavité pleurale gauche est remplie de sang et de caillots.

Conclusions : Mort instantanée par plaie pénétrante du cœur (instrument tranchant) ; décharge de plomb reçue peu de temps avant la mort.

RAPPORT IX

D^r Plancke

Rixe à Utique : Mohamed el Larbi

10 juillet 1902

Blessures légères de la face par instrument contondant.

RAPPORT X

D^r Plancke

Chemla Joseph, détenu, 10 septembre 1902

Examen pour savoir si la plaie en partie cicatrisée est due à un instrument tranchant ou contondant.

Conclusion : Plaie de la tempe gauche due à un objet contondant à arête plus ou moins aiguë.

RAPPORT XI

D^r Plancke

Salah b/Othman Daklauoui — Zaouia du Mornag

12 mars 1903

Balle de revolver dans la fesse.

RAPPORT XII

D^r Plancke

Cadavre d'un indigène fezzani : route d'Hamam Lif
23 mars 1903

Conclusions : Fractures multiples des os du crâne et de la face avec dilacération d'une partie du cerveau : lésions produites par coups violents et nombreux d'un corps contondant.

Plaies multiples par instrument piquant et tranchant (vraisemblablement long et mince) :

Section de la carotide gauche.

Double perforation de la plèvre droite.

Perforation du péricarde.

Plaie du diaphragme.

Deux plaies profondes du foie.

Quatre perforations de l'intestin.

1^{re} blessure : section de la carotide, mort immédiate.

Le corps a été trainé après la mort.

RAPPORT XIII

D^r Plancke

Cadavre à Sedjoui, 29 mars 1903

Conclusions : 1^o Musulman : coupe de cheveux particulière ;

2^o Mort produite par section brusque des parties molles antérieures du cou, à l'aide d'un instrument tranchant très effilé.

RAPPORT XIV

Dr Plancke

Abdel Kader ben Mohamed Touati — route de Zaghouan
12 avril 1903

Corps enfoui, recouvert de 0,15 à 0,20 cm. de terre foulée, les doigts de la main droite seuls visibles.

Lésions mortelles : Plaie de la jugulaire interne gauche (instrument piquant et tranchant).

Deux larges déchirures intestinales et mésentériques, ayant provoqué l'issue dans le péritoine de matières intestinales et surtout une hémorragie très abondante dans la cavité abdominale.

Ces lésions intraabdominales ont pu être produites par un traumatisme extrêmement violent de la paroi par un corps contondant, qui explique une large suffusion sanguine dans les muscles de la paroi.

Un semblable traumatisme a produit une syncope qui est devenue mortelle par abondante hémorragie consécutive.

RAPPORT XV

Dr Plancke

Ferdjani ben Ahmed bou Salem: Boujadi (20 km. de Tunis)

Conclusions : Deux coups de feu chargés à plomb.

1^{er} coup : tiré presque à bout portant, ayant atteint la face externe de la jambe gauche.

2^e coup : de face et à distance ; un plomb a perforé le poumon gauche, le péricarde et le cœur, produisant une hémorragie abondante, cause de la mort.

RAPPORT XVI

Dr Plancke

Mohamed ben Belgacem ben Hamida, à son domicile
à Tunis

27 juin 1903

Plaie contuse du cuir chevelu, par instrument contondant.

RAPPORT XVII

Dr Plancke

Cadavre à la Choutiana (15 km. de Tunis)

17 août 1903

Coup de fusil, chargé à plomb, tiré à 4 ou 5 mètres.

Plaies multiples du cœur, des poumons, du foie, de l'estomac.

RAPPORT XVIII

Ahmed ben Khalifa el Mehedli, à son domicile

2 septembre 1903

Conclusion : Fracture de côtes et ecchymoses multiples et étendues, produites par instrument contondant volumineux manié avec force.

RAPPORT XIX

Dr Plancke

Rechid ben El Hadj Sliman : 27 octobre 1903

12 plaies : 11 par instrument tranchant de longue dimension, ayant produit :

Section complète de la trachée.

Large perforation des deux poumons et du foie.

4 perforations de l'estomac.

1 par instrument contondant, au sommet du crâne.

RAPPORT XX

Dr Plancke

Ali ben Saâd Zouati : 13 novembre 1903

Coup de couteau à la fesse droite.

RAPPORT XXI

Dr Plancke

Salah ben Messaoud ben Ali : 10 décembre 1903

A la jambe droite, tatouage par coups de feu dont les plombs n'auraient pas touché la jambe, tiré à 0,30 cm. de la partie atteinte.

RAPPORT XXII

D^r Plancke

Baroud ben M'Barek : 22 janvier 1904

Perforations et déchirures intestinales.

Perforation de la crête iliaque.

Conclusion : La victime a reçu une charge de plomb et une balle de gros diamètre (peut-être dans la même charge).

Les plombs sont allés dans la partie droite de l'abdomen, causant des perforations de l'estomac et du foie.

La balle a traversé le corps de part en part horizontalement, perforant l'os iliaque.

Le coup a été tiré à 10 mètres.

RAPPORT XXIII

D^r Plancke

La Mohameddia : 15 juin 1904

1° Chadli ben Bouba ker ben Salah, 19 ans.

Une arme effilée et pointue (poignard) a causé une plaie ombilicale par où l'intestin est sorti, et une plaie du bras gauche, de 2 cm. dirigée de haut en bas.

2° Salah ben Boubaker ben Salah, 26 ans.

Une arme effilée et pointue a traversé de part en part l'avant-bras gauche.

RAPPORT XXIV

Dr Plancke

Ahmed el Hadj ben Nadoui : 26 juin 1904

Plaie de $\frac{1}{2}$ cm., superficielle au-dessous de la lèvre inférieure, se continuant au dehors par une cicatrice ; la muqueuse est déchirée, la dent incisive droite déchaussée.

Cause : instrument contondant régulier ayant frappé directement.

RAPPORT XXV

Dr Plancke

Mohamed ben Mahmed bou Kris : Hôpital Sadiki
5 septembre 1905

Fracture du tibia due à chute et plaie du mollet par arme à feu chargée à plombs.

RAPPORT XXVI

Dr Plancke

Toumid ben Saâd ben Toumi : Hôpital Sadiki
10 septembre 1905

Perte de l'œil gauche par charge de plombs.

RAPPORT XXVII

D^r Plancke

Bouزيد ben : La Goulette

10 septembre 1905

Section du larynx et de la jugulaire interne par coup de couteau de table, à bout rond, à lame assez étroite et à tranchant aiguisé.

RAPPORT XXVIII

D^r Plancke

Béchir ben El Hadj Tahar ben El Hadj Othman ben Djaffar :

23 septembre 1905

Coup de feu chargé à plomb ayant fait balle, et causé des lésions profondes du coude, ayant nécessité 9 interventions chirurgicales.

RAPPORT XXIX

D^r Plancke

Naouar ben Tahar : Prison civile

27 novembre 1905

Cicatrices d'une charge de plombs dans la poitrine.

RAPPORT XXX

Dr Plancke

Chedli ben Mohamed Chiliani : Crétéville

29 novembre 1903

Blessure grave, plaie du cuir chevelu par instrument contondant.

RAPPORT XXXI

Dr Plancke

Fredj ben Amar ben Tabet : Crétéville

18 février 1906

Plaie de poitrine par coup de poignard : blessure grave du poumon et de la plèvre.

RAPPORT XXXII

Dr Plancke

Abderraman ben El Hadj Chedli ben Ali : 28 avril 1907

Plaies : 6 sur la main gauche, 5 sur l'avant-bras gauche, 8 dans le dos, 5 à la fesse droite, 12 à la fesse gauche, 5 à la cuisse droite, 6 au mollet gauche,

Dues à coups de fusil chargés à petits plombs, tirés à 10 mètres.

RAPPORT XXXIII

D^r Plancke

Moustapha ben Sadok Hachani : 26 août 1907

Balle de revolver dans la région temporale.

RAPPORT XXXIV

D^r Bruch

Mahmoud ben Brahim Mahezzi, tirailleur :

28 octobre 1907

Veste et chemise perforées au même niveau, en bas et en arrière de l'aisselle par une balle de 0,006 à 0,010 ^m/_m. de diamètre.

RAPPORT XXXV

D^r Plancke

Mela-Francesco : 25 février 1909

Tentative d'assassinat commise par Mohamed ben Ahmed ben Chouikat

Fracture du maxillaire inférieur par un instrument contondant.

RAPPORT XXXVI

Le 21 mars 1909, entre 11 h. et midi, Méloni Antonio, 14 ans, fut égorgé sur la route de Mateur où il allait et son cadavre souillé par un acte de pédérastie. L'âne sur lequel il était monté, sa besace avec des vêtements et des provisions alimentaires avaient disparu.

Les auteurs de ce crime restèrent longtemps méconnus; pour dépister les recherches, les vrais auteurs n'hésitèrent pas à dénoncer eux-mêmes des individus qui étaient complètement étrangers à l'affaire. Ils furent démasqués à la fin et condamnés à des peines variant entre 20 ans de travaux forcés avec 10 ans d'interdiction et 3 ans de réclusion. Voici le rapport médico-légal du Dr Ch. Lainé, médecin municipal à Mateur :

Le cadavre est enfoncé dans la boue, le ventre en bas et la tête reposant sur la partie gauche de la face ; il porte au cou une immense plaie béante s'étendant de la partie supérieure de l'apophyse mastoïde droite à l'oreille du côté opposé, en passant sous la mâchoire inférieure. Toutes les parties molles sont sectionnées jusqu'à la colonne osseuse, qui porte même une entaille profonde faisant supposer que l'assassin a tenté de décapiter l'enfant. Cette immense plaie est faite de plusieurs coups et à plusieurs reprises d'un instrument tranchant, elle est irrégulière et présente quelques petits lambeaux déchiquetés ; 12 à 15 cm. de large sous le menton, 30 cm. d'une oreille à l'autre. L'œsophage et le larynx sont tranchés.

L'anus présente une dilatation forcée par un corps du volume d'un membre viril ; le sphincter est très relâché ;

les plis radiés sont effacés ; la muqueuse présente une teinte ecchymotique, violet pâle avec une petite déchirure latérale gauche angulaire ; cette déchirure est pâle, il s'agit donc d'un acte de pédérastie post mortem.

RAPPORT XXXVII

Dr Plancke

Ahmed ben Larbi ben Djaffar : 3 février 1909

Plaie du cuir chevelu, suppurée, causée par un coup de feu tiré à 0 m. 30.

RAPPORT XXXVIII

Dr Plancke

Ahmed ben Ali : Hôpital militaire du Belvédère

11 mai 1910

Perte de l'œil et troubles sérieux de la mastication, de la déglutition et de la parole, blessures graves de la face par coups de feu chargés à plomb, tirés à bout portant.

RAPPORT XXXIX

Dr Plancke

Malek ben Hadj Houssin Djouain : 28 juin 1910

Ecchymoses de la figure par instrument contondant.

RAPPORT XL

D^r Plancke

Ghassem ben Ramdan Chelbou : 13 août 1910

Plaie du front par instrument contondant.

RAPPORT XLI

D^r Plancke

Mohamed ben Ahmed Trabelsi : Hôpital Sadiki

10 octobre 1910

Fracture du crâne, enfoncement du pariétal, par corps contondant violemment manié.

RAPPORT XLII

D^r Plancke

Sali ben Ali Foudja : 11 octobre 1910

Hémothorax et plaie du rein par coup de couteau dans le dos.

RAPPORT XLIII

D^r Plancke

Cadavre de Piazza, trouvé dans une rue de Tunis, après avoir été assailli par 3 indigènes qui le frappaient à coup de matraque et de couteau : 7 novembre 1911.

Lésions externes :

A) Cuir chevelu : Plaie contuse 0,04 cm. en arrière à droite, qui n'intéresse que le cuir chevelu.

b) Queue du sourcil droit : Plaie contuse, sans profondeur : 0,02 cm. de haut.

c) Face antérieure de la cuisse droite : à 7 travers de doigt au-dessus de l'épine iliaque A-S, plaie irrégulière à grand axe de 0,03 cm., oblique en bas et en dehors, large de 0,02 cm. ; plaie profonde dirigée en dedans et en arrière.

Lésions internes :

Pas de fractures du crâne.

Correspondant à la plaie C, section complète de l'artère fémorale droite dont les deux bouts sont séparés par 0,02 cm.

Conclusions : Mort, due à l'hémorragie extrêmement abondante, consécutive à la section complète de l'artère fémorale droite par instrument piquant et tranchant.

RAPPORT XLIV

Touhami ben Amar et son frère Fredj ont été condamnés à 20 ans de travaux forcés avec 20 ans d'interdiction pour meurtre d'un français, Allary, qui aurait voulu accomplir sur Fredj des actes contre nature, à Béja, le 3 juin 1911.

Dr Bouquet

1° Cadavre d'Allary :

La mort remonte à 18-20 h. ; la rigidité cadavérique

est marquée ; malgré la chaleur, la putréfaction est peu avancée.

La mort a été causée par une blessure de la colonne vertébrale avec section de la moëlle, par coup de feu tiré dans le dos.

Le pan de la chemise a été sorti du pantalon par d'autres mains que celles de la victime, car les siennes ne sont pas tachées et le pan est tout rouge.

2° Examen de Fredj ben Amar :

Quelques blessures sur le visage dues à des coups d'ongles.

Rien à l'anus.

Pas de maladies vénériennes.

RAPPORT XLV

Dr Bruch

Mohamed ben Brahim Soudani a commis, le 26 novembre 1911, une tentative de meurtre sur Vincenzo Pozzio.

La victime porte à la figure, une plaie par arme tranchante, qui siège à gauche, et qui mesure 0,10 cm. de long, de la joue, au menton.

RAPPORT XLVI

Dr Bruch

Hamida ben Hassen ben Mohamed, condamné aux Travaux forcés à perpétuité pour tentative de meurtre sur le père et le fils Vianna, le 8 novembre 1911.

1° Vianna Agostino : coup de revolver à la tempe ;

2° Vianna Bartolo : coup de matraque sur la tête.

RAPPORT XLVII

D^r Plancke

Causes de la mort de Poma, trouvé mort à Tunis le 9 novembre 1911.

Lésions externes :

A) Sur le cuir chevelu au-dessus et en arrière de l'oreille droite, 3 plaies contuses profondes de 0,01, 0,02, 0,04 cm.

B) A 0,02 cm. sous le lobule de l'oreille droite, plaie contuse horizontale de 0,03 cm. de long et 0,02 de profondeur.

C) Sur le front à trois travers de doigt du sourcil, plaie allongée irrégulière de 0,03 cm., sur large ecchymose.

D) Au sommet du crâne, large plaie irrégulière de 0,06 cm., avec décollement du cuir chevelu sur une surface égale à deux pièces de 5 francs.

E) A gauche du crâne à 4 travers de doigt au-dessus de l'oreille gauche, plaie horizontale irrégulière de 0,04 cm.

F) A deux travers de doigt en arrière de l'oreille gauche, plaie contuse de 0,03 cm., verticale.

G) Au-dessus de la partie moyenne de la clavicule droite, plaie verticale de 0,02 cm. de long.

H) A droite de la nuque sur le bord externe du trapèze, plaie de 0,03 cm. de long, dirigée d'avant en arrière.

I) A la face externe du bras droit, à 5 travers de doigt au-dessous de l'épaule, une large plaie qui mesure 0,03 cm. de long, sur 0,03 cm. de largeur.

J) A 0,12 cm. en arrière de I, au niveau du bord postérieur de l'aisselle, plaie verticale de 0,03 cm. de long.

K) A droite du cou, à 4 travers de doigt sous l'oreille droite, plaie horizontale de 0,03 cm.

L) Dans l'aisselle gauche, près du bord postérieur, plaie horizontale de 0,02 cm.

M) Ecchymoses multiples sur l'avant-bras gauche.

Lésions internes :

Pas de fractures du crâne.

Hémorragie abondante sous le cuir chevelu. Méninges fortement congestionnées.

G et H correspondent sous la peau par un trajet de 0,10 cm. dû à un instrument piquant et tranchant qui a pénétré en G.

I et J communiquent par un large trajet de 0,07 cm. De J part un trajet large qui aboutit à l'aisselle droite dans les tissus lâches de laquelle existe un abondant épanchement sanguin.

K est l'orifice d'un trajet qui pénètre dans le cou et qui passe derrière les gros vaisseaux du cou jusqu'à la colonne vertébrale.

Conclusions :

Les plaies contuses multiples du cuir chevelu sont dues à un instrument contondant qui a produit une abondante hémorragie sous dure-mérienne.

Les plaies du cou, du bras et de l'aisselle droites, sont dues à un instrument piquant et tranchant.

La mort est due à ces deux causes.

RAPPORT XLVIII

Dans la nuit du 30 novembre 1914, le nommé Saco-maudo était assassiné dans un champ avoisinant la route qu'il suivait pour se rendre à la ferme Boukris où il était employé ; il avait reçu vingt-six blessures et sa montre, son revolver et son numéraire avaient disparu. Les soupçons se portèrent sur Mustapha ben Mohamed ben Ahmed, qui l'accompagnait dans sa tournée et que l'on avait vu, la veille, consommer avec lui dans un cabaret. Le couteau retrouvé sur les lieux du crime était reconnu comme appartenant à Mustapha ; enfin une conversation surprise entre l'inculpé et son frère à la geôle de la Goulette, ne laissait aucun doute touchant la culpabilité. Le prévenu fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Rapport du D^r Plancke :

Lésions externes :

26 blessures, seulement sur le cuir chevelu, la face et le cou.

Lésions internes :

2 fractures du maxillaire inférieur ; os malaire ; 2 fractures du maxillaire supérieur ; os du nez ; fracture de la base avec épanchement sanguin sur l'hémisphère droit.

Rien aux organes thoraco-abdominaux.

En somme, les blessures étaient dues à un instrument contondant et à un instrument tranchant (couteau de petite dimension).

RAPPORT XLIX

D^r Bruch

Larbi ben Ali Djonini : 4 juillet 1912

Contusion de l'articulation du poignet gauche par coup de matraque.

RAPPORT L

Cadavre à Djebel Djelloud : 1^{er} octobre 1902

Morceau de foulard faisant deux fois le tour du cou et noué par un double nœud en arrière, fortement serré.

RAPPORT LI

D^r Plancke

Indigène inconnu, étranglé à l'Aouina, le 19 décemb. 1904

Le lien de son pantalon fait 4 fois le tour du cou, fortement serré. Les excoriations sur le corps sont dues à insectes, fourmis...

Conclusions : Pleurésie depuis un an au moins, nature tuberculeuse. Adhérences spléniques : Paludisme grave.

La mort est due à asphyxie par strangulation, sans lésions de la trachée ni des organes du cou. (1)

Pas de traces d'actes de pédérastie passive.

(1) Voir l'importance des adhérences pleurales, en médecine légale, dans le *Précis des Professeurs Lacassagne et Et. Martin*, 2^e édition, p. 316.

RAPPORT LII

Dr Plancke

Cadavre dans un puits à l'Ariana, le 14 juin 1902

Conclusion : Séjour dans l'eau : 3 à 4 mois.

Fractures à droite du maxillaire inférieur de l'ap-zygom., paroi antérieure du conduit auditif, temporal et base du crâne, par instrument contondant.

Testicules coupés.

Submersion après la mort.

Par l'examen des 45 rapports précédents (n° 8 au n° 52), nous pouvons établir le tableau suivant :

Coups de matraque : 18.

Coups de couteau : 16.

Coups de fusil : 15.

Strangulation : 2.

Submersion : 1.

a) *Matraque* :

Les coups de matraque servent à étourdir la victime qui est achevée au couteau ; sur les 18 coups de matraque, en effet, nous en trouvons 15 portés à la tête.

La matraque est un solide gourdin tout d'une pièce, avec une grosse extrémité, qui, maniée avec violence, est un instrument terrible. Tous les campagnards ont leur matraque, faite le plus souvent en bois d'olivier.

b) *Coups de couteau :*

Sur 16 coups de couteau, 7 ont été portés au cou, 2 dans le dos, 2 dans le ventre, 2 à la face, etc...

La prédominance de l'égorgement tient à la façon dont les Arabes tuent les animaux alimentaires : ils sectionnent le cou, de façon à ce que le sang s'écoule complètement par les gros vaisseaux : manger la viande exsangue est une prescription religieuse.

Les couteaux utilisés ont différentes formes, mais celle qui domine est le poignard à lame fixe qui se porte pendu au cou et qui s'appelle « *moûss* » en Tunisie et « *bou saâdi* » en Algérie (de Bou-Saâda, la Tolède algérienne).

c) *Coups de feu :*

Sur 16 coups de feu, nous trouvons 2 coups de revolver, 2 coups de fusils chargés à balles ; tout le reste est représenté par des coups de fusils chargés à plombs et tirés ordinairement à bout portant dans la poitrine (6 dans la poitrine, contre 2 dans le dos, 2 dans les jambes, etc...).

Les fusils sont des canardières à long canon, que l'on charge par l'ouverture de ce dernier ; l'arabe qui guette son rival, s'embusque derrière une haie de lentisque ou de cactus et lâche son coup quand la victime est tout près.

d) *Strangulation :*

La strangulation est rare ; elle est accomplie avec

les grands foulards imprimés dont les arabes se servent pour entourer leurs chéchias, en manière de turbans rudimentaires.

e) *Submersion* :

Elle est consécutive au coup de matraque ; la victime étourdie est jetée dans un puits.

f) *Mutilation* :

Les mutilations post mortem sont rares ; nous n'en relevons, en effet, que deux cas, un acte de pédérastie, indice du mépris de l'assassin pour sa victime et une mutilation proprement dite, les testicules coupés, qui signifie qu'il s'agissait d'un crime passionnel.

g) *Traumatisme spécial* :

Nous devons enfin citer un genre de traumatisme utilisé chez les Arabes, pour déterminer une mort rapide, sans lésions apparentes par rotation et flexion forcée de la tête ; ce mode de traumatisme a fait l'objet, en décembre 1911, d'un article de revue de M. le Médecin-major O. Levêque du 10^e Régiment d'Artillerie à pied, que nous résumons ici :

« Le 25 janvier 1907, on apportait à l'hôpital de
« Gabès, le corps d'un jeune arabe, que l'on avait
« trouvé étendu sur la route à 2 kil. de la ville. Les
« vêtements n'étaient pas déchirés ; ne portaient
« aucune marque sanglante, le visage était parfaite-

« ment calme. Dans l'impossibilité de répondre à
« la question posée immédiatement par la justice
« déterminer la cause du décès », nous pratiquâ-
« mes l'autopsie :

« Le corps était celui d'un jeune homme vigou-
« reux, de 20 à 25 ans, qui n'offrait aucune trace de
« contusions, de sillons, d'éraflures ou de plaies.

« L'examen des yeux, des oreilles, de la bouche,
« du pharynx, du cou, de l'os hyoïde, du larynx et
« des gros vaisseaux du cou resta négatif.

« Les poumons étaient normaux ; ils ne présen-
« taient pas d'adhérences pleurales.

« Le cœur normal dans sa coloration et dans son
« volume, présentait un gros caillot agonique dans
« le ventricule droit.

« L'autopsie de l'abdomen fut négative.

« Au cerveau, on ne trouva rien.

« Nous procédâmes alors à la dissection de la nu-
« que, pour aller à la recherche du bulbe :

« Une faible quantité de sang fut trouvée dans les
« tissus avoisinant la protubérance occipitale exter-
« ne. L'atlas était disloqué, avec une mobilité anté-
« ro-postérieure anormale ; cette vertèbre n'était plus
« en rapport avec les condyles de l'occipital, les qua-
« tre ligaments, antérieur, postérieur et latéraux de
« l'articulation occipitoatloïdienne étaient rompus.
« comme d'ailleurs ceux de l'articulation atloïdo-
« xoïdienne, mais l'apophyse odontoïde n'était pas
« fracturée.

« Le bulbe et la moëlle épinière étaient recou-
« verts de sang coagulé, mais la substance nerveuse

« fut démontrée intacte par des coupes ultérieures.

«

« La mort était due à la compression du bulbe
« consécutive à une véritable dislocation de la partie
« supérieure de la colonne cervicale produite par des
« mouvements forcés de rotation et de flexion de la
« tête ».

Cette conclusion permit la recherche et l'arrestation des coupables qui furent condamnés ; on voit donc combien il faut être prudent dans le milieu arabe, avant de conclure à une mort naturelle en présence d'un cadavre ne portant aucune trace de coups et combien il faut se méfier des renseignements négatifs qui pourraient être fournis par une autopsie un peu sommaire.

II. VOLS

Nous avons déjà dit que les vols en Tunisie étaient tous des vols compliqués, avec effraction, avec escalade, etc... ; nous devons signaler plus spécialement le vol à main armée et le vol à la bechara.

a) *Le vol à main armée* est le fait des bandes de pillards, bandits de grands chemins qui infestent encore tout le nord-ouest de la Régence. C'est, par exemple, l'affaire dite « des Mogods » où quatre accusés : Boudjemaa ben Mohamed et son frère Redjeb avec deux complices, Béchir ben Hamadi et Ali ben Mansour dit Ali Bey, sujet nègre, terrorisèrent la

région des Mogods pendant le printemps de 1911, commettant vols de poules, de bœufs, de vaches, de chevaux, recélant le produit des vols de confrères et tirant des coups de fusil sur les poursuivants. Ces quatre bandits, arrêtés enfin, fidèles au système arabe, nièrent tout, même l'évidence, ce qui ne les empêcha pas les uns et les autres d'être condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

b) *Le vol à la béchara* :

Il s'agit essentiellement du rachat par le propriétaire, des bestiaux volés.

On vole des bestiaux à un particulier ; celui-ci constate le vol au réveil, il va trouver le chef de bande, qu'il suppose être l'instigateur ; il lui offre une transaction, tout en protestant de sa confiance et de son admiration pour la façon dont le dit bandit sait retrouver les pistes. Le chef hésite, il tergiverse, puis accepte enfin de s'occuper de l'affaire, mais « c'est bien pour rendre service au volé » — Bref, on s'entend, et, au coucher du soleil, on se rencontre dans un ravin éloigné. L'arabe est déguisé, sa tête est recouverte d'un capuchon sombre, il parle du nez ; le propriétaire verse les douros promis et retrouve ses bêtes, après le départ du voleur, dans une touffe de lentisque voisine, les naseaux attachés et les pieds entravés.

Et l'européen est souvent très heureux de rentrer en possession, pour quatre-vingts francs, d'animaux qui valent deux ou trois fois cette somme.

Malgré l'habileté proverbiale des *Zlass*, chercheurs

de pistes — dont nous avons parlé — et la vigilance des brigades mobiles de la police, le vol à la béchara reste la plaie du colon.

III. CRIMES DE FOULES

a) *Kasserine* :

En novembre 1906, un bruit courut dans Tunis : « les Arabes du *bled* se révoltent ; ils sont dix, vingt, trente mille, armés, qui partent en campagne et qui sont en train d'assiéger Thala ! »

Renseignements pris, il s'agissait d'une fraction de tribu, soulevée par les exhortations d'un marabout fanatique, délabré par la tuberculose (il mourut en prison) et par le haschich, et qui avait égorgé un colon français, sa sœur et leur domestique espagnol, installés dans la région de Kasserine ; un soldat de la remonte qui fut surpris par la bande ameutée, se vit raser la tête et dut prononcer la formule sacramentelle de la Chaâda, qui le faisait musulman : « La Allah el Allah ou Mahomed rassoul Allah » (Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète). La fameuse révolte, qui causa un émoi extraordinaire dans la Régence, évoquant le souvenir de Margueritte (1898-Algérie) se réduisait en un lâche assassinat, commis sur des européens isolés et qui n'était que l'explosion d'une excitation locale.

b) *Djellaz* :

Cette affaire sanglante constitue la révolte de Tunis

des 7 et 8 novembre 1911. La France entière s'est émue de ce soulèvement de nos protégés ; on croyait à une nouvelle guerre sainte et les Français de Tunis se remettent à peine de l'émotion ressentie. Il convient non pas de justifier l'émeute arabe, mais d'en atténuer la portée en expliquant sa genèse ; il ne peut s'agir d'une révolte contre le Gouvernement protecteur et, encore moins, de fanatisme religieux ; la grande criminalité arabe, nous l'avons vu, diminue et nous sommes persuadés que l'influence de notre civilisation est la plus grande cause de cette amélioration.

L'été de 1911 fut marqué, en Tunisie, par une grave épidémie de choléra, pour l'enrayement de laquelle, l'autorité française dut prendre des mesures radicales qui inquiétèrent les Arabes par leur intransigeance et leur rigueur. En outre, la guerre italo-turque venait de débiter par des succès pour les troupes italiennes, envahissant la Tripolitaine ; les populations de l'Afrique du Nord gardent toujours un souvenir respectueux et une vénération profonde pour le Sultan de Constantinople, si bien que l'étalement des victoires italiennes, reproduites en couleurs par de nombreux journaux illustrés, affichés aux kiosques de la ville, irritait le vieux sentiment national.

Il régnait donc dans la foule, une atmosphère de mécontentement contre les Européens, qui éclata au sujet d'un malentendu relatif au bornage d'un cimetière musulman : le Djellaz. Jusque-là la France, fidèle à ses principes de tolérance religieuse, avait

respecté rigoureusement tous les monuments sacrés ; la présence du géomètre-arpenteur et de ses aides, chargés de repérer exactement la superficie du cimetière, donna à croire que l'Administration cherchait à s'emparer de la nécropole pour la désaffecter ensuite.

Sans plus réfléchir « l'esprit de la foule » la porta à faire une manifestation antipolicière, qui se traduisit par une révolte à main armée et où un brigadier trouva la mort.

Mais l'erreur fut vite expliquée à la foule, et, tous les manifestants du cimetière surexcités, par les dernières raisons énoncées plus haut, se tournèrent alors contre les Italiens, si nombreux à Tunis, les ennemis présents de la grande puissance turque. L'excitation fut portée à son comble et nécessita l'intervention de l'armée française. La population arabe, bien conseillée par ses dirigeants intellectuels, comprit vite son aberration et tout rentra dans le calme. L'émeute n'avait duré que deux jours et avait fait une douzaine de victimes ; on arrêta 72 indigènes, 37 furent acquittés, 12 condamnés à mort dont 5 graciés.

Il nous semble qu'il n'est pas possible de trouver un meilleur exemple de « crime de foule » et nous restons intimement convaincus qu'il ne faut voir dans cette malheureuse affaire ni fanatisme, ni gallophobie, ni même xénophobie.

Et voilà ces soulèvements religieux, entourés d'atrocités féroces, commandés par les prêtres dans les mosquées et qui doivent, un jour, chasser les Français de la terre Africaine ! l'Arabe vient len-

tement à la civilisation européenne, mais il y vient ; les meilleures preuves sont l'admiration et la reconnaissance que la classe instruite montre lorsqu'elle parle des progrès que la Tunisie a réalisés en trente ans, grâce à la France.

Le crime religieux proprement dit, qu'inspire la haine du « roumi » n'existe plus. L'Arabe possède un fond de puérilisme mental, marqué par de nombreuses attitudes : le goût de l'affabulation, l'extase devant le conteur, la coquetterie (le bouquet de jasmin planté derrière l'oreille) etc., etc... ; en somme c'est un grand enfant, un paresseux et un imprévoyant : à cause de tout cela il admire et il apprécie les avantages du progrès dont nous sommes les représentants dans l'Afrique du Nord.

IV. EMPOISONNEMENTS

Il ressort de nombreux avis compétents que les empoisonnements étaient jadis fréquents chez les Arabes, mais qu'ils restaient souvent impunis : il est bien évident que les cas de ce genre, où la mort violente ne se manifestait pas par ses traits habituels, échappaient à la curiosité du voisinage et que seules, une enquête judiciaire sévèrement conduite et une autopsie médico-légale, auraient pu mettre sur la voie de la vérité.

C'est par ces considérations que nous sommes autorisés à penser que la fréquence des empoisonnements doit actuellement diminuer, par la présence de médecins de l'état-civil, plus nombreux.

Parmi les poisons usités autrefois, le plus courant était le « *mauvais café* ». Du temps des Beys, le kaoua empoisonné était fort en honneur. Ex. : Hadj Ahmed, bey de Constantine, qui régna vers 1815 par la « terreur » et qui faisait disparaître tous ceux qui pouvaient lui porter ombrage, d'une manière très simple : il les invitait à prendre le café et quand, au moment de sortir, les hôtes ne trouvaient plus leurs babouches à la porte, cela signifiait qu'ils étaient empoisonnés. Actuellement encore, le mauvais café reste le mode d'administration des poisons le plus courant.

a) Les *substances minérales* employées sont principalement : *l'arsenic*, sous forme d'orpiment (sulfure d'arsenic) qui est très répandu dans le commerce parce que c'est l'élément essentiel des pâtes épilatoires ; les Arabes l'appellent *dhâb maksour*, ce qui signifie : or concassé ; *le phosphore*, qui s'obtient en raclant les têtes des allumettes et qui se donne mélangé au sucre ; *la rouille verte* ou zounzar, provenant des chaudrons de cuivre que l'on râcle.

b) Parmi les *poisons végétaux*, signalons :

La racine fraîche de l'*Atractylis Gummifera* (el heddad) que les femmes arabes emploient en décoction, dont elles arrosent les mets ou qu'elles mélangent à du lait pour se débarrasser de leurs maris ;

Le garou (lezzag) s'emploie en infusion, pour provoquer l'avortement : une dose trop forte peut emporter le sujet ; la scille (bessol el far) est utilisée dans le même but ;

La jusquiame a servi, paraît-il, aux Touaregs pour empoisonner la deuxième mission Flatters ;

Le laurier-rose, enfin, qui croît en grande abondance aux bords des oueds, peut donner lieu à des empoisonnements accidentels ; il paraît qu'au début de la campagne d'Algérie, de nombreux soldats ignorants s'étant endormis à l'ombre des lauriers-roses ont payé quelquefois de leur vie, cette imprudence.

c) Il est une autre sorte d'empoisonnements accidentels pour lesquels le médecin légiste peut être appelé à intervenir ; nous voulons parler des piquûres d'*animaux venimeux*, scorpions et serpents, qui font tous les ans un certain nombre de victimes en Tunisie.

Les scorpions (akareb) engourdis pendant l'hiver et restés invisibles, sortent par milliers de leurs retraites, dès que le soleil reparaît ; on est presque certain de rencontrer, sous chacune des pierres éparpillées dans la plaine, un représentant de cette dangereuse famille d'articulés ; au point que les ouvriers, qui ont construit les premières lignes télégraphiques de l'intérieur, avaient l'ordre de ne soulever chaque caillou que les mains revêtues de gants solides et épais. Les voyageurs doivent bien prendre soin d'entourer d'ouate les pieds de leur lit ou de les placer dans des récipients larges et pleins d'eau, ils doivent surtout ne pas laisser traîner à terre leurs draps.

Les scorpions tunisiens peuvent se diviser en deux

classes : les uns, d'un gris jaunâtre et d'une taille qui atteint parfois quinze centimètres, ne font, malgré leur puissante structure, que des piqures relativement bénignes. Ce sont les plus communs et dans les villes, presque toutes les habitations en sont pourvues. Les scorpions de la seconde classe sont généralement petits ; leur couleur brun-noirâtre permet de les reconnaître facilement, et de se préserver de leur atteinte toujours dangereuse, quelquefois mortelle. Ils désertent les maisons et vivent de préférence dans la campagne.

Les serpents :

Les touffes d'alfa et autres plantes sauvages, disséminées dans l'immense étendue du Sud tunisien, donnent asile à un hôte éminemment dangereux que nos soldats connaissent bien, pour l'avoir souvent combattu en arrivant aux étapes. C'est la *vipère cornue* (bou lefaâ), dont la terrible morsure pardonne rarement, et donne la mort au bout de quelques heures. La faible taille de ce reptile, qui ne dépasse pas quarante centimètres, autant que sa couleur grisâtre indécise, lui permettent facilement de se dissimuler dans le sable, ou de se confondre avec les tiges, de pareille nuance, des arbustes.

Sa tête triangulaire, petite et aplatie, est surmontée de deux appendices pointus, véritables cornes, d'où l'animal tire son nom. Sa mâchoire, largement fendue, est armée de deux crochets incisifs, d'où s'écoule le venin mortel.

Certains naturalistes ont cru reconnaître que la *bou lefaâ*, malgré ses yeux saillants, est atteinte

d'une cécité presque absolue, compliquée de surdité. Aussi, n'attaque-t-elle pas l'homme, et ne se retourne-t-elle contre lui que si elle se sent touchée.

La vipère à cornes est particulièrement redoutée des indigènes nomades. C'est pourquoi ils ont grand soin, avant d'établir leurs campements, de débroussailler l'emplacement choisi et de mettre le feu aux plantes sèches qu'ils ont arrachées. Quand, par fatalité ils sont mordus, ils n'hésitent pas à labourer profondément, avec leur poignard, la partie atteinte, et à remplir les entailles qu'ils se sont ainsi faites, de poudre de chasse à laquelle ils mettent le feu. Cet héroïque traitement, rapidement appliqué, est le plus souvent efficace et les préserve d'une mort certaine.

Plus redoutable encore est le *bou f'tira*, ou *naja-hajé*. Ce reptile, qui atteint parfois des dimensions colossales, est toujours disposé à l'attaque. Quand il veut atteindre sa proie, il redresse l'avant de son corps sur sa queue levée, pointe en avant sa tête aux yeux vifs, enfle démesurément son cou, puis, faisant entendre une sorte de sifflement, il s'élance d'un bond prodigieux, come un ressort qui se détend. (1) On a de nombreux exemples de naja s'étant attaqué à l'homme.

V. SUICIDES

En interrogeant de nombreux Arabes sur cette question, on nous a répondu partout : « Non, les

(1) Le Golfe de Gabès en 1888, déjà cité.

Arabes ne se suicident pas, le Koran l'a défendu ». Nous avons, en effet, retrouvé le verset suivant, accompagné d'une note du traducteur :

« IV, 33, p. 68 : Oh ! croyants !Ne vous tuez entre vous. Dieu, certes, est miséricordieux envers vous ».

Note : « Le sens de ce passage est incertain, et le vague résulte de « l'emploi différent que peut avoir le mot *nâfs* (personne, individu, âme, soi-même) en sorte qu'on peut tout aussi bien traduire, ne tuez pas vous-mêmes, vos personnes, les uns les autres, « ne vous entretuez pas, ou bien ne vous tuez pas vous-même, ne « commettez pas le suicide ».

La défense du Koran n'est donc pas très établie, et malgré les assertions que nous avons recueillies, nous restons persuadés que le suicide musulman n'est pas exceptionnel ; d'ailleurs Kocher a publié toute une statistique de suicides dans sa thèse et il a vérifié pour l'Algérie, les constatations du P^r Lacassagne sur les conditions biologiques du suicide.

Nous pouvons même donner comme exemple récent, le fait divers suivant extrait de la « *Dépêche Tunisienne* » (1) du 23 mars 1913 :

« Il y a quelques jours, le bach mufti avait été saisi
« d'une plainte au sujet d'un vol de livres qui avaient été
« dérobés à la Grande-Mosquée. L'enquête ouverte par
« les autorités indigènes avait établi la culpabilité d'un
« certain Ben Naour ben Abdel Aziz, âgé de 18 ans, qui

(1) Quotidien de Tunis.

« avait remis les ouvrages dérobés à un complice pour
« les mettre en vente.

« Les deux coupables avaient été mis en état d'arres-
« tation et par mesure administrative, écroués momenta-
« nément dans la prison du Charaâ.

« Ben Naour avait paru profondément affecté de son
« incarcération. Tellement affecté qu'il s'est donné la
« mort, la nuit dernière, dans sa prison ; à l'aide de son
« turban, il s'est pendu à l'un des barreaux de sa fenê-
« tre. C'est son compagnon de détention qui, traversant
« le local, heurta le corps encore chaud du suicidé. Il
« était environ 4 h. du matin. Terrifié, le prévenu poussa
« des cris qui attirèrent l'attention du geôlier. Ce der-
« nier se précipita, une lanterne à la main, mais quand
« il aperçut le corps, il recula, pris d'une telle frayeur
« qu'il ne pensa même pas à couper le lien qui étran-
« glait l'infortuné. Ce dernier d'ailleurs aurait pu très
« probablement être rappelé à la vie à ce moment si des
« soins lui avaient été prodigués ; mais ce n'est que plus
« tard que le commissaire de police vint détacher le
« pendu, qui avait complètement cessé de vivre. .

« Dans la poche du désespéré on découvrit une lettre
« libellée en arabe et portant ces mots : « Je demande
« pardon à Dieu et aux hommes. Je me suicide. Louange
« à Dieu ! »

Nous dirons : le suicide, interdit par la loi coranique, ne doit pas être très fréquent ; en tous cas, l'absence de cette rubrique dans les statistiques, montre que les Arabes répugnent à dénoncer ce crime, qu'ils considèrent comme une faute religieuse.

VI. ASPHYXIES

a) par le charbon :

Les suicides par asphyxie n'existent pas ; les asphyxies accidentelles sont dues au *kanoun*, espèce de petit brasero à charbons de terre, que toutes les maisons indigènes possèdent en guise de poêles ; cette chaufferette minuscule brûle sans aucun couvercle ; les fumées du charbon lentement consumé se répandent dans les chambres ; l'emploi peut donc en être très dangereux.

b) par le chaud :

Les Arabes y sont peu sujets, car ils ont continuellement la nuque et la tête protégées par leur coiffure.

Il y aura lieu, au point de vue médico-légal, de distinguer avec M. le P^r Lacassagne, le coup de soleil et le coup de chaleur.

c) par le froid :

Si bizarre que cela puisse paraître, le cas se produit encore assez souvent ; les indigènes, bien protégés contre la chaleur et le soleil, sont à la merci du moindre froid un peu vif.

VII. MORT PAR INANITION

Le temps des grandes famines et des grandes disettes a disparu depuis l'occupation française ; les

cas de mort par inanition que l'on rencontrera, seront facilement soupçonnés à cause de l'aspect de la victime ; en tous cas les règles de l'expertise, établies par M. le P^r Lacassagne pour l'Europe, seront valables en Tunisie.

Ramadan :

Kocher se demande s'il n'y aurait pas lieu, pendant le mois de jeûne du Ramadan observé avec rigueur par tous les musulmans, d'atténuer la responsabilité des délinquants.

La question est délicate, car dans l'atténuation de la responsabilité des criminels pendant cette époque, il faudrait tenir compte bien plus que de l'inanition relative du jour, de la débauche nocturne qui y fait suite.

En effet, le Koran interdit pendant les vingt-huit jours de la lune du Ramadan, toute alimentation solide et liquide, le tabac et les rapports sexuels, du lever au coucher du soleil ; mais par exemple, l'Arabe se rattrape la nuit et ce ne sont que bombances, spectacles, excès de toutes sortes, du soir au matin ; c'est en particulier en temps de Ramadan qu'apparaît *Karakoûs* dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

Il est vrai que le jeûne doit être pénible à supporter surtout quand il tombe en plein été, comme cette année, par exemple ! (on sait que les années arabes sont des années lunaires, ce qui explique la variation de l'époque du Ramadan).

TROISIÈME PARTIE

Questions relatives à l'instinct sexuel et aux fonctions de reproduction

I

L'éducation de l'enfance musulmane est profondément immorale ; pour les Arabes nomades, la promiscuité de la vie des tentes peut justifier la précocité remarquable des jeunes bédouins ; dans les villes, la tradition veut qu'on ne laisse rien ignorer aux enfants ; en particulier, il n'y a pas de vraies fêtes de familles sans danseuses pour exécuter la célèbre *danse du ventre*, qui n'est en somme qu'une scène d'amour physique, mimée par des mouvements du bassin plus ou moins rythmés. En temps de Ramadan, le *Karakoûs* fleurit et nous avons vu nous-mêmes, les pères amener leurs enfants de 3 à 10 ans, contempler les faits et gestes de ce guignol

lubrique : *Karakoûs*, ombre chinoise, possède un tempérament et des moyens extraordinaires, il se livre sur la toile à des pollutions, à des contacts effarants pour notre mentalité ; et, là où des dames européennes se voyaient contraintes par la crudité des bruits et des attitudes, de rougir et de se retirer, des petites filles arabes de 8 à 12 ans applaudissaient et soulignaient d'un air entendu, les positions les plus étranges.

Malgré cette ambiance génitale précoce, la masturbation est moins pratiquée que l'on pourrait croire ; l'amour arabe est fait uniquement, — nous avons déjà eu l'occasion de le dire — du contact sexuel, mais tous les modes de rapprochement sont usités et largement, ce qui signifie que nous aurons à nous étendre sur les questions de pédérastie, de sodomie et de bestialité.

A

Voyons, tout d'abord, ce que l'on peut appeler l'amour normal, c'est-à-dire le coït ordinaire.

La précocité des garçons et des filles arabes a déjà été signalée ; pour en donner une idée, le mariage et la maternité sont choses courantes chez les femmes de 12 ans. Le mariage arabe consiste donc essentiellement en la défloration d'une petite fille par un mari d'âge très variable, mais qui peut aller jusqu'à 70 ans (nous en avons vu plusieurs cas).

La qualité primordiale requise pour la fiancée est

la virginité, car le mari, dupé sur ce point, est autorisé à demander immédiatement la répudiation.

La conception avant le mariage sera donc une honte, ce qui expliquera la fréquence des avortements exécutés avec maëstria par les matrones ; il existe aussi des moyens pour refaire la virginité à l'aide de lotions astringentes et de sangsues.

Le jour du mariage, le mari est assisté d'un « ouzir » (ministre, secrétaire) qui est chargé dès le coït accompli de tirer le coup de fusil, signal des réjouissances ; après quoi on apporte la chemise teinte de sang, preuve irréfutable de la consommation du mariage et de la bonne qualité de l'épousée. Il est vrai qu'il y a des trucs pour suppléer à la présentation de ce signe traditionnel ; si la mariée n'est plus vierge, elle peut, au moment propice, égorger une alouette vivante qu'elle a eu soin de garder dans sa main malheureusement quelquefois les plumes de l'oiseau restent collées après la toile !

Le *viol dans le mariage* est autorisé légalement, puisqu'il y a un acte du caïd, et les caïds sont passibles de cinq ans de travaux forcés s'ils marient des filles non nubiles ; mais l'examen est fait par des matrones et ne présente aucune garantie. Quant aux parents, ils vendent leurs filles trop jeunes, par intérêt.

Le Koran, qui permet le mariage à tout âge, facilite trop souvent des unions disproportionnées. M. Boigey (1) en rapporte quelques exemples sai-

(1) Boigey : Presse Médicale, 1911, n° 101, p. 1183.

sissants, qui sont, au fond, tristes à raconter. L'un a trait à une petite fille, d'un campement de nomades, au sud de Sidi-Okba ; à peine âgée de 12 ans, cette fillette mourait après avoir passé quelques nuits avec un homme de 18 ans. Ce dernier était plutôt trop bien constitué, au point de vue génital, en égard à son âge ; son épouse, au contraire, n'était même pas pubère, n'ayant pas encore de seins développés.

Malgré les prières de la jeune fille, le mari tint à remplir ses devoirs conjugaux et comme elle se plaignait beaucoup, il l'étrangla (probablement sans se rendre compte de son acte).

Théoriquement d'ailleurs, l'*ouzir* est là pour maintenir la fiancée si elle résiste ; quand elle se défend, les matrones doivent s'en emparer et l'attacher solidement, les cuisses écartées, les genoux fixés par des cordes à des piquets de tente enfoncés dans le sol, de façon à ce que le mari trouve le chemin libre.

Le cas de la mort pendant le premier acte conjugal est prévu ; dans ce cas la famille de la victime remboursera au mari une certaine somme sur le prix d'achat.

Si les voies génitales sont trop étroites, il faut les élargir et l'arabe alors, avec une brutalité féroce, introduit un bâton, un corps quelconque dans les parties de la malheureuse femme !

En somme, comme l'a dit Kocher, le mariage arabe apparaît comme un « drame lugubre ».

Malgré la polygamie, la *prostitution* est très répandue et dans toutes les villes, toute auberge, tout *fondouk* possède trois ou quatre prostituées attachées à l'établissement, sous la surveillance d'un employé spécial. A Tunis et dans les grandes villes, on rencontre de vraies maisons publiques. †

Les chanteuses et les danseuses sont déjà d'une classe plus élevée, elles ne sont d'ailleurs pas des objets de mépris et elles peuvent se marier à condition d'être enfermées au préalable en prison pendant trois mois, par crainte de la progéniture possible (c'est le même délai d'ailleurs qui est assigné aux veuves et aux divorcées qui veulent se remarier.

Les entremetteuses sont toujours des vieilles femmes.

La religion intervient dans la prostitution pour défendre tout commerce avec les infidèles ; il y a des circulaires absolues interdisant l'accès des maisons publiques aux Européens et le D^r Bertholon a signalé le cas d'un individu incarcéré en 1895 pour le motif : « A tenu une maison de tolérance où se faisaient des rendez-vous entre juifs et musulmanes ». Le délit n'était pas de tenir la maison, puisque la profession est courante ; il y a même à Tunis un *amine* de cette corporation.

B

Des attentats aux mœurs

Le code pénal divise les attentats aux mœurs en trois classes : 1^o les outrages publics à la pudeur et

la pédérastie, à laquelle nous ajouterons la sodomie, la bestialité et le tribadisme ; 2° les attentats à la pudeur simples ; 3° le viol. C'est cette classification que nous adopterons :

1° OUTRAGES PUBLICS A LA PUDEUR

Le croira-t-on ? Mais chez cette race de génitaux extrêmes, l'exhibitionnisme est rare ; le Koran d'ailleurs recommande la pudibonderie et la chasteté du maintien. Aussi faut-il envisager avec méfiance les accusations d'outrages publics à la pudeur et souvent rejeter la faute, au costume arabe ou à un geste mal interprété ; seuls, les tout jeunes pâtres soulèvent fréquemment leur chemise (leur seul costume d'ailleurs) au passage des trains : il s'agit plutôt là d'un geste de défi.

Sidi Khélil (T 1, chap. I) recommande, en y insistant très minutieusement, une ablution après chaque miction ; si l'on se rappelle que le Koran prescrit d'uriner accroupi et qu'enfin la culotte arabe est serrée à la taille par un cordon, sans fente antérieure, on comprendra de suite qu'une miction est toute une affaire pour un indigène et que dans les différents temps qu'elle comporte, elle peut donner lieu à de nombreuses méprises.

2° PÉDÉRASTIE, SODOMIE, BESTIALITÉ, TRIBADISME

Il n'en est pas de même, par exemple, pour la pédérastie, la sodomie et la bestialité qui sont pra-

tiquées couramment en Tunisie, comme d'ailleurs chez tous les peuples de l'Orient.

La pédérastie est courante chez les Arabes ; il a existé à Tunis, une maison de tolérance pour jeunes garçons (*dar el bakam*) où l'on fumait du kif en compagnie de jeunes italiens, grecs ou tunisiens qui s'offraient comme des femmes.

Pour les nomades, la pédérastie est une marque de mépris ; ils souillent leurs prisonniers.

A Gafsa, la coutume était en honneur et elle donnait lieu à une cérémonie, la promenade du caïd des *tahane*, couronné de carottes et monté à l'envers sur un âne.

Et pourtant le Koran dit (XXVII 56, p. 307) : « Aurez-vous par concupiscence charnelle, commerce avec des hommes plutôt qu'avec des femmes ? vous êtes dans l'égarement ». Mais cette pratique n'intéresse la médecine légale qu'autant qu'elle est accompagnée de violence ou effectuée sur des enfants, comme dans les cas suivants :

I° UN MISÉRABLE SOUILLE ODIEUSEMENT
L'ENFANT DE SES MAÎTRES (1)

« *Souk el Arba* : Samedi dernier, un de nos com-
« patriotes habitant les environs, confiait son bébé
« à la garde d'un domestique indigène, âgé de 22
« ans. Ce dernier promena l'enfant et le ramena à la
« maison. Au retour le pauvre petit, âgé de 4 ans,

(1) *Dépêche Tunisienne*, du 26 mars 1913.

« pleurant et se plaignant, émut sa mère qui tint
« à connaître les motifs de l'indisposition de son
« enfant. Elle l'examina attentivement et ne tarda
« pas à s'apercevoir qu'il avait été victime de la
« brutalité lubrique du domestique. Le père fit exa-
« miner son enfant par M. le M.-M^r S. Les consta-
« tations de cet excellent praticien ne laissèrent au-
« cun doute sur le crime ignoble dont le pauvre
« petit avait été victime ».

2° RAPPORTS.

RAPPORT LIII

D^r Plancke

Djilani ben Mohamed ben Marzouk

9 mars 1904

Enfant de 15 ans.

Pas de traces de violences, pas d'ecchymoses sur les fesses, les cuisses, ni autour de l'anus.

L'orifice anal se laisse dilater facilement par le doigt. Une excoriation au bord postérieur dans le sens des plis radiés et mesurant 7 à 8 m/m. Pas de rougeur.

Conclusion : A subi récemment une tentative de pédérastie.

RAPPORT LIV

D^r Plancke

Hadj Saïd Embârek : 6 mai 1906

Enfant de 8 ans.

Ecchymose sur la fesse droite et sur la cuisse gauche.

Rougeur de l'anus.

Erosion triangulaire dans le sens des plis radiés, sur le côté gauche. Le sphincter est distendu facilement par le doigt. D'autre part, un liquide purulent suinte sur toute la région . Au microscope, on peut déceler des gonocoques.

Conclusion : Pédérastie récente avec contagion de maladie vénérienne.

Il y a souvent lieu, dans des cas analogues, de procéder à l'examen des vêtements de la victime et de l'inculpé qui peuvent donner des précisions, si l'on doute ; mais il faut se méfier des fausses accusations et des taches simulées, car la pédérastie est un excellent moyen de chantage, témoin l'exemple suivant :

Un officier français surprend un jour un jeune indigène dans sa maison en train de le dévaliser, il le saisit et le remet à la police. Le jeune voleur a toujours prétendu que l'officier l'avait fait emprisonner pour n'avoir pas à lui payer sa complaisance de pédéraste passif.

La sodomie désigne tous les actes contre nature, sauf ceux exercés sur les enfants, pour lesquels on devrait réserver, d'après l'étymologie, le mot de pédérastie (P^r Lacassagne). Quoiqu'il en soit dans la pratique courante, on appelle plutôt sodomie, le coït anal pratiqué sur les femmes ; le fait est fréquent chez les Arabes, qui ont au plus haut point, le mépris de la femme et pourtant le Koran et les

commentateurs interdisent énergiquement cette habitude : c'est même un motif de divorce.

Si la femme, désagréablement surprise par une demande de ce genre, veut se plaindre ; elle se dirige, vers le cadi et sans une parole, pose devant lui sa savate retournée à l'envers ; le cadi comprend, fait appeler et admoneste le mari. Au bout de trois réclamations analogues, le divorce peut être prononcé aux torts du mari.

La bestialité est chose courante ; l'Arabe évite seulement les animaux qui se mangent ; c'est ainsi qu'ils s'attaquent de préférence aux ânes, animaux très doux, aux mules, etc...

Nous savons que dans les quartiers de cavalerie, les gardes d'écurie indigènes, trouvent dans les rapports avec les juments et les mules, un moyen de tromper l'ennui des longues heures d'attente.

Un bruit qui circule dans les marchés tunisiens, fait baisser le prix des poules blanches, qui sont, paraît-il, l'objet de prédilection des paysans nomades.

Le *saphisme* et le *tribadisme* sont à peu près inexistants ; les hommes et les femmes arabes répugnent aux caresses et aux fantaisies de l'amour ; toutes les combinaisons spéciales sont apportées par les raffinements de la civilisation et les femmes indigènes ignorent le saphisme. D'ailleurs l'expression arabe est caractéristique ; le terme de succion clitoridienne se traduit par une expression imagée ; « yakoul el guenfouz » ce qui signifie littéralement : « manger le hérisson », et nous savons que le hérisson n'existe

pas chez la femme arabe, soigneusement épilée.

Si l'on rencontre quelques cas de tribadisme, notamment dans les maisons publiques où deux femmes s'exhibent ensemble devant des touristes (?), on peut dire que l'éducation européenne est passée par là ; d'ailleurs les liaisons lesbiennes sont presque toujours mixtes.

3° DE L'ATTENTAT A LA PUDEUR SIMPLE ET DU VIOL

Le viol se distingue de l'attentat à la pudeur en ce que dans l'un il y a introduction du pénis accompagné de déchirure de l'hymen, dans l'autre au contraire, il y a simplement tentative d'introduction sans déchirure de la membrane.

Notons immédiatement que les *attentats à la pudeur simples*, sont rares chez l'Arabe, et s'il en est ainsi, c'est que sa brutalité le pousse malgré tout, à accomplir l'acte commencé.

A propos du *viol proprement dit*, nous publierons quelques rapports intéressants, qui montreront qu'il faut être circonspect, en matière d'accusation de ce genre et s'entourer de toutes les garanties nécessaires.

RAPPORT LV

Dr Plancke

Beya bent Mohamed Zlassi : 12 mars 1910

La fillette doit avoir 16 à 17 ans ; elle est très vigoureuse :

- 1° Elle est déflorée ;
 - 2° La défloration remonte à 15 jours environ ;
 - 3° Le rapport n'a pas été complet, et les rapports n'ont certainement pas été nombreux ;
 - 4° Il n'y a pas traces de violence ;
 - 5° Vulvite sans importance.
- Conclusion : Défloration avec consentement probable.
-

RAPPORT LVI

Dr Plancke

Khadidja bent Abdallah ben Messaoud

29 juin 1902

- 1° Déflorée ;
 - 2° Défloration remontant à 8 jours ;
 - 3° C'est le résultat de l'introduction d'un corps assez volumineux (membre viril en érection) ;
 - 4° Pas de traces de violences sur les organes génitaux, les cuisses, les fesses et l'abdomen.
-

RAPPORT LVII

Dr Plancke

Manouba bent Mohamed el Chérif

Ariana : 8 octobre 1902

Aurait été violée par Hadj Ali ben Hadj Ahmed.

a) Examen de la victime :

Elle a 18 ans ; elle est bien constituée, bien musclée et paraît plus âgée que 16 ans qu'elle accuse.

1° Défloration récente ;

2° Pas de traces d'érosion sur les organes génitaux ;

3° Traces de sang, de pus, de sperme sur le pantalon, surtout en arrière ;

5° Traces insignifiantes de violence sur le corps, pas de lésions génitales.

b) Examen de l'inculpé :

Pas de traces de violence, pas d'érosions. Rien sur le corps ni sur le membre viril.

La chemise présente des taches de pus et de sperme.

Conclusion : Acte génital consenti avec simulacre de défense.

RAPPORT LVIII

D^r Brunswick-Le Bihan

Zorah bent Mohamed : 3 juin 1904

1° Fille âgée de 12 ans environ avec les premiers signes de nubilité ;

2° Hylem intact, mais vulve infectée (vulvite sans gonocoques) ;

3° Anus infundibuliforme, dilaté : le sphincter laisse pénétrer le doigt sans efforts.

Conclusion : Virginité anatomique, mais attouchements impurs certains : habitudes de sodomie passive.

Les règles de l'expertise médico-légale en matière sexuelle seront les mêmes qu'en Europe, en se

souvenant que la *vulvite* est presque constante chez la fillette arabe, par suite du manque de soins. Il faudra aussi minutieusement rechercher les traces de violence et se rappeler que la *sodomie* passive est habituelle et que les signes peuvent en être — par cela même — très atténués.

II

Grossesse et accouchement

L'expert doit savoir que la loi musulmane admet la durée de quatre ans (!) pour la gestation, ce qui lui expliquera souvent les prétentions extraordinaires des veuves et des divorcées.

La question de simulation de grossesse et d'accouchement pourra se présenter aussi à l'examen médico-légal ; la conduite à tenir sera la même qu'en France.

Nous tenons à donner la description détaillée d'un accouchement arabe qui ne manque pas de pittoresque et que nous empruntons au livre de Louise Tous-saint : « Causeries d'une accoucheuse » (1) :

(1) Louise Toussaint : *Causeries d'une accoucheuse*, p. 150 et suivantes.

« ...La parturiente, jeune négresse d'une quinzaine d'années, était toute nue, assise sur ses talons, au milieu d'un jardin ombragé par deux étages de verdure, les grandes frondaisons des palmiers tout en haut, et, plus bas, les branches odorantes et touffues des citronniers en fleurs. Vous connaissez, n'est-ce pas, cette façon de s'asseoir qui, pour nous, serait un supplice et qui, pour les nègres, est un repos. Les doigts de pied seuls portent sur le sol et les faces postérieures des deux talons servent de tabourets rembourrés par les tendons d'Achille.

C'était dans cette posture peu confortable que la jeune femme poussait les gémissements classiques des douleurs préparantes et s'apprêtait à accoucher. Elle s'appuyait parfois au tronc d'un oranger de petite taille qui se trouvait devant elle. Elle s'y accrocha même des deux mains quand les douleurs d'expulsion se firent sentir et qu'elle commença à *pousser*.

Il était visible que ça allait se passer tout seul. Mais ma collègue noire ne l'entendait pas ainsi pour l'honneur de la profession et pour les intérêts de sa bourse. Elle retroussa résolument les lambeaux d'étoffe qui avaient la vaine prétention de masquer ses charmes opulents, se mit ainsi à moitié nue, ce qui n'avait du reste aucun inconvénient, puisqu'il n'y avait là que des femmes et que les hommes étaient soigneusement tenus à distance, puis elle alla s'asseoir sur le sol, les jambes écartées, derrière la parturiente, de manière à pouvoir procéder facilement à toute manœuvre opératoire nécessaire.

Quand elle se fut ainsi installée, on déposa tout près d'elle un bassin de terre cuite rempli d'huile d'olive qu'on avait fait bouillir et qui était encore très chaude. Un chiffon y avait été placé pendant que le liquide chauffait et y trempait encore. Elle commença à se frotter avec cette huile, les bras et les mains à trois ou quatre reprises. Elle prit ensuite le chiffon et en frictionna la vulve de la patiente, ses fesses et ses cuisses.

Cette onction aseptique était à peine terminée quand la tête apparut à la vulve. Sur un ordre bref, la parturiente, toujours solidement accrochée à son oranger, tomba à genoux, penchée en avant. L'accoucheuse, le poing fortement appuyé contre le périnée, laissait se faire lentement le dégagement. Au moment où, dans une dernière poussée, la tête fut expulsée, l'accouchée, affolée, y porta machinalement sa main noire. La tête fut immédiatement ointe d'huile chaude et, les épaules se dégageant à leur tour, le bébé arriva entre les mains de ma collègue qui se mit tranquillement à le frictionner.

L'accouchée, toujours à genoux, s'était affalée sur les coudes, soulagée mais épuisée, le cordon toujours intact. L'enfant vagissait et se tortillait. L'accoucheuse ne se pressait pas. On eût dit qu'elle connaissait les préceptes du Professeur Budin et qu'elle attendait que les vaisseaux funiculaires ne donnent plus aucun battement. Elle continuait à frotter d'huile chaude et la maman et le bébé.

Enfin un cri d'expulsion la réveilla de sa tranquillité. C'était la délivrance qui s'appêtait. Elle saisit

rapidement alors le cordon entre ses dents, à dix centimètres environ de l'ombilic, et se mit à le ronger par un mouvement de latéralité de la mâchoire. La section fut bientôt faite ; pas une goutte de sang ne s'échappa. L'enfant fut alors passé à une femme qui se tenait proche et le placenta, arrivé à la vulve, fut, dans une dernière colique expulsé au dehors.

A l'aide d'un couteau grossier, elle en enleva aussitôt un gros cotylédon qu'on plaça, bien imbibé d'huile, sur l'ombilic du bébé pour y demeurer deux heures. Puis elle en prit un plus petit qu'elle mit dans la bouche de l'accouchée et que celle-ci mâcha résolument et avala. Le placenta, me dit ma collègue noire, assure chez l'enfant une bonne élimination du cordon et, chez la mère, fait immédiatement monter le lait.

C'est elle, du reste, qui m'apprit que, dans un certain nombre de tribus du Maroc, la placentophagie est d'usage courant.

La tradition s'en est conservée sans doute, grâce aux esclaves incessamment amenés du centre de l'Afrique, où la plupart des négresses obéissent encore aux lois naturelles qu'un instinct bienfaisant impose à toutes les femelles des mammifères ».

Signalons enfin, pour compléter la question, ce passage relatif à l'opération césarienne que nous trouvons dans Sidi Khélil, T I, p. 324 : « On n'ouvrira « pas le ventre d'une femme morte enceinte pour « en retirer l'enfant, lors même, dit le Moudouaneh, « que l'enfant s'agitait encore dans le sein de sa « mère et que l'on pourrait espérer lui conserver la

« vie ; seulement on n'enterrera pas la mère avant
« que le fœtus ne soit mort, le cadavre de la femme
« commença-t-il à se décomposer ».

III

Avortement

La conception avant le mariage est une honte, d'où la multiplicité des moyens pour faire disparaître la trace gênante de la faute.

Les emménagogues utilisés sont le plus souvent des breuvages composés avec de la rue, de la sabine, de la scille, du garou ; mais quand ces interventions médicales ne suffisent pas, les matrones ont recours aux moyens mécaniques, aux violences, à l'aiguille.

RAPPORT LIX

Dr Plancke

Balah bent el Beji ben Hamida bon Daoud

18 juin 1902

Il s'agit d'une femme de 20 ans qui a eu un enfant il y a 2 ans, elle n'a jamais fait de fausses couches. Elle raconte qu'elle a reçu des coups sur le ventre et que l'ex-

pulsion du fœtus s'est faite au milieu de douleurs très vives et de pertes de sang abondantes.

Le fœtus est âgé de 4 mois, il a été expulsé récemment. Nous ne trouvons pas de traces de violences objectives.

Le toucher est impossible.

Conclusion : Nous ne pouvons pas dire si les coups reçus sont bien la cause de l'avortement.

RAPPORT LX

D^r Plancke

Autopsie de Khadidja bent Mohamed Triaa
à la Mohameddia : 6 novembre 1902

Conclusions :

1° A expulsé il y a quelques jours un produit de conception de quelques mois ;

2° Ne porte pas de traces de violence sur le corps ; s'il est vrai qu'elle a subi des violences onze jours avant son avortement, ces violences ne sont pas la cause de l'expulsion du fœtus ;

3° Le décès est dû à une infection puerpérale causée par la rétention du placenta dans l'utérus.

La frayeur est un excellent argument pour les avortées ; c'est ainsi que la venue des gendarmes dans les gourbis coïncide souvent avec des arrêts de grossesse !

Reconnaissons tout de même que l'avortement spontané doit être fréquent chez les arabes, car la

syphilis y règne en maîtresse ; la grande maladie sévit avec d'autant plus d'intensité, qu'elle n'a jamais été soignée que par des méthodes empiriques, et, avant de conclure à un avortement criminel, il faut tenir compte de la tréponèmose possible, latente et ancestrale.

IV

Infanticide

L'infanticide est rarement sanctionné. Par un *modus faciendi* assez piquant, à Tunis, lorsqu'un cadavre de fœtus ou de nouveau-né est trouvé dans les quartiers européens, la justice française informe et le code d'instruction criminelle est régulièrement appliqué ; si, au contraire, le petit cadavre est recueilli sur un point indigène, il est réputé de nationalité tunisienne et la Direction des Services judiciaires musulmans ne fait jamais pratiquer l'autopsie on prétend que certaines faiseuses d'anges savent mettre à profit, cette curieuse conception de frontières !

Malgré tout, les violences sur enfant ne doivent pas être fréquentes, car l'Arabe est bon père de fa-

mille et aime beaucoup son tout petit enfant ; et les nouveaux-nés meurent surtout d'abandon et de manque de premiers soins.

RAPPORT LXI

Dr Plancke

Cadavre de nouveau-né trouvé le 2 janvier 1903
au cimetière Bab-Alleoua

Conclusions :

- 1° Enfant né à terme ou près du terme ;
- 2° Né viable et ayant vécu ;
- 3° Cordon lié ; pas de traces de violence ;
- 4° La mort remonte à 24 h. au plus et à 24 h. au plus après la naissance ;
- 5° La mort doit être attribuée au manque de soins.

RAPPORT LXII

Dr Plancke

Cimetière Babel Fellah : 24 avril 1903

Conclusions :

- 1° Cadavre d'enfant né avant terme (7 mois $\frac{1}{2}$, 8 mois) ;
 - 2° Enfant né vivant, mais ayant très peu vécu (quelques minutes) ;
 - 3° Cordon lié par un lacet rouge, pas de traces de violence ;
 - 4° La mort est due à la naissance prématurée et au manque de soins nécessaires.
-

CONCLUSIONS

Nous croyons utile de donner une sorte de table de matières développées de notre travail.

Ce sont des conclusions, mais la lecture de la thèse est indispensable pour bien faire apprécier les règles de conduite si délicates qui doivent présider à la pratique médico-légale en Tunisie ; nous ne saurions trop insister sur ce point.

Il ne suffit pas, en effet, de connaître l'homme, le milieu dans lequel il vit, les institutions qui le régissent, il faut aussi se rendre compte de ses sentiments, de ses actes, de ses pensées :

I. — Malgré la multiplicité des races antérieures, la population indigène de la Tunisie actuelle doit être considérée comme un peuple à civilisation bien définie : les caractères anthropologiques sont voisins de la race autochtone primitive : les Berbères ;

les caractères sociaux sont ceux de l'Islam : la religion musulmane a donné à cet ensemble disparate de nations vaincues, une unité caractéristique.

II. — Les indigènes musulmans ne sont justiciables des tribunaux français, qu'en cas de conflit avec un européen ; nous pensons que c'est là une sage mesure de prudence du Gouvernement protecteur, qui a tenu à respecter les us et coutumes nationaux. D'ailleurs, de nombreux exemples montrent tous les jours que, quelle que soit l'influence de la civilisation par contact, il y a encore fort à faire pour que les Arabes s'assimilent parfaitement nos lois et notre morale.

III. — Les statistiques nous montrent que la grande criminalité, qui porte surtout sur les crimes de musulmans entre eux, s'atténue tous les jours ; alors qu'au contraire les délits se multiplient avec les décrets de police spéciale plus nombreux.

IV. — Actuellement l'organisation de la médecine est complète et les Arabes viennent peu à peu vers le médecin français, militaire ou civil : c'est là une des meilleures marques de leur progrès social.

V. — Les questions relatives à la personne vivante sont, au point de vue des indigènes, des plus importantes et des plus intéressantes ; l'Etat-civil est en-

core à l'état embryonnaire et le médecin sera longtemps encore appelé à donner son avis.

VI. — Les questions relatives au cadavre présentent quelques particularités en rapport avec le climat et les coutumes du pays.

VII. — Les attentats à la personne sont constitués surtout par les coups et blessures, ordinairement caractéristiques d'une main arabe.

Le coup de matraque sur la tête étourdit.

Le couteau sert à égorger.

Le coup de fusil est tiré à plombs, à bout portant et en pleine poitrine.

VIII. — Les émeutes récentes doivent être considérées comme des crimes de foule et non comme les indices d'une haine xénophobe, qui tend au contraire à disparaître.

IX. — Les suicides ne sont pas contrôlés ; ils doivent être assez rares.

X. — Les empoisonnements fort répandus jadis, diminuent par la crainte de l'enquête médico-légale.

XI. — Dans les questions relatives à l'instinct sexuel, il faut tenir compte du fort tempérament gé-

nital de l'Arabe, conditionné par ses mœurs et le climat de son pays.

Les statistiques semblent montrer néanmoins, ici aussi, une amélioration très sensible.

XII. — Les avortements sont fréquents, les infanticides, au contraire, sont rares.

Vu :

Le Président de la Thèse,
Etienne MARTIN.

Vu :

Le Doyen,

L. HUGOUNENQ.®

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 6 novembre 1913.

Le Recteur, Président du Conseil de l'Université

P. JOUBIN.

BIBLIOGRAPHIE

- BASTIDE (D^r) : *Projet de réorganisation de l'assistance publique en Tunisie*. Tunis-Picard, 1905.
- BÉCHIR-SFAR : *Assistance publique musulmane en Tunisie*. Tunis, Imprimerie rapide, 1890.
- BEN ATTAR, EL HADI SEBAI ET ABDELAZIZ ETTEALBI : *L'esprit libéral du Koran*. Paris-Leroux, 1903.
- BERTHOLON (D^r) : *Esquisse de l'Anthropologie criminelle des Tunisiens musulmans*, in *Archives d'Anthropologie criminelle*, 1889, p. 309.
- *Résumé de l'Anthropologie de la Tunisie*, Tunis, 1896.
- et CHANTRE : *Recherches anthropologiques sur la Berbérie orientale*. Lyon, A. Rey, 1913.
- BOIGEY : *Etudes psychologiques sur l'Islam*, in *Annales médicales psychologiques*, juillet 1908, *France médicale*, 25 juillet 1908.
- *Le mariage dans les tribus musulmanes de l'Afrique*, in *Presse médicale*, 1911, n° 101.
- BOMPARD (M.) : *Législation de la Tunisie*. Paris-Leroux, 1888.
- BONHOURE (Eug.) : *Le peuplement français et l'émigration italienne en Tunisie*. Roberge-Paris.
- BORICAUD (D^r) : *Infirmerie-Dispensaire de Kairouan*, in *Caducée*, 21 juin 1913.
- BOUQUET (D^r) : *Les aliénés en Tunisie*, Lyon, 1908-1909, thèse n° 129.
- BRAULT (D^r) : *Pathologie et hygiène des indigènes musulmans d'Algérie*. Alger-Jourdan, 1905.
- CHÉRIF AHMED (D^r) : *Histoire de la médecine arabe en Tunisie*. Thèse Bordeaux, 1907-1908, n° 33.
- COURMONT (Paul) : *Pathologie générale*. Paris-Doin, 1910.

- CRUZET (Victor) : *Le pèlerinage à la Mecque*, Tunis Weber, 1913.
- DADIEAU : *La P. G. chez les Arabes*, in Caducée, 20 avril 1907.
- DOUÏTÉ : *Magie et religion dans l'Afrique du Nord*, Alger-Jourdan, 1909.
- EMIR KHAN (Dr) : *Hygiène et Islamisme*, Lyon, Thèse 1904.
- GAUDIANI ET THIAUCOURT : *La Tunisie, législation, gouvernement, administration*. Paris, P. Dupont, 1910.
- GOMMA (Dr) : *L'assistance médicale en Tunisie (historique)*. Toulouse, 1904-1905, Thèse n° 58.
- GUÉGAN (Dr) : *Alcoolisme arabe*, in Revue Tunisienne, 1906.
- HUARD (F.) : *Reflets et Mirages*, Tunis-Picard, 1900.
- KHALIL IBN ISHAQ (Sidi Khélil) :
Traduit par Pierron :
Précis de jurisprudence musulmane, rite malékite, 6 vol. gr. in-8°, Paris, Imprimerie nationale, 1852.
- Traduit par Seignette :
Code musulman, rite malékite, statut réel. Challamel, Paris, 1878.
- KOCHER (A. Dr) : *De la criminalité chez les Arabes, au point de vue de la pratique médico-judiciaire en Algérie*. Lyon, 1883, thèse n° 193.
- LACASSAGNE ET E. MARTIN : *Précis de médecine légale*, Paris-Mosson, 1909.
- *Les données de la statistique criminelle*, in Archives d'Anthropologie criminelle, Novembre 1906, n° 133.
- *La signification des tatouages chez les peuples primitifs et dans les civilisations méditerranéennes*. Lyon, Rey, 1912.
- LAFFITE (Dr) et SERVONNET : *Le Golfe de Gabès en 1888*. Paris, 1888, Challamel et Cie.
- LAMBERT (Paul) : *Dictionnaire illustré de la Tunisie*, Tunis-Saliba, 1912.
- LÉAL (N.-F.) : *L'organisation de la police en Tunisie*. Paris, 1910. (Thèse pour le doctorat en droit).
- LE BON (G.) : *La civilisation chez les Arabes*. Paris, Firmin-Didot, 1884.
- LEVÊQUE (Dr) : *Notes sur un genre de traumatisme utilisé chez les Arabes*, in Cercueil, décembre 1911, p. 446.
- LOIR (Dr) : *La circoncision en Tunisie*, in Paris-médical, 1913.
- LOTH (G.) : *La Tunisie, son histoire, ses villes, ses monuments*. Tunis, Imprimerie rapide, 1903.
- *Peuplement italien de la Régence*, Paris 1905 (Thèse pour le doctorat ès-lettres).
- *La Tunisie et l'œuvre du protectorat français*. Paris-Dela-grave, 1907.

- MAHOMET : *Le Koran*, trad. Kasimirski. Paris, Eug. Fasquelle, 1909.
- MATIGNON : *L'art médical à Tunis*. Bordeaux, 1900, Thèse n° 53.
- MAUPASSANT : *La vie errante*. Paris, Ollendorf, 1903.
- NICOLLE ET BRUNSWICK (D^{rs}) : *Une pendaison à Tunis*, in *Presse-médicale*, 23 janvier 1904.
- PEYSSONEL : *Relation d'un voyage sur les côtes de Berbérie en 1724 et 1725*. Paris-Gide, 1838.
- RÉVOLON (St.) : *Œuvre des Français en Tunisie*. Tunis, Imprimerie centrale, 1910.
- ROUBY : *Les aliénés arabes en liberté*. Bulletin médical de l'Algérie, (novembre 1903, 30 octobre 1905, 25 novembre 1908).
- SEBAUT : *Dictionnaire de la législation tunisienne*. Dijon, Sirodot-Carré, 1896.
- THARAUD (J. et J.) : *La fête arabe*. Paris, Emile-Paul, 1912.
- TOUSSAINT (Louise) : *Causeries d'une accoucheuse*. Paris, Arist. Quillet, 1910.
- VIDAL (D^r E.) : *L'Enfant Algérien*. Alger, Montégut et Deguili, 1911.
- VIOLARD (E.) : *L'extrême-sud tunisien*. Tunis, Imprimerie rapide, 1905.
- VOISIN (Aug.) : *Souvenirs d'un voyage en Tunisie*, 1896, in *Annales médic. psychol.* juillet 1896.
- ZEYSS (Paul) : *Code annoté de la Tunisie*. Nancy, Berger-Levrault, 1901.
-

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES :

Rapports annuels au Président de la République, sur la situation de la Tunisie (Statistique générale de la Tunisie).

DIRECTION DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE :

Notice sur la Tunisie. Tunis, Picard, 1899.

La Société de bienfaisance française de Tunis, Tunis, Weber, 1911.

LA DÉPÊCHE TUNISIENNE :

La Tunisie française.

ARCHIVES D'ANTHROPOLOGIE CRIMINELLE, DE MÉDECINE LÉGALE ET DE
PSYCHOLOGIE, publiées sous la direction du Professeur

Lacassagne :

La Presse Médicale ;

Le Concours Médical ;

Les Annales médico-psychologiques ;

La Revue tunisienne ;

Le Bulletin médical de l'Algérie ;

La Tunisie Médicale ;

Le Caducée ;

La Gazette médicale et sociale de Tunis.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	11
INTRODUCTION :	
I Coup d'œil anthropologique.....	15
II Législation	29
III Statistiques	49
I ^{re} PARTIE :	
I De l'organisation de la médecine.....	63
II Questions générales pouvant se présenter en toute procédure	72
II ^{me} PARTIE : DES ATTENTATS A LA PERSONNE.	
I Des coups et blessures.....	105
II Des vols.....	132
III Des crimes de foules.....	134
IV De l'empoisonnement.....	137
V Du suicide.....	141
VI Des asphyxies.....	144
VII De la mort par inanition.....	144
III ^{me} PARTIE : INSTINCT SEXUEL.	
I Des relations sexuelles.....	147
II Grossesse et accouchement.....	160
III De l'avortement	164
IV De l'infanticide.....	166
CONCLUSIONS	169
BIBLIOGRAPHIE	173
